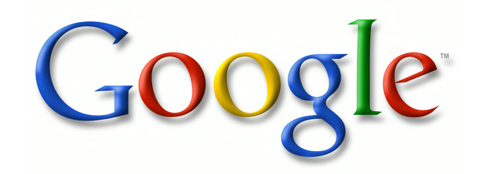
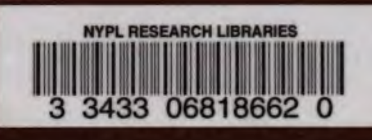
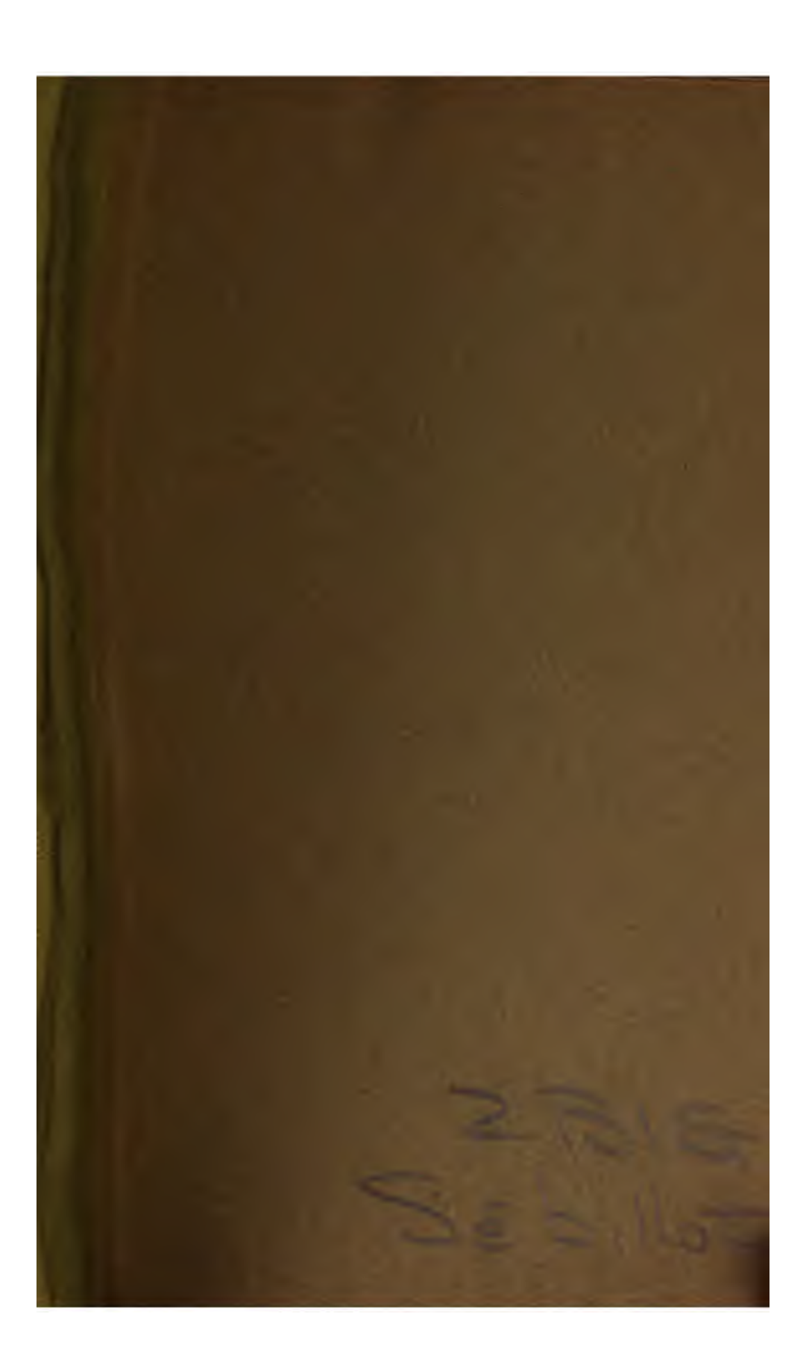



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06818662 0




Sédillot

CONTES POPULAIRES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

2me SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SUR LA HAUTE-BRETAGNE

CONTES POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE. 1re série (I. Les féeries et les aventures merveilleuses. — II. Les facéties et les bons tours. — III. Les diableries, sorcelleries et revenants. — Contes divers). Bibliothèque Charpentier, 1880. 2e édition.. 3 fr. 50
(*Ouvrage autorisé pour les Bibliothèques populaires.*)

LITTÉRATURE ORALE DE LA HAUTE-BRETAGNE (Contes populaires en Haute-Bretagne. — Chansons. — Devinettes. — Formulettes. — L'Esprit à la campagne). 1 volume in-12 elzévir. (Maisonneuve, éditeur.) 1881.... .... 7 fr. 50

Sous presse :

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE. (Maisonneuve, éditeur.)

GARGANTUA DANS LES TRADITIONS POPULAIRES. (Maisonneuve, éditeur.)

Pour paraître prochainement et en préparation :

CONTES DES MARINS (3e série des Contes populaires de la Haute-Bretagne).

GLOSSAIRE GALLOT, OU DICTIONNAIRE DES MOTS PATOIS ET PROVINCIAUX EN USAGE DANS LES DÉPARTEMENTS DE L'ILLE-ET-VILAINE ET DES CÔTES-DU-NORD.

LES COUTUMES ET LES FÊTES DE LA HAUTE-BRETAGNE.

LES CHANSONS POPULAIRES EN HAUTE-BRETAGNE.

2391-31. — Corbeil, imprimerie Crété.

PAUL SÉBILLOT

CONTES POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE

2me SÉRIE

CONTES

DES

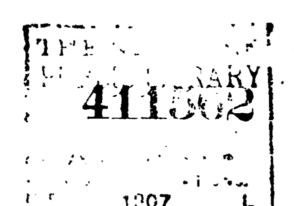
PAYSANS ET DES PÊCHEURS

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1881


411502
1907

PRÉFACE

Les Contes dont se compose le présent volume, de même que ceux qui figurent dans mes deux précédentes publications (1), ont été recueillis en Haute-Bretagne, c'est-à-dire dans la partie de cette ancienne province où la langue française est seule usitée aujourd'hui. Plusieurs d'entre eux m'ont été racontés par des personnes originaires de l'intérieur et principalement des cantons de Liffré (Ille-et-Vilaine), de Loudéac et de Moncontour (Côtes-du-Nord); mais le plus grand nombre, et parmi eux toutes les légendes des houles, ont été recueillis au bord de la mer, à Saint-Cast, où j'avais précédemment fait une si abondante moisson. Outre les récits qui suivent, j'y ai trouvé des Contes de Marins qui formeront un ouvrage à part et paraîtront dans quelques mois. Quant aux légendes des houles, qui commencent ce livre, je crois devoir entrer dans quelques expli-

(1) *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, Charpentier, 1880. *Littérature Orale de la Haute-Bretagne* (Contes, Chansons, Devinettes, Proverbes, Formulettes), Maisonneuve, 1881.

cations que justifient, à mon avis, le nombre, l'importance et l'originalité de ces contes particuliers au bord de la mer.

*
* *

Sur le littoral de la Manche en Ille-et-Vilaine et dans la partie des Côtes-du-Nord où la langue française est aujourd'hui seule en usage, on donne le nom de *houles* (cf. l'anglais *hole*, caverne, grotte) aux grottes des falaises : on en trouve à Cancale, presque sur la limite de la Normandie et de la Bretagne, et dans la commune d'Étables, à quelques kilomètres du pays bretonnant, est la houle Notre-Dame.

Entre ces deux points extrêmes, il y a un grand nombre de houles ; j'en connais plus de vingt, et je suis certainement loin de les connaître toutes : j'ai habité Saint-Cast pendant plusieurs étés, croyant qu'il n'y en avait que deux sur les rivages de cette commune : une exploration plus serrée m'a appris qu'il en existait au moins une dizaine, de dimensions variées.

De ces grottes, les unes, comme celles de la falaise de Fréhel en Plévenon, ont des proportions monumentales et grandioses : leur entrée est parfois une sorte de voûte, souvent en forme de cintre, élevée de dix à douze mètres au-dessus des galets : elles se prolongent sous terre si loin que personne, assurent les gens du pays, n'a pu aller jusqu'au fond. On pénètre dans les

autres par une fente étroite et haute, dissimulée entre les rochers, et qui laisse à peine un passage suffisant pour un homme; quand on a dépassé l'entrée, la grotte devient plus large et parfois elle s'étend assez loin sous la falaise. Il est d'autres houles qui sont actuellement à l'état de ruines; les rochers, en s'éboulant, les ont comblées, et leurs voûtes, glissant sur les parois, sont tombées par terre : presque toutes celles de Saint-Cast sont en cet état. Souvent l'entrée est au fond d'une tranchée à parois presque droites qui forme en avant de la houle une sorte d'avenue. Les gens du pays, surtout les personnes âgées, disent que depuis le départ des fées, les grottes, n'étant plus habitées et entretenues, sont tombées en ruines.

Outre le nom de houle, qui est le plus généralement employé, ces grottes portent aussi celui de pertus (pertuis, trou) ès Fées, ou de goule; ce dernier mot est peut-être une corruption de houle; parfois aussi on les appelle les Chambres des fées. Il y en a où l'on voit encore, dit-on, les tables de pierre sur lesquelles les bonnes dames prenaient leurs repas, leurs sièges, et les berceaux en pierre de leurs enfants.

Je connais plusieurs personnes qui sont persuadées que les dames des houles ont habité le pays, et qu'elles n'en sont parties qu'au commencement de ce siècle. Une femme de Saint-Cast, âgée de quatre-vingt-huit ans, affirme, sur tout ce qu'elle a de plus sacré, qu'une fois elle a vu deux fée

et un faitaud (fée mâle) se promener sur le rivage : nombre de gens, âgés maintenant de cinquante à soixante ans, ont entendu raconter très sérieusement à leurs parents ou à leurs grands parents, qu'ils avaient vu les fées. Il y en a qui croient qu'elles reviendront en 1900 ; cette croyance n'est pas particulière au littoral, je l'ai retrouvée dans l'intérieur des terres en Ille-et-Vilaine et dans les Côtes-du-Nord. J'ai connu une couturière qui pensait même que les fées n'étaient point disparues du pays : elle en avait très peur, et, pour tout l'or du département, elle n'aurait pas osé passer à la nuit close auprès d'un champ qu'on appelle à Saint-Cast le Couvent des fées.

Les fées des houles se nommaient fées ; les fées mâles, faitos ou faitauds : on les appelait aussi Fêtes ; ce dernier mot, très voisin du latin *fata*, était masculin et féminin. Vers Saint-Briac on les désigne parfois sous le nom de Fions, mot qui s'applique aux fées des deux sexes, et aussi à certains lutins espiègles.

Quand les fées habitaient leurs grottes, elles se montraient assez fréquemment aux hommes ; mais elles sortaient plus volontiers la nuit que le jour. Avant le soleil caché, elles n'étaient visibles que pour ceux qui avaient eu le tour des yeux frottés avec la pommade qui rend clairvoyant (Cf. l'*Enfant de la fée*, n° XVII des Contes populaires (1re série), la *Goule ès fées*, la *Houle Cesseu*, Littérature orale de la Haute-Bretagne,

pages 19 et 24). Mais, à la nuit close, tout le monde les voyait, paraît-il.

A part leur pouvoir surnaturel et leur immortalité, les fées et les faitauds vivaient comme les hommes et avaient presque les mêmes passions qu'eux : les hommes ont toujours fait les dieux à leur image. Comme eux ils étaient sujets aux maladies ; dans l'*Enfant de la fée*, n° XVII des Contes populaires, 1re série, un enfant des fées a mal aux yeux ; la dame de la *Goule ès fées* (Litt. orale, p. 24) est accouchée par une sage-femme.

Elles se mariaient, soit avec des Faitauds, qui jouent en général un rôle assez effacé (Cf. l'*Homme de mer*, n° XII des Contes populaires, 2e série, où l'homme de mer, à la chevelure de varechs et au corps couvert de limon verdâtre, épouse une des fées de Poulifer).

Soit avec des hommes (Cf. la *Fleur du rocher*, 2e série, n° VI, qui se marie avec un soldat ; la *Fée de Créhen*, 2e série, n° XXI, qui épouse M. Villepouri, et la fille des fées qui devient amoureuse d'un marin et finit par devenir sa femme, *la Fée et le Marin*, 1re série, n° XXII).

Mais il semble qu'en s'unissant aux hommes, elles cessaient d'être immortelles, soit par suite de leur baptême, comme la fée de Créhen et ses parents, soit simplement parce qu'elles vivaient parmi les hommes (Cf. la *Fleur du rocher*, qui meurt et ses parents aussi).

Elles avaient des enfants (Cf. la *Goule ès Fées*, l'*Enfant de la fée*, la *Fée et le Marin*, la *Fleur*

du rocher, etc.) ; quelquefois aussi, elles enlevaient ceux des hommes et mettaient à leur place dans le berceau des enfants à l'air vieux qui ne grandissaient point (Cf. la *Houle de Chêlin*, 1re série, n° IV, l'*Enfant changé*, 2e série, n° XV), ou elles emmenaient dans leurs grottes des jeunes filles qui y restaient plusieurs années (Cf. *la Houle du Châtelet*, 2e série, n° I, *les Fées du Port-Blanc*, n° XIX).

Elles se livraient à des occupations semblables à celles des hommes. On les entendait bercer des enfants (Cf. *la Houle de la Corbière*, 1re série, n° X), boulanger pour mettre du pain au four (Cf. *la Houle de Chêlin*, 2e série, n° VII, *la Houle du Châtelet*, n° I, le *Pertus ès Fêtes*, n° IX).

Elles lavaient leur lessive, et étendaient sur l'herbe du linge qui était si blanc, qu'on dit encore en proverbe en parlant du beau linge : « C'est comme le linge des fées, » ou « Blanc comme le linge des fées. » (Cf. *la Houle du Longval*, 2e série, n° XVIII, *la Fée de Créhen*, n° XXI, *la Houle de Poulifée*, Litt. oral., p. 19), allaient à la pêche (Cf. *la Houle du Grouin*, 2e série, n° X), etc.

Parfois elles possédaient des animaux domestiques : des vaches qui étaient quelquefois invisibles pour tout le monde, excepté pour la pâtoure qui les gardait (Cf. *la Houle du Châtelet*, n° I), des bœufs (Cf. la *Poule noire*, 2e série, n° VIII, Litt. orale., p. 13). Leurs moutons venaient pâturer avec ceux des fermiers (Cf. *les Fées du Guildo*, 2e série, n° XI) ; parfois ils étaient

noirs et de grande taille (Cf. *la Houle de Beauçais*, 2e série, n° XIV). Celles de Saint-Briac (2e série, n° XIV *bis*) avaient des chevaux ; d'autres des oies (Cf. *la Houle de Chêlin*, 2e série, *les Fées du Guildo*, n° XI), des chats (*la Houle du Grouin*, 2e série, n° X), des poules généralement noires (Cf. *la Poule noire*, n° VIII), etc.

Elles empruntaient les animaux de leurs voisins les hommes (Cf. *la Houle du Grouin*, où elles prennent, pour se promener, l'âne du fermier) ou bien les leur achetaient (Cf. *l'Homme de mer*, n° XII ; on achète un veau pour le repas de noces).

Mais certaines trouvaient plus simple de les prendre (Cf. *la Houle de Chêlin*, 1re série, n° IV, *la Houle Saint-Michel*, 2e série, n° V). D'autres volaient ce qui était à leur convenance, et seules les personnes qui avaient eu le tour des yeux frotté avec leur pommade pouvaient les voir (Cf. *la Houle Cosseu*, Litt. orale, p. 25, *la Goule ès fées*, *ibid.*, p. 22 ; l'*Œil de cristal*, 2e série, n° IV, *la Houle de Chêlin*, n° VII). Elles disaient aussi la bonne aventure (Cf. *la Houle Cosseu*).

Cependant les fées — à part de rares exceptions, et celles-là, on les nommait les mauvaises fées, tandis que les autres s'appelaient les bonnes dames ou les bonnes mères — se plaisaient à rendre service aux hommes, et presque jamais elles ne demandaient de récompense. Elles filaient le lin des jeunes filles (Cf. *la Mort des fées*, 2e série, n° XX) ; elles donnaient aux hommes des remèdes qui les guérissaient (Cf. *la Houle de*

du rocher, etc.) ; quelquefois aussi, elles enlevaient ceux des hommes et mettaient à leur place dans le berceau des enfants à l'air vieux qui ne grandissaient point (Cf. la *Houle de Chêlin*, 1re série, n° IV, l'*Enfant changé*, 2e série, n° XV), ou elles emmenaient dans leurs grottes des jeunes filles qui y restaient plusieurs années (Cf. *la Houle du Châtelet*, 2e série, n° I, *les Fées du Port-Blanc*, n° XIX).

Elles se livraient à des occupations semblables à celles des hommes. On les entendait bercer des enfants (Cf. *la Houle de la Corbière*, 1re série, n° X), boulanger pour mettre du pain au four (Cf. *la Houle de Chêlin*, 2e série, n° VII, *la Houle du Châtelet*, n° I, le *Pertus ès Fêtes*, n° IX).

Elles lavaient leur lessive, et étendaient sur l'herbe du linge qui était si blanc, qu'on dit encore en proverbe en parlant du beau linge : « C'est comme le linge des fées, » ou « Blanc comme le linge des fées. » (Cf. *la Houle du Long-val*, 2e série, n° XVIII, *la Fée de Créhen*, n° XXI, *la Houle de Poulifée*, Litt. oral., p. 19), allaient à la pêche (Cf. *la Houle du Grouin*, 2e série, n° X), etc.

Parfois elles possédaient des animaux domestiques : des vaches qui étaient quelquefois invisibles pour tout le monde, excepté pour la pâtoure qui les gardait (Cf. *la Houle du Châtelet*, n° I), des bœufs (Cf. la *Poule noire*, 2e série, n° VIII, Litt. orale., p. 13). Leurs moutons venaient pâturer avec ceux des fermiers (Cf. *les Fées du Guildo*, 2e série, n° XI) ; parfois ils étaient

noirs et de grande taille (Cf. *la Houle de Beauçais*, 2ᵉ série, nº XIV). Celles de Saint-Briac (2ᵉ série, nº XIV *bis*) avaient des chevaux ; d'autres des oies (Cf. *la Houle de Chêlin*, 2ᵉ série, *les Fées du Guildo*, nº XI), des chats (*la Houle du Grouin*, 2ᵉ série, nº X), des poules généralement noires (Cf. *la Poule noire*, nº VIII), etc.

Elles empruntaient les animaux de leurs voisins les hommes (Cf. *la Houle du Grouin*, où elles prennent, pour se promener, l'âne du fermier) ou bien les leur achetaient (Cf. *l'Homme de mer*, nº XII ; on achète un veau pour le repas de noces).

Mais certaines trouvaient plus simple de les prendre (Cf. *la Houle de Chêlin*, 1ʳᵉ série, nº IV, *la Houle Saint-Michel*, 2ᵉ série, nº V). D'autres volaient ce qui était à leur convenance, et seules les personnes qui avaient eu le tour des yeux frotté avec leur pommade pouvaient les voir (Cf. *la Houle Cosseu*, Litt. orale, p. 25, *la Goule ès fées*, *ibid.*, p. 22 ; l'*Œil de cristal*, 2ᵉ série, nº IV, *la Houle de Chêlin,* nº VII). Elles disaient aussi la bonne aventure (Cf. *la Houle Cosseu*).

Cependant les fées — à part de rares exceptions, et celles-là, on les nommait les mauvaises fées, tandis que les autres s'appelaient les bonnes dames ou les bonnes mères — se plaisaient à rendre service aux hommes, et presque jamais elles ne demandaient de récompense. Elles filaient le lin des jeunes filles (Cf. *la Mort des fées*, 2ᵉ série, nº XX) ; elles donnaient aux hommes des remèdes qui les guérissaient (Cf. *la Houle de*

du rocher, etc.) ; quelquefois aussi, elles enlevaient ceux des hommes et mettaient à leur place dans le berceau des enfants à l'air vieux qui ne grandissaient point (Cf. la *Houle de Chêlin*, 1re série, n° IV, l'*Enfant changé*, 2e série, n° XV), ou elles emmenaient dans leurs grottes des jeunes filles qui y restaient plusieurs années (Cf. *la Houle du Châtelet*, 2e série, n° I, *les Fées du Port-Blanc*, n° XIX).

Elles se livraient à des occupations semblables à celles des hommes. On les entendait bercer des enfants (Cf. *la Houle de la Corbière,* 1re série, n° X), boulanger pour mettre du pain au four (Cf. *la Houle de Chêlin*, 2e série, n° VII, *la Houle du Châtelet*, n° I, le *Pertus ès Fêtes*, n° IX).

Elles lavaient leur lessive, et étendaient sur l'herbe du linge qui était si blanc, qu'on dit encore en proverbe en parlant du beau linge : « C'est comme le linge des fées, » ou « Blanc comme le linge des fées. » (Cf. *la Houle du Long-val*, 2e série, n° XVIII, *la Fée de Créhen*, n° XXI, *la Houle de Poulifée*, Litt. oral., p. 19), allaient à la pêche (Cf. *la Houle du Grouin*, 2e série, n° X), etc.

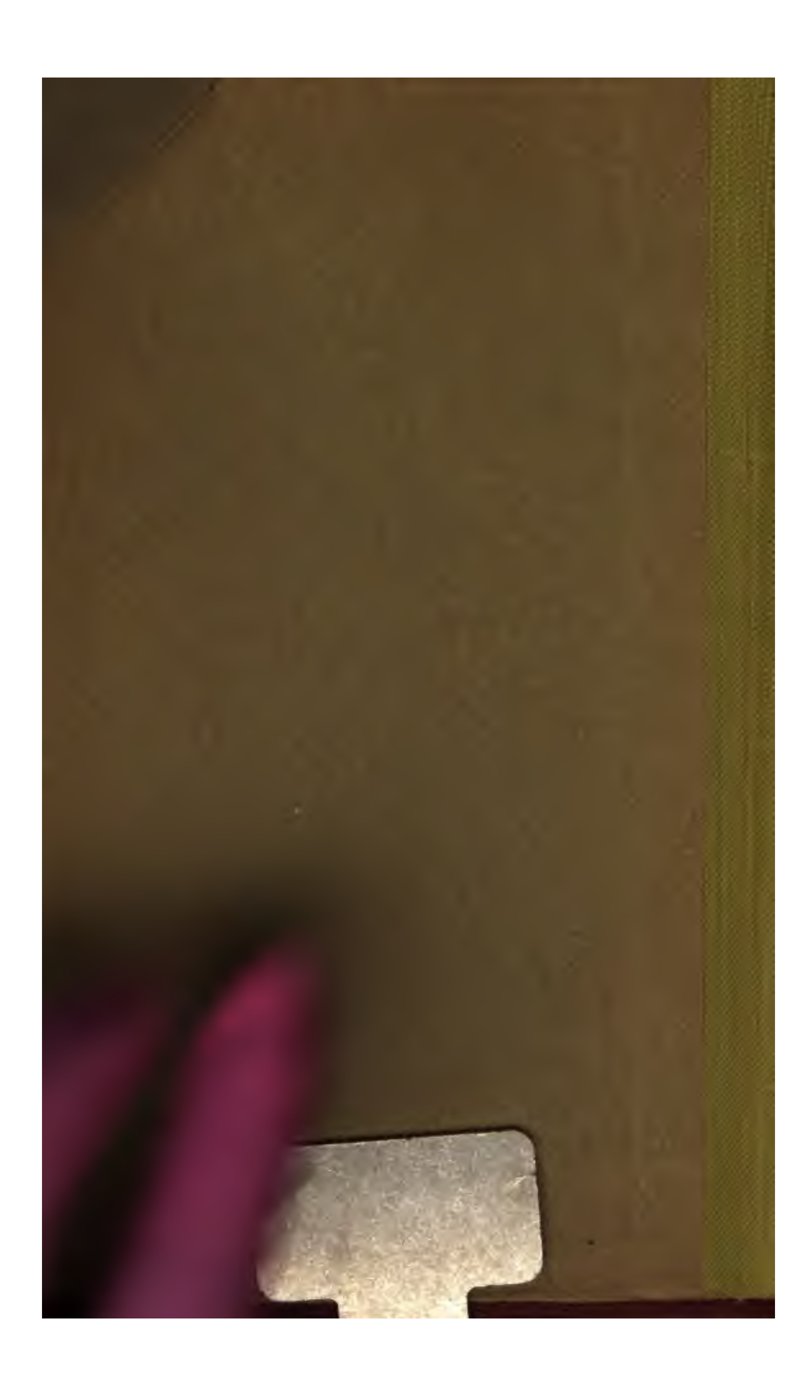
Parfois elles possédaient des animaux domestiques : des vaches qui étaient quelquefois invisibles pour tout le monde, excepté pour la pâtoure qui les gardait (Cf. *la Houle du Châtelet*, n° I), des bœufs (Cf. la *Poule noire*, 2e série, n° VIII, Litt. orale., p. 13). Leurs moutons venaient pâturer avec ceux des fermiers (Cf. *les Fées du Guildo*, 2e série, n° XI) ; parfois ils étaient

noirs et de grande taille (Cf. *la Houle de Beauçais*, 2e série, n° XIV). Celles de Saint-Briac (2e série, n° XIV *bis*) avaient des chevaux; d'autres des oies (Cf. *la Houle de Chêlin*, 2e série, *les Fées du Guildo*, n° XI), des chats (*la Houle du Grouin*, 2e série, n° X), des poules généralement noires (Cf. *la Poule noire*, n° VIII), etc.

Elles empruntaient les animaux de leurs voisins les hommes (Cf. *la Houle du Grouin*, où elles prennent, pour se promener, l'âne du fermier) ou bien les leur achetaient (Cf. *l'Homme de mer*, n° XII; on achète un veau pour le repas de noces).

Mais certaines trouvaient plus simple de les prendre (Cf. *la Houle de Chêlin*, 1re série, n° IV, *la Houle Saint-Michel*, 2e série, n° V). D'autres volaient ce qui était à leur convenance, et seules les personnes qui avaient eu le tour des yeux frotté avec leur pommade pouvaient les voir (Cf. *la Houle Cosseu*, Litt. orale, p. 25, *la Goule ès fées*, *ibid.*, p. 22; l'*Œil de cristal*, 2e série, n° IV, *la Houle de Chêlin*, n° VII). Elles disaient aussi la bonne aventure (Cf. *la Houle Cosseu*).

Cependant les fées — à part de rares exceptions, et celles-là, on les nommait les mauvaises fées, tandis que les autres s'appelaient les bonnes dames ou les bonnes mères — se plaisaient à rendre service aux hommes, et presque jamais elles ne demandaient de récompense. Elles filaient le lin des jeunes filles (Cf. *la Mort des fées*, 2e série, n° XX); elles donnaient aux hommes des remèdes qui les guérissaient (Cf. *la Houle de la





CONTES POPULAIRES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

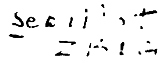
2me SÉRIE

CONTES POPULAIRES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

2me SÉRIE



comme un rocher: elle paraissait avoir plus de mille ans.

— Que veux-tu, ma pauvre femme? lui demanda-t-elle.

— Un peu de pain, s'il vous plaît, pour mes petits enfants.

— Je ne suis pas la maîtresse ici, répondit la vieille, je ne suis que portière, et il y a plus de cent ans que j'y demeure; mais reviens demain, je te promets de parler pour toi.

La femme s'en retourna; elle alla à Matignon vendre ses coques, et en retira assez d'argent pour donner à souper à toute sa maisonnée.

Le lendemain, elle revint à la grève, et, quand elle y eut ramassé autant de coques que la veille, elle se présenta à l'entrée de la houle, où elle vit la vieille portière :

— Hé bien, Madame, lui dit-elle, avez-vous parlé pour moi?

— Oui, répondit-elle, voici une tourte de pain que je te donne, et celle qui te l'envoie veut te parler.

— Menez-moi à elle, dit la pêcheuse, je serai bien aise de la remercier.

— Pas aujourd'hui, répondit la vieille portière des fées; mais reviens demain à la même heure et tu la verras.

En donnant le pain à la pêcheuse, la fée ne lui avait pas défendu d'en parler, et ne lui avait pas recommandé de ne le partager avec personne. Aussi, en rentrant à son village, la femme rencontra ses voisines, et, toute joyeuse, elle le leur montra.

— Regardez, dit-elle, la belle gâche de pain que m'ont donnée les fées!

Le soir, tous les gens de la Baillie vinrent la voir, et comme chacun voulait goûter le pain, il ne dura temps.

PRÉFACE

Les Contes dont se compose le présent volume, de même que ceux qui figurent dans mes deux précédentes publications (1), ont été recueillis en Haute-Bretagne, c'est-à-dire dans la partie de cette ancienne province où la langue française est seule usitée aujourd'hui. Plusieurs d'entre eux m'ont été racontés par des personnes originaires de l'intérieur et principalement des cantons de Liffré (Ille-et-Vilaine), de Loudéac et de Moncontour (Côtes-du-Nord) ; mais le plus grand nombre, et parmi eux toutes les légendes des houles, ont été recueillis au bord de la mer, à Saint-Cast, où j'avais précédemment fait une si abondante moisson. Outre les récits qui suivent, j'y ai trouvé des Contes de Marins qui formeront un ouvrage à part et paraîtront dans quelques mois. Quant aux légendes des houles, qui commencent ce livre, je crois devoir entrer dans quelques expli-

(1) *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, Charpentier, 1880. *Littérature Orale de la Haute-Bretagne* (Contes, Chanso Devinettes, Proverbes, Formulettes), Maisonneuve, 1881.

l'herbe des forières (1), ou se lever pour crier après son troupeau, ils lui disaient :

— Que fais-tu là, petite?

— Je garde les vaches des fées, répondait-elle.

— Les vaches des fées? où sont-elles donc? on ne les voit point.

Ils en riaient, et pensaient qu'elle était devenue innocente. Mais elle continuait à garder son troupeau, et tous les jours à l'heure des repas les fées lui apportaient à manger.

*
* *

Un soir, la belle dame de la houle vint elle-même chercher les vaches et elle dit à la petite pâtoure :

— Serais-tu contente d'être la marraine de mon enfant?

— Ah! oui, Madame, répondit la petite fille.

— N'en parle à personne, pas même à ta mère : si tu bavardais, je ne t'apporterais plus à manger ici ; je t'avertirai quand il faudra venir.

La petite fille se garda bien de dire à ses parents qu'elle avait vu la fée, et elle continua à aller aux champs comme de coutume. Quelque temps après, une des fées vint lui dire de se préparer à venir nommer l'enfant.

— A quelle heure faudra-t-il aller ? demanda la fille.

— Demain, tu n'auras pas à garder tes vaches; tu arriveras ici à midi, et on viendra te chercher.

La pâtoure était une petite fille jolie comme tout;

(1) Espace non cultivé entre les talus plantés d'arbres et la [partie en]semencée des champs.

elle s'arrangea de son mieux, et le lendemain à midi, quand elle se présenta à la porte de la houle, elle se recula en voyant la vieille portière qui avait sur le dos des bernis et des moules; mais la vieille lui dit :

— N'aie pas peur, mon enfant, laisse-toi conduire par moi, je ne te ferai pas de mal.

Mais comme la pâtoure n'osait avancer, une autre fée, qui était jeune et jolie, vint la prendre par la main, et la fit entrer dans la houle.

Elle fut marraine d'une petite fille, et quand elle sortit de la houle, sa filleule était déjà grande; elle croyait n'y être restée que deux jours, et elle y était demeurée dix ans.

Ses parents avaient cru qu'elle était tombée des falaises ou qu'elle s'était noyée; mais ils l'avaient cherchée partout sans trouver d'elle aucune trace.

Les fées avaient demandé à sa mère une autre de ses filles pour garder leurs vaches, et c'était elle qui était pâtoure à la place de sa sœur.

Quand la jeune fille sortit de la houle, elle retourna à la Baillie. En la voyant, sa mère lui dit :

— D'où viens-tu, malheureuse? nous te croyions noyée.

— Ne me grondez pas, répondit-elle, je suis partie il y a deux jours pour nommer l'enfant de la dame pour qui je garde les vaches, et je suis revenue dès que j'ai pu.

— Depuis deux jours! s'écria la mère, tu as été dix ans. Regarde comme tu es grande à présent.

La jeune fille se regarda et vit qu'elle était devenue femme; ses frères et ses sœurs, qui étaient tout petits quand elle était partie, avaient si grandi et si changé, qu'elle avait peine à les reconnaître.

Elle se mit à tricoter une paire de bas pou

filleule, et, quand elle l'eut terminée, elle alla la porter à la houle. La vieille fée qui avait sur le dos des bernis et des moules vint lui ouvrir, et elle resta encore cinq ans avec les fées, pensant n'avoir passé qu'un jour avec elles.

Quand elle voulut s'en aller, sa filleule lui donna une bourse, et lui dit :

— Ma marraine, voici une bourse dont je vous fais présent pour vous souvenir de moi ; elle est pleine d'or : à chaque fois que vous y prendrez une pièce, il en viendra une autre à la place ; mais si un autre que vous puisait dans la bourse, elle perdrait aussitôt toute sa vertu.

Lorsque la jeune fille revint à la Baillie, sa mère était morte depuis longtemps, ses frères étaient embarqués, et ses sœurs avaient quitté le village pour entrer en service ou se marier, et elle resta seule à la maison.

Comme elle était jolie et avenante, il ne manqua pas de galants pour lui faire la cour, et elle en choisit un pour se marier avec lui. Elle ne put s'empêcher de lui parler de la bourse que les fées lui avaient donnée, mais, dès qu'il y eut pris une pièce d'or, elle s'épuisa comme une bourse ordinaire.

Et je ne sais pas si la jeune fille est depuis retournée voir les fées de la Houle du Châtelet.

Conté en 1880, par Rachel Quémat, femme Durand, de Saint-Cast, âgée de 55 ans environ. La Houle (grotte) du Châtelet est dans la baie de la Fresnaye, un peu au-dessus du petit port de la Ville-Norme, et à peu de distance de la Houle de la Corbière.

II

LA SERAINE DE LA FRESNAYE (1).

Il y avait une fois dans le bois de l'Isle-Aval, en la paroisse de Saint-Cast, un sabotier qui demeurait avec sa femme et ses deux enfants dans une pauvre petite hutte en terre qu'il avait construite au bord de la mer, à l'endroit où finit la vallée. Il y en a qui disent qu'on en voit encore les ruines, mais cela n'est guère croyable, car il y a bien longtemps de cela, et d'habitude les cabanes des sabotiers ne laissent guère de traces.

Ils n'étaient pas riches, car ils n'avaient pour vivre que leur travail : le mari creusait des sabots, sa femme lui aidait de son mieux, et le petit garçon et la petite fille, qui n'étaient pas assez grands pour travailler le bois, allaient tous les jours à la pêche le long du rivage.

Un jour que le petit garçon était dans les rochers à prendre du poisson, il entendit tout d'un coup un chant doux et mélodieux; en regardant l'endroit d'où il venait, il vit la Seraine (2) qui nageait en chantant sur les flots, et autour d'elle, la mer était si brillante que la vue en était éblouie.

Il courut bien vite à la cabane où son père travaillait: — Ah! papa, lui dit-il, viens donc voir! il y a

(1) La Fresnaye est une baie profonde de 6 kilomètres environ, entre la pointe de Saint-Cast et celle du Fort la Latte (Côtes-du-Nord).

(2) Sirène : ce vieux mot est encore d'un usage courant au bord de la mer.

dans l'anse du Port-au-Moulin un poisson plus beau que tous ceux que j'ai vus : il chante et il brille comme de l'or.

— Comme du feu, papa, dit la petite fille qui l'avait vu, elle aussi.

Le sabotier et sa femme suivirent leurs enfants; mais, quand ils arrivèrent au rivage, la Seraine avait disparu, ils ne virent rien, et n'entendirent point de chant.

— Ce n'était rien, dit la mère, les enfants se seront trompés.

Mais le sabotier n'était pas aussi incrédule que sa femme; le lendemain il dit aux enfants :

— Retournez à la mer pour voir si le beau poisson qui chante se montrera encore.

Le petit garçon sortit, mais, dès qu'il eut fait quelques pas en dehors de la cabane, il y rentra en s'écriant :

— Ah! papa, le beau poisson est revenu, on l'entend chanter d'ici.

Ils se hâtèrent de sortir, et dans le lointain ils entendaient une musique délicieuse; quand ils arrivèrent au bord de la mer, ils virent la Seraine qui se jouait en chantant sur les vagues, et sautait à plus de trois pieds de haut.

— Ce n'est pas un poisson ordinaire, dit le sabotier, c'est une personne.

— Ah! lui répondit sa femme, il faut apprêter des lignes; peut-être pourras-tu le prendre; je voudrais bien le voir de près.

Ils se mirent tous à amorcer des lignes et ils les tendaient quand la mer était haute; mais ils avaient beau garnir les hameçons des meilleurs appâts, le poisson chanteur ne venait point se prendre. Le sabotier mit aussi de petites cordes garnies d'hameçons,

comme celles avec lesquelles on pêche le bar, mais il ne réussit pas davantage.

*
* *

Le sabotier pensait souvent au poisson merveilleux et il réfléchissait au moyen de s'en emparer. Un jour qu'il se promenait sur le rivage, il vit la Seraine qui s'était endormie et, bercée par la vague, flottait à peu de distance du bord. Il se mit à l'eau sans faire de bruit, et passa tout doucement sous elle un grand panier dans lequel il l'emporta à terre sans l'éveiller.

Elle était grande comme un enfant de huit ans ; sa tête et son corps ressemblaient à ceux d'une femme, mais au lieu de pieds elle avait des nageoires et se terminait en queue de poisson.

— Ah ! dit le sabotier, mon petit gars n'avait pas menti, c'est la plus curieuse chose que j'aie vue, et c'est sans doute une Seraine, car elle est moitié femme et moitié poisson.

Il faisait ces réflexions en retournant à sa cabane, et il était sur le point d'y arriver, quand la Seraine se réveilla et lui dit :

— Ah ! sabotier, tu m'as surprise pendant que je dormais ; je t'en prie, reporte-moi dans l'eau, et je te protégerai, toi et toute ta famille, tant que tu vivras.

— Non, répondit le sabotier, je ne te remettrai pas à la mer ; il y a trop longtemps que je te guettais, et aussi ma femme et mes enfants. Je vais te porter à la maison, et, quand tu auras chanté une chanson, si ma femme veut, je te rapporterai où je t'ai prise.

Il cria à sa femme qui avait nom Olérie (1) :

(1) Olérie ; c'est un nom assez répandu dans le pays.

— Olérie, viens donc voir, et amène les enfants, j'ai la chanteuse dans mon panier.

La bonne femme accourut toute joyeuse et se mit à regarder la Seraine.

— Elle demande, dit le sabotier, que je la remette à l'eau; y consens-tu?

— Non, répondit-elle, c'est un trop beau poisson, jamais je n'en ai vu un semblable; il faut le manger.

— Ah! s'écria la Seraine, si tu manges ma chair, si tu te nourris de mon poisson, tu ne mangeras plus rien au monde, car tu périras: je ne suis pas un poisson comme les autres, je suis la Seraine de la Fresnaye, et ton mari m'a surprise pendant que je dormais. Demande-moi ce que tu voudras, et je te l'accorderai; mais hâte-toi de me reporter à la mer: il est grand temps, car je faiblis déjà.

— Qu'en dis-tu? demanda Olérie à son mari.

— Si tu y consens, je veux bien la remettre à l'eau.

Ils prirent le panier chacun par un bout, et portèrent la Seraine tout doucement à la mer, où ils la laissèrent retourner, sans avoir songé à lui faire de conditions.

Quand elle sentit la fraîcheur de l'eau, elle s'éclaffa de rire, de la joie qu'elle avait de n'être plus prisonnière, et elle dit au sabotier:

— Que me demandes-tu à présent?

— Je désirerais, répondit-il, du pain, du poisson et des habits pour moi, ma femme et mes enfants.

— Tu auras tout cela dans vingt-quatre heures.

— Je voudrais bien aussi, si c'était un effet de votre bonté, un peu d'argent pour payer mon maître, car je ne suis guère riche.

La Seraine ne répondit rien, mais elle se mit à

battre l'eau avec ses nageoires, et, à chaque fois qu'elle frappait les vagues, l'eau jaillissait, et tout ce qui sautait en l'air était de l'or qui venait tomber aux pieds du sabotier.

Le rivage en fut bientôt couvert; alors elle cessa de s'agiter, et elle dit au sabotier et à sa femme :

— Tout cela est à vous, ramassez, mes bonnes gens.

Ils remercièrent la Seraine qui s'éloigna, puis ils remplirent leurs poches d'or et s'en retournèrent bien contents à leur cabane.

Quand les vingt-quatre heures furent écoulées, Olérie et son mari retournèrent sur le rivage pour chercher les habits que la Seraine leur avait promis. Ils l'entendirent chanter au loin, et bientôt ils la virent qui s'approchait d'eux en continuant son chant doux et mélodieux. Elle frappa l'eau de ses nageoires; une grosse vague vint déferler sur la grève et laissa aux pieds du sabotier un coffre bien fermé et de grande taille.

La Seraine sauta ensuite sur l'eau par trois fois, puis elle dit au sabotier :

— Au revoir, toi qui as été bon avec moi; quand tu auras besoin de poisson, n'oublie pas ce rivage.

Toutes les fois que le bonhomme ou ses enfants avaient envie de prendre du poisson, ils allaient au bord de la mer, et en peu d'instants ils faisaient une pêche abondante.

*
* *

Pendant un an, ils ne revirent pas la Seraine : leur bourse diminuait cependant, et plus elle devenait légère, plus ils pensaient à elle, et souvent ils allaient au bord de la mer, prêtant l'oreille, et espérant entendre sa voix.

Un jour ils l'entendirent de loin qui chantait ; ils accoururent au rivage et furent bien contents de la voir revenir : partout où elle avait passé, la mer brillait comme un rayon de soleil.

Quand elle fut à une petite distance, le sabotier lui dit :

— Ma Seraine, je suis bien aise de vous revoir et, si vous voulez, vous pouvez me rendre grand service ; je n'ai plus ni pain ni argent.

— Je vais, répondit-elle, vous donner de quoi remplir votre bourse.

Elle déplia ses nageoires, et, battant l'eau autour d'elle, elle envoya au rivage un flot d'or et d'argent.

— Avec cela, dit-elle, tu achèteras ce que tu auras besoin ; conserve-le bien, car tu ne me reverras plus, je quitte ce pays, et je pars pour l'Inde.

La Seraine s'éloigna alors, et jamais depuis personne ne la vit ni ne l'entendit chanter dans la baie de la Fresnaye.

Le sabotier, Olérie et ses enfants n'ont jamais été pauvres depuis ce temps-là ; ils vécurent à leur aise, et, bien que puisant souvent dans leur bourse, ils ne s'aperçurent jamais que l'argent de la Seraine diminuât.

Le bonhomme et la bonne femme vécurent jusqu'à un âge avancé : quand ils moururent, l'un avait cent quinze ans, et l'autre cent vingt-cinq.

Après leur mort, ils laissèrent leurs enfants dans la cabane, avec la bourse de la Seraine, et je ne sais pas ce qu'ils sont devenus depuis.

Conté le 30 juillet 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast, âgée de 60 ans, femme d'Étienne Piron, pêcheur.

*
* *

Voici une autre version de la *Seraine de la Fresnaye*, qui est également connue à Saint-Cast.

Il y avait une fois à l'Isle-Aval un sabotier; il se maria, bien qu'il n'eût pour toute fortune que ses deux bras; il eut beaucoup d'enfants et il n'avait pas toujours du pain à leur donner. Souvent il allait à la pêche avec ses petits garçons, car ils demeuraient tout près de la mer.

Un jour, un des enfants dit à son père :

— Nous entendons chanter, mais si bien que jamais on n'a ouï musique pareille.

Le sabotier vint auprès d'eux, et comme il n'entendait rien, il dit à celui qui l'avait appelé :

— Tu rêves, petit *diot*, tu me ferais manquer ma pêche si je restais à t'écouter.

Le lendemain ils ouïrent encore le chant et ils vinrent prévenir leur père qui l'entendit aussi.

Un jour qu'il pêchait des crevettes, il surprit la Seraine qui flottait endormie sur les eaux et il la prit dans son havenet (1). Il était bien content de sa capture, car il voyait un poisson qui était femme jusqu'au milieu du corps ; mais il fut bien plus surpris quand il l'entendit parler.

— Je suis, lui dit-elle, la Seraine des mers ; laisse-moi aller et je t'apporterai tout ce que tu voudras.

(1) C'est un filet qui souvent est monté sur des bois er qui sert à pêcher les crevettes.

— Je vais, répondit le sabotier, te faire voir à ma femme, ensuite je te reporterai à l'eau.

Il l'emporta dans sa cabane et dit à sa femme :

— Vois quel poisson j'ai pris.

Elle en eut presque peur et elle s'écria :

— Ah! quel singulier poisson, on dirait une femme : elle va peut-être nous jeter des sorts.

— Non, dit la Seraine, je suis la Seraine des mers, et, loin de vous faire du mal, si vous me remettez à l'eau, je vous donnerai ce que vous voudrez.

Le sabotier alla la reporter ; autour d'elle la mer était belle, toute jaune et toute bleue, et, avant de quitter le rivage, elle dit :

— Je te remercie, tu peux me demander ce que tu voudras, je te l'accorderai.

— Merci, répondit le sabotier, pour le moment je n'ai besoin de rien.

Mais il survint une année où tout était cher, et le sabotier ne savait comment nourrir ses enfants ; il alla guetter la Seraine qu'il revoyait de temps en temps, et quand il l'aperçut, il lui dit :

— Ma Seraine, je n'ai rien à manger aujourd'hui, ni mes petits enfants non plus ; nous laisserez-vous mourir de faim ?

— Tends tes filets, répondit-elle.

Dès qu'ils furent à l'eau, ils se remplirent de tant de poissons, que le sabotier fut obligé d'en laisser. Il revint à la maison, et dit à sa femme :

— Vois comme j'ai bien pêché, c'est la Seraine qui m'a valu cela.

— Ah! répondit-elle, voilà du poisson en abondance, mais nous n'avons pas de beurre pour le frire, ni de pain pour manger avec.

Le sabotier retourna au bord de la mer et dit à la Seraine ce qui lui manquait.

— Retourne à ta maison, lui répondit-elle, je t'assure qu'il y a maintenant chez toi du pain et du beurre à discrétion.

Quand il arriva chez lui, sa femme lui dit qu'un monsieur était venu apporter un gros tourteau de pain et une forte motte de beurre. Ce jour-là, ils mangèrent tous à leur faim.

Peu après, il fit grand froid, et les enfants du sabotier n'avaient que de pauvres habits tout percés ; il alla trouver sa Seraine et lui dit :

—Ma Seraine, comment faire? je n'ai point d'argent et rien à mettre sur le dos de mes petits enfants.

—Retourne chez toi, répondit-elle; dans quelques heures, tu vas avoir de quoi les vêtir chaudement.

Quelques heures après, arriva de Paris un gros paquet pour le sabotier, où il trouva du linge, des lainages, et jusqu'à des poupées pour les petites filles. Les enfants et leurs parents furent bien vêtus pour tout leur hiver.

Le sabotier alla remercier la Seraine qui lui dit :

— Je suis une reine enchantée, tu m'as prise, et tu ne m'as pas tuée ; pour te récompenser, tu seras heureux jusqu'à la fin de tes jours, et tous les tiens avec toi.

Le sabotier vécut jusqu'à un âge avancé, et ses enfants devinrent tout à fait riches.

Conté en 1880, par Adèle Durand, de Saint-Cast, couturière, âgée de 25 ans; elle a entendu faire ce récit à son grand-père, mort à un âge avancé.

III

LA HOULE DE LA TEIGNOUSE (1)

Dans la Houle de la Teignouse sont les chambres des fées : c'est là qu'elles demeuraient au temps jadis, et l'on y voit encore les pierres taillées en forme de table, autour desquelles les bonnes dames s'asseyaient pour prendre leurs repas.

Une de ces fées, qui s'appelait Truitonne, avait pris en affection deux jeunes mariés de Plévenon, et, quand il leur naquit une fille, elle fut sa marraine. Elle accorda à sa filleule le don de la beauté, et elle prédit à ses parents qu'un jour, à cause de sa jolie figure, elle ferait un riche mariage.

La filleule de la fée embellissait tous les jours, et, quand elle eut atteint l'âge de quinze ans, elle était la plus belle fille de la paroisse. Aussi les galants venaient de tous côtés la voir, et parmi eux un jeune homme riche qui lui plaisait mieux que les autres. Tout le monde pensait que sûrement il se marierait avec elle; aussi il allait et venait librement dans la maison, comme un fiancé.

Un jour qu'il arrivait de grand matin, il trouva sa bonne amie qui dormait, et il vit que sa bouche entr'ouverte était pleine de vers. Il ne la réveilla pas, mais, très surpris de ce prodige, il alla à confesse pour raconter au prêtre ce qu'il avait vu et lui demander

(1) La grotte ou Houle de la Teignouse est située dans l'anse Cévenniers, entre le cap Fréhel et le Fort la Latte; je ne sais [illegible] lui vient ce nom, qui veut dire *teigneuse* en patois gallot.

conseil. Son confesseur lui dit que, si la jeune fi avait des vers dans la bouche, c'est qu'elle n'avait p été baptisée; mais qu'ils disparaîtraient dès qu'e aurait reçu le sacrement du baptême.

Le jeune homme ne retourna plus voir sa bon amie : elle en fut bien chagrine, et alla se plaindre sa marraine. La fée Truitonne, sans rien dire à filleule, *emmorphosa* son galant, sauf votre respe en cochon. Il demeura longtemps sous cette form tous les jours il venait grogner d'un air plaintif à porte de la jeune fille, et, quand elle allait aux cham il la suivait comme un animal apprivoisé.

*
* *

Un jour la filleule de la fée vint chercher de l'e à une fontaine qui est au bord de la falaise, et elle auprès une belle dame, vêtue comme une princes qui lui dit :

— Bonjour, mon enfant.

— Bonjour, Madame, répondit la jeune fille.

— Voulez-vous me donner à boire un peu de l'e claire de cette fontaine ?

— Volontiers, Madame.

Elle rinça son pot avec soin, et, après l'avoir rem pli d'eau à la source, elle le présenta à la dame q but une gorgée et lui dit :

— Je te remercie, mon enfant; pour te récompen de ta politesse, je vais te donner une baguette qu beaucoup de pouvoir et que tu seras bien aise de p séder. Tu vois souvent, n'est-ce pas, un petit coch qui vient grogner devant ta porte, et qui te suit parto

— Oui, Madame, et parfois il me regarde com une personne.

— C'est le jeune homme qui autrefois te faisai

cour ; et ta marraine l'a ainsi emmorphosé pour le punir de t'avoir abandonnée. Quand tu le reverras, si tu veux qu'il reprenne sa première forme, tu le frapperas trois fois avec ta baguette en disant : « Par la vertu de ma petite baguette, cesse d'être cochon, et redeviens homme. »

La jeune fille remercia la fée, et elle s'en alla bien contente. Quand elle revit le petit cochon, elle le frappa trois fois en prononçant les paroles que la fée lui avait apprises, et elle vit devant elle son galant qui lui fit mille amitiés.

Le lendemain, elle retourna à la fontaine; la fée y était encore, et elle lui dit :

— As-tu fait ce que je t'avais conseillé ?

— Oui, Madame.

— Et qu'as-tu vu ?

— Un beau jeune homme, mon galant d'autrefois, qui a la mine d'un prince.

— Conserve bien ta baguette, ma fille, et ne dis à personne, pas même à ton bon ami, de qui tu la tiens. Par elle tu pourras te procurer tout ce que tu désireras.

Le jour d'après, la jeune fille joua de sa baguette, en souhaitant un beau château, et à l'instant la pauvre demeure de ses parents fut changée en une maison belle comme celle d'un seigneur.

*
* *

La marraine de la jeune fille vint la visiter dans son château; d'un coup de baguette, elle lui donna de riches vêtements, et la rendit encore plus belle qu'elle n'était. Tous les jours, le jeune homme venait la voir; temps après, il l'épousa, et ils furent à jamais heureux.

La fée avait dit à la jeune fille que la fontaine où elle s'était désaltérée guérirait désormais de toutes les maladies ceux qui boiraient son eau ou qui se laveraient avec. Elle avait frappé un coup de baguette, et il était poussé sur les bords de ia *mandriale* (1); les gens de Plévenon auxquels la jeune fille raconta qu'elle avait vu la fée, venaient à la fontaine cueillir cette herbe, et naguère ils y allaient encore.

(1) Sorte de fougerole.

Conté en 1880 à Saint-Cast, par Scolastique Texier, veuve Durand, de Plévenon, âgée de 72 ans.

Elle avait appris ce conte, étant toute jeune, d'une femme très âgée, mais qui avait bonne mémoire, et racontait le soir beaucoup de contes de l'ancien temps. La Houle de la Teignouse est en Plévenon, dans la falaise entre le cap Fréhel et le château de la Latte.

Dans la *Fée et le Marin*, n° XXII des Contes populaires de la Haute-Bretagne, il est aussi question d'une jeune fille qui dort la bouche ouverte et remplie de vers, parce qu'elle n'a pas été baptisée. D'après un autre conte : la *Mort des fées*, toutes les fée ont des petits vers dans la bouche, parce qu'elle n'a pas été touchée par le sel du baptême.

Une femme de Saint-Cast, nommée Marie Durand, âgée de 80 ans, m'a raconté assez confusément un petit conte qui n'est que le commencement de celui-ci. Seulement le galant qui s'était d'abord éloigné, revint au bout de quelque temps voir la jeune fée qui lui dit : — Vous m'avez vue endormie, et des vers plein la bouche? — Oui. — Vous avez eu la bouche salée, et mo pas, dit-elle, en signifiant par là qu'elle n'avait pas été baptisée

IV

LE PAIN DES FÉES ET L'ŒIL DE CRISTAL

Il y avait une fois à Saint-Cast, une femme qui n'était pas riche; un jour une mendiante se présenta à sa porte, et lui dit :

— Charité, s'il vous plaît.

— Ah! ma pauvre femme, répondit-elle; vous êtes bien mal tombée ; il n'y a guère de pain chez nous; mais je ne voudrais pas vous refuser, et je vais vous en couper un petit morceau.

— Je vous remercie, dit la mendiante; si je vous ai demandé la charité, c'était pour voir si vous aviez bon cœur; car je n'ai besoin de rien. Tenez, voici un chanteau de pain que je vous donne; vous pourrez en couper pour vous et pour vos enfants tant que vous voudrez; le morceau enlevé repoussera aussitôt et il sera toujours frais; mais si vous en faisiez manger à d'autres personnes, il diminuerait comme un chanteau ordinaire.

Cette femme était borgne; la mendiante, qui était une fée, lui mit aussi un œil de cristal et lui dit :

— Voici un œil que je vous donne, et qui sera aussi bon que celui que vous avez perdu; mais ce que vous verrez par cet œil-là, il ne faudra jamais le dire.

La fée s'en alla, et la femme était bien contente; elle avait beau couper dans le chanteau de la fée, il ne diminuait point, et comme elle n'avait pas besoin d'acheter de pain, elle se mit à son aise.

Un jour sa commère vint la voir et lui dit:

— Tu t'es bien enrichie depuis quelque temps?

— Oui, répondit-elle sans penser, je suis mieux maintenant que je n'étais. Veux-tu manger un morceau?

— Oui, dit la commère.

— Ah! je ne sais pas où j'ai mis mon couteau.

— Tiens, voilà le mien.

Elle coupa un morceau dans le pain des fées; mais cette fois il ne repoussa plus, et le chanteau s'en alla comme un chanteau ordinaire. Alors seulement elle se souvint, mais trop tard, de ce que la fée lui avait recommandé.

Un jour qu'elle était allée au marché de Matignon, elle vit par son œil de cristal une femme qui prenait sur l'étalage des boutiques tout ce qui lui convenait, et personne ne lui disait rien.

— Ah! s'écria étourdiment la femme de Saint-Cast, comment vous laissez-vous ainsi voler à votre nez?

Mais les marchands avaient beau écarquiller les yeux, ils ne voyaient pas la voleuse. Celle-ci qui était la fée, se retourna vers elle et lui arracha son œil de cristal en disant :

— Tu as fait ce que je t'avais défendu; tu viens de parler de ce que tu voyais par ton œil de cristal, tu as coupé pour une étrangère un morceau du pain que je t'avais donné; maintenant tu mourras de faim.

Conté en 1880, par Joseph Macé de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

L'épisode de l'œil enlevé se retrouve dans d'autres contes du pays gallot; dans la *Goule ès fées*, que j'ai publiée en patois dans la *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, page 19; dans la *Houle Cosseu*, page 24 du même volume, un pêcheur de Saint-Jacut qui s'était frotté un œil avec la pommade des fées et les reconnais-

sait sous tous leurs déguisements, a l'œil arraché par une fée qui paradait sur l'estrade d'une baraque de saltimbanques. La bonne femme qui dans le conte de *la Goule ès fées* s'était frotté aussi l'œil avec de la pommade, ayant dénoncé une fée qui volait et que seule elle apercevait, perd aussi l'œil qui était devenu clairvoyant. La nourrice de l'*Enfant de la fée,* n° XVII des Contes populaires de la Haute-Bretagne, qui s'était aussi frotté les yeux, est punie moins sévèrement de son indiscrétion; mais les fées lui enlevèrent son nourrisson et les présents qu'elles lui avaient faits.

Il en est de même dans la *Houle de Chélin,* n° VII du présent volume.

LA HOULE SAINT-MICHEL (1)

Il était une fois un homme et une femme qui ne demeuraient pas loin de la Houle Saint-Michel d'Erquy. C'étaient de pauvres gens qui labouraient une petite ferme, et ils avaient bien du mal à manger du pain; mais leur plus grand chagrin était d'avoir un enfant qui était *innocent*, et qui à l'âge de quinze ans n'avait encore jamais ni parlé ni marché. Ils en étaient bien désolés, et ils auraient donné tout au monde pour que leur fils devînt semblable aux garçons de son âge.

Souvent la nuit ils entendaient une voix sourde qui semblait venir de dessous leur foyer; et, comme ils y étaient habitués, ils ne s'en effrayaient guère. Mais une nuit ils ouïrent un son qui ressemblait aux cris d'un cochon.

— Écoute, dit la femme à son mari, je crois que les fées sont à tuer leur cochon; l'entends-tu crier?

Le mari prêta l'oreille et il ouït aussi la voix. Le lendemain matin, quand la fermière alla pour porter à manger à son cochon, elle ne le trouva plus dans la *sou* (2), et elle vint dire à son mari que le cochon avait disparu.

(1) La Houle Saint-Michel est en Erquy, canton de Pléneuf (Côtes-du-Nord), pays où il y a plusieurs houles, dont les plus considérables sont celle-ci et la Houle de Galimoux.

(2) Nom que portent en Haute-Bretagne les étables ou refuges à porcs.

sait sous tous leurs déguisements, a l'œil arraché par une fée qui paradait sur l'estrade d'une baraque de saltimbanques. La bonne femme qui dans le conte de *la Goule ès fées* s'était frotté aussi l'œil avec de la pommade, ayant dénoncé une fée qui volait et que seule elle apercevait, perd aussi l'œil qui était devenu clairvoyant. La nourrice de l'*Enfant de la fée*, nº XVII des Contes populaires de la Haute-Bretagne, qui s'était aussi frotté les yeux, est punie moins sévèrement de son indiscrétion; mais les fées lui enlevèrent son nourrisson et les présents qu'elles lui avaient faits.

Il en est de même dans la *Houle de Chélin*, nº VII du présent volume.

LA HOULE SAINT-MICHEL (1)

Il était une fois un homme et une femme qui ne demeuraient pas loin de la Houle Saint-Michel d'Erquy. C'étaient de pauvres gens qui labouraient une petite ferme, et ils avaient bien du mal à manger du pain; mais leur plus grand chagrin était d'avoir un enfant qui était *innocent*, et qui à l'âge de quinze ans n'avait encore jamais ni parlé ni marché. Ils en étaient bien désolés, et ils auraient donné tout au monde pour que leur fils devînt semblable aux garçons de son âge.

Souvent la nuit ils entendaient une voix sourde qui semblait venir de dessous leur foyer; et, comme ils y étaient habitués, ils ne s'en effrayaient guère. Mais une nuit ils ouïrent un son qui ressemblait aux cris d'un cochon.

— Écoute, dit la femme à son mari, je crois que les fées sont à tuer leur cochon; l'entends-tu crier?

Le mari prêta l'oreille et il ouït aussi la voix. Le lendemain matin, quand la fermière alla pour porter à manger à son cochon, elle ne le trouva plus dans la *sou* (2), et elle vint dire à son mari que le cochon avait disparu.

(1) La Houle Saint-Michel est en Erquy, canton de Pléneuf (Côtes-du-Nord), pays où il y a plusieurs houles, dont les plus considérables sont celle-ci et la Houle de Galimoux.

(2) Nom que portent en Haute-Bretagne les étables ou refuges à porcs.

— Ce sont, répondit-il, les fées qui nous l'ont enlevé ; c'était lui que nous avons entendu crier cette nuit. Je vais démaçonner les pierres du foyer, et m'introduire dans leur grotte.

Il se mit aussitôt à l'ouvrage, et quand il eut travaillé vingt minutes environ, il entendit sortir de dessous terre une voix qui lui cria :

— Cesse ta besogne et ne va pas plus loin ; ce lieu-ci est un endroit secret où l'homme ne doit pas aller. Tiens, voici une bourse ; regarde ce qu'elle contient, c'est pour acheter un cochon à la place de celui qui t'a été pris. Quand tu auras besoin de quelque chose, tu nous le demanderas ; mais ne dis jamais à personne que nous demeurons ici ; ta vie n'est plus, si tu as le malheur de bavarder.

L'homme prit la bourse qui se trouva sur les pierres du foyer, et il l'ouvrit : elle contenait cent pièces d'or.

— Merci, mes bonnes dames, s'écria-t-il ; quand vous aurez besoin d'un autre cochon, ne vous gênez pas et prenez-le pour le même prix.

Avec l'argent des fées, Jean et sa femme achetèrent un autre cochon, et il leur resta encore de quoi se mettre à l'aise. Ils étaient bien contents de ce que les fées leur avaient donné, et ils se gardaient bien d'en parler à âme qui vive.

Ils avaient aussi deux vaches ; et, quelque temps après, l'une d'elles disparut :

— Ah ! dit la femme, ce sont encore les fées qui l'ont prise ; il ne faut pas nous désoler, car elles ont payé généreusement notre cochon.

— Je vais toujours frapper sur le foyer pour les avertir, répondit Jean.

Il avait beau cogner, il n'obtint point de réponse ; ... il se mit à crier : Madame ! madame la fée ! Il

appela plusieurs fois sans se lasser ; à la fin une voix sortit de terre et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais bien, répondit-il, que vous me donniez de quoi avoir une vache.

— T'es-tu aperçu que la tienne manquait? dit la voix.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien, tiens, voici encore une bourse.

Le fermier acheta une autre vache, et se mit encore plus à son aise ; tout le monde d'Erquy se demandait où Jean prenait tant d'argent ; mais il se gardait bien de parler des fées.

Quelque temps après sa femme tomba malade, et elle fut obligée de se mettre au lit ; un jour qu'elle était seule et qu'elle se désolait en songeant à son pauvre enfant qui était innocent et infirme, elle vit la pierre du foyer se soulever, et une belle dame se montra devant elle :

— Qu'as-tu, demanda-t-elle à la femme, à te désoler de la sorte?

— Ah ! ma bonne dame, répondit la fermière, je sens que je vais mourir, et j'ai un grand chagrin de laisser après moi un pauvre innocent qui n'a jamais ni parlé ni marché.

— Je ne puis, dit la fée, t'empêcher de mourir; mais je rendrai la parole à ton fils ; il marchera et cessera d'être innocent. Voici une petite bouteille; tu vas lui frotter la plante des pieds, et il sera guéri.

— Ah! Madame, je suis trop faible pour me lever; ne pouvez-vous guérir l'enfant vous-même ?

— Non, répondit la fée, cela m'est défendu.

La mère se leva à grand'peine ; elle frotta avec l'onguent de la bouteille la plante des pieds de son fils, et aussitôt il commença à marcher, lui qui n'avait jamais pu faire un pas.

sait sous tous leurs déguisements, a l'œil arraché par une fée qui paradait sur l'estrade d'une baraque de saltimbanques. La bonne femme qui dans le conte de *la Goule ès fées* s'était frotté aussi l'œil avec de la pommade, ayant dénoncé une fée qui volait et que seule elle apercevait, perd aussi l'œil qui était devenu clairvoyant. La nourrice de l'*Enfant de la fée*, n° XVII des Contes populaires de la Haute-Bretagne, qui s'était aussi frotté les yeux, est punie moins sévèrement de son indiscrétion ; mais les fées lui enlevèrent son nourrisson et les présents qu'elles lui avaient faits.

Il en est de même dans la *Houle de Chélin*, n° VII du présent volume.

appela plusieurs fois sans se lasser ; à la fin une voix sortit de terre et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais bien, répondit-il, que vous me donniez de quoi avoir une vache.

— T'es-tu aperçu que la tienne manquait? dit la voix.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien, tiens, voici encore une bourse.

Le fermier acheta une autre vache, et se mit encore plus à son aise ; tout le monde d'Erquy se demandait où Jean prenait tant d'argent ; mais il se gardait bien de parler des fées.

Quelque temps après sa femme tomba malade, et elle fut obligée de se mettre au lit ; un jour qu'elle était seule et qu'elle se désolait en songeant à son pauvre enfant qui était innocent et infirme, elle vit la pierre du foyer se soulever, et une belle dame se montra devant elle :

— Qu'as-tu, demanda-t-elle à la femme, à te désoler de la sorte?

— Ah ! ma bonne dame, répondit la fermière, je sens que je vais mourir, et j'ai un grand chagrin de laisser après moi un pauvre innocent qui n'a jamais ni parlé ni marché.

— Je ne puis, dit la fée, t'empêcher de mourir; mais je rendrai la parole à ton fils ; il marchera et cessera d'être innocent. Voici une petite bouteille ; tu vas lui frotter la plante des pieds, et il sera guéri.

— Ah! Madame, je suis trop faible pour me lever ; ne pouvez-vous guérir l'enfant vous-même ?

— Non, répondit la fée, cela m'est défendu.

La mère se leva à grand'peine ; elle frotta avec l'onguent de la bouteille la plante des pieds de son fils, et aussitôt il commença à marcher, lui qui n'avait jamais pu faire un pas.

— Ce sont, répondit-il, les fées qui nous l'ont enlevé; c'était lui que nous avons entendu crier cette nuit. Je vais démaçonner les pierres du foyer, et m'introduire dans leur grotte.

Il se mit aussitôt à l'ouvrage, et quand il eut travaillé vingt minutes environ, il entendit sortir de dessous terre une voix qui lui cria :

— Cesse ta besogne et ne va pas plus loin ; ce lieu-ci est un endroit secret où l'homme ne doit pas aller. Tiens, voici une bourse ; regarde ce qu'elle contient, c'est pour acheter un cochon à la place de celui qui t'a été pris. Quand tu auras besoin de quelque chose, tu nous le demanderas ; mais ne dis jamais à personne que nous demeurons ici; ta vie n'est plus, si tu as le malheur de bavarder.

L'homme prit la bourse qui se trouva sur les pierres du foyer, et il l'ouvrit : elle contenait cent pièces d'or.

— Merci, mes bonnes dames, s'écria-t-il; quand vous aurez besoin d'un autre cochon, ne vous gênez pas et prenez-le pour le même prix.

Avec l'argent des fées, Jean et sa femme achetèrent un autre cochon, et il leur resta encore de quoi se mettre à l'aise. Ils étaient bien contents de ce que les fées leur avaient donné, et ils se gardaient bien d'en parler à âme qui vive.

Ils avaient aussi deux vaches; et, quelque temps après, l'une d'elles disparut :

— Ah! dit la femme, ce sont encore les fées qui l'ont prise ; il ne faut pas nous désoler, car elles ont payé généreusement notre cochon.

— Je vais toujours frapper sur le foyer pour les avertir, répondit Jean.

Il avait beau cogner, il n'obtint point de réponse; alors il se mit à crier : Madame! madame la fée! Il

appela plusieurs fois sans se lasser ; à la fin une voix sortit de terre et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais bien, répondit-il, que vous me donniez de quoi avoir une vache.

— T'es-tu aperçu que la tienne manquait? dit la voix.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien, tiens, voici encore une bourse.

Le fermier acheta une autre vache, et se mit encore plus à son aise ; tout le monde d'Erquy se demandait où Jean prenait tant d'argent; mais il se gardait bien de parler des fées.

Quelque temps après sa femme tomba malade, et elle fut obligée de se mettre au lit; un jour qu'elle était seule et qu'elle se désolait en songeant à son pauvre enfant qui était innocent et infirme, elle vit la pierre du foyer se soulever, et une belle dame se montra devant elle :

— Qu'as-tu, demanda-t-elle à la femme, à te désoler de la sorte?

— Ah ! ma bonne dame, répondit la fermière, je sens que je vais mourir, et j'ai un grand chagrin de laisser après moi un pauvre innocent qui n'a jamais ni parlé ni marché.

— Je ne puis, dit la fée, t'empêcher de mourir; mais je rendrai la parole à ton fils; il marchera et cessera d'être innocent. Voici une petite bouteille; tu vas lui frotter la plante des pieds, et il sera guéri.

— Ah! Madame, je suis trop faible pour me lever; ne pouvez-vous guérir l'enfant vous-même ?

— Non, répondit la fée, cela m'est défendu.

La mère se leva à grand'peine; elle frotta avec l'onguent de la bouteille la plante des pieds de son fils, et aussitôt il commença à marcher, lui qui n'avait jamais pu faire un pas.

— Frotte-lui maintenant la langue, dit la fée.

Dès que l'onguent eut touché la langue du jeune gars, il se mit à parler, et il appelait Maman et Papa.

— Frotte-lui les yeux, commanda la fée.

Quand ses yeux eurent été frottés avec la pommade, il cessa d'être innocent, et il parlait de tout comme un garçon de son âge.

— Je vous remercie, ma bonne dame, dit la mère; maintenent je puis mourir tranquille.

— Tu me remercies trop tôt, répondit la fée ; je lui ai rendu la santé et la raison, je vais lui donner son pain de rente.

Elle fit présent au jeune homme d'une petite baguette et lui dit :

— Tout ce que tu demanderas à cette baguette, tu l'auras ; mais à la condition que tu n'en parles jamais. Voilà le dernier service que je rends dans Erquy ; maintenant je vais aller dans un autre pays.

La fée disparut alors, et jamais on ne l'a revue. La mère mourut contente, et après sa mort son fils resta avec son père ; la baguette leur porta bonheur, depuis ils furent toujours à leur aise, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880, par Rose Renaud de Saint-Cast, qui tient ce récit d'une femme âgée, originaire d'Erquy.

VI

LA FLEUR DU ROCHER

Il y avait une fois un soldat qui s'appelait Jean Cate; il était en garnison au fort de la Corbière, et, quand il n'était pas de service, il descendait le long de la falaise et allait pêcher sur les rochers qui sont au pied du fort.

Un jour qu'il pêchait à la perche sans prendre grand'chose, il eut envie de visiter la Houle de la Corbière, dont il entendait souvent parler.

— On prétend, disait-il, que des fées l'habitent; je serais curieux de voir leur demeure.

Il alla du côté de la Houle; mais, comme il descendait les rochers qui forment les côtés de la tranchée au fond de laquelle est la grotte, le pied lui manqua, et il tomba d'une grande hauteur sur de gros cailloux. Dans sa chute, il s'était meurtri tout un côté, et il resta dans le fond de la tranchée, ne pouvant plus remuer et sans connaissance. Quand il rouvrit les yeux, il vit auprès de lui une jeune femme qui lui dit:

— Eh bien! mon pauvre Jean Cate, ta curiosité t'a coûté cher.

— Ah! ma bonne Vierge, répondit le soldat, est-ce vous qui êtes venue à mon aide?

— Je ne suis pas la bonne Vierge, dit la jeune femme, mais une personne qui veut te porter secours.

— Je suis un homme mort, répondit Jean Cate: je suis meurtri des pieds à la tête.

— Si tu veux me promettre de ne parler à âme qui vive de ce que je vais te faire, je te guérirai.

— Oui, je le jure sur ma vie.

La jeune femme prit dans sa poche une bouteille, et avec l'onguent qu'elle contenait, elle se mit à frotter Jean Cate sur tous les endroits où il avait eu mal. Quand elle eut fini, il se trouva guéri, et aussi dispos qu'avant sa chute :

— Maintenant, lui dit-elle, que la curiosité ne te ramène plus où tu n'as que faire.

Jean Cate pensait bien que la dame était une des fées de la Houle ; il lui dit :

— Comment pourrai-je vous montrer ma reconnaissance ? vous m'avez sauvé la vie.

— Je ne te demande rien, mon ami, rien que le silence sur ce que tu as vu.

— Pourrai-je au moins vous revoir quelquefois ? Dites-moi quel est votre nom.

— Tu le sauras plus tard et tu me reverras ; mais si tu te vantes de ce que tu as vu, tu mourras.

*
* *

Jean Cate retourna au fort ; il ne parla point à ses camarades de son aventure ; mais il pensait toujours à la jolie dame qui l'avait guéri, et tous les jours, en faisant son service sur les parapets du fort, il regardait du côté de la mer s'il ne l'apercevrait point. Il ne la revit pas, mais souvent il voyait des bonnes femmes, vieilles comme les chemins et blanches comme la neige, qui étendaient du linge sur les gazons de la falaise.

Une semaine après, un jour qu'il n'était pas de [illegible], il aperçut la dame, et il se hâta de sortir du

fort, emportant une perche comme s'il voulait aller pêcher. Il arriva auprès de la Houle, où il vit une table dressée, couverte d'une jolie nappe blanche, sur laquelle étaient des gâteaux, des fruits, du vin et deux verres. Jean Cate s'avança bien content ; la dame s'assit sur une chaise, et invita le soldat à s'asseoir à côté d'elle sur une seconde chaise.

— Eh bien, Jean Cate, es-tu bien guéri?

— Ah ! oui, Madame, répondit-il.

— Je ne veux pas que tu m'appelles Madame.

— Aimez-vous mieux que je vous appelle Mademoiselle ?

— Oui : c'est ainsi qu'on me nomme.

— Est-ce votre vrai nom ?

— Oui, car je suis demoiselle; mais mon vrai nom est la Fleur du Rocher.

— Celui qui vous l'a donné n'a pas eu une mauvaise idée, répondit le soldat.

Tout en mangeant, il lui faisait les yeux doux, et comme la jeune fille semblait y prendre plaisir, il lui dit que, si elle le voulait, il désirait l'épouser; mais il avait bien envie de savoir si elle était une femme comme une autre, ou bien une fée.

— On parle beaucoup, dit-il, des fées qui demeurent dans la Houle ; ne seriez-vous pas une d'elles ?

— Des fées ! répondit-elle, est-ce qu'on croit aux fées dans ton pays ? Apprends que je suis fille d'un seigneur, et même d'un grand seigneur ; si tu veux venir avec moi au château de mes parents, tu y seras bien reçu.

Jean Cate était bien content, et il se disait :

— Si je ne rentre pas au fort, je passerai pour déserteur ; mais je veux voir tout de même : si je ne me plais pas avec elle, je m'en reviendrai. Ma foi, je me risque. Mais, dit-il tout haut en regardant la Houle,

comment ferai-je pour vous suivre? il fait noir dar
a grotte comme dans un cachot.

— Est-ce que je ne t'ai pas passé sur les yeux d
baume qui t'a éclairci la vue comme à moi? répondi
la Fleur du Rocher.

Quand ils eurent fini de manger, une vieille femm
toute couverte de goëmon vint desservir la table
Jean Cate et la demoiselle entrèrent dans la Houle
et, dès qu'il y fut, il voyait clair comme en plein jour
plus ils avançaient, plus la grotte devenait large ; il
voyait des champs et des chemins bordés de maisons,
et, avant d'arriver au château, il passa devant plus
de dix villages.

Jean Cate lui disait :

— Où me menez-vous, la Fleur du Rocher?

— A mon château, mon bon ami.

Ils arrivèrent à une grande avenue, où il y avait des arbres de toute espèce, et le soldat se disait :

— Il paraît tout de même que c'est un beau château.

Au bout de l'avenue, il vit un étang et des douves qui faisaient le tour des murailles, et à la porte se tenaient deux gardiens qui semblaient avoir plus de mille ans.

Ils entrèrent dans le château, et le père et la mère de la demoiselle le reçurent comme leur fils; mais ils étaient si vilains qu'il avait peur d'eux; ils paraissaient âgés et avaient la peau comme de vieux crapauds; mais c'était pour faire peur à Jean Cate.

— Est-ce là, dit-il, votre père et votre mère?

— Oui, répondit en riant la demoiselle; est-ce que tu ne les trouves pas jolis?

Ils entrèrent dans un autre appartement, et, dès qu'ils y furent, le seigneur et sa femme eurent la peau aussi fine que celle de leur fille, si bien que le soldat
econnaissait pas.

LA HOULE SAINT-MICHEL (1)

Il était une fois un homme et une femme qui ne demeuraient pas loin de la Houle Saint-Michel d'Erquy. C'étaient de pauvres gens qui labouraient une petite ferme, et ils avaient bien du mal à manger du pain ; mais leur plus grand chagrin était d'avoir un enfant qui était *innocent*, et qui à l'âge de quinze ans n'avait encore jamais ni parlé ni marché. Ils en étaient bien désolés, et ils auraient donné tout au monde pour que leur fils devînt semblable aux garçons de son âge.

Souvent la nuit ils entendaient une voix sourde qui semblait venir de dessous leur foyer ; et, comme ils y étaient habitués, ils ne s'en effrayaient guère. Mais une nuit ils ouïrent un son qui ressemblait aux cris d'un cochon.

— Écoute, dit la femme à son mari, je crois que les fées sont à tuer leur cochon ; l'entends-tu crier ?

Le mari prêta l'oreille et il ouït aussi la voix. Le lendemain matin, quand la fermière alla pour porter à manger à son cochon, elle ne le trouva plus dans la *sou* (2), et elle vint dire à son mari que le cochon avait disparu.

(1) La Houle Saint-Michel est en Erquy, canton de Pléneuf (Côtes-du-Nord), pays où il y a plusieurs houles, dont les plus considérables sont celle-ci et la Houle de Galimoux.

(2) Nom que portent en Haute-Bretagne les étables ou refuges à porcs.

— Ce sont, répondit-il, les fées qui nous l'ont en-
ɔvé; c'était lui que nous avons entendu crier cette
uit. Je vais démaçonner les pierres du foyer, et m'in-
roduire dans leur grotte.

Il se mit aussitôt à l'ouvrage, et quand il eut tra-
aillé vingt minutes environ, il entendit sortir de
essous terre une voix qui lui cria :

— Cesse ta besogne et ne va pas plus loin; ce lieu-ci
st un endroit secret où l'homme ne doit pas aller.
'iens, voici une bourse ; regarde ce qu'elle contient,
'est pour acheter un cochon à la place de celui qui
a été pris. Quand tu auras besoin de quelque chose,
ı nous le demanderas ; mais ne dis jamais à per-
›nne que nous demeurons ici; ta vie n'est plus, si
as le malheur de bavarder.

L'homme prit la bourse qui se trouva sur les pierres
ı foyer, et il l'ouvrit : elle contenait cent pièces
›r.

— Merci, mes bonnes dames, s'écria-t-il ; quand
ıs aurez besoin d'un autre cochon, ne vous gênez
; et prenez-le pour le même prix.

ʌvec l'argent des fées, Jean et sa femme achetèrent
autre cochon, et il leur resta encore de quoi se
ttre à l'aise. Ils étaient bien contents de ce que
fées leur avaient donné, et ils se gardaient bien
ı parler à âme qui vive.

s avaient aussi deux vaches; et, quelque temps
›s, l'une d'elles disparut :

- Ah! dit la femme, ce sont encore les fées qui
t prise ; il ne faut pas nous désoler, car elles ont
généreusement notre cochon.

Je vais toujours frapper sur le foyer pour les
ir, répondit Jean.

ɩvait beau cogner, il n'obtint point de réponse;
il se mit à crier : Madame! madame la fée! Il

appela plusieurs fois sans se lasser ; à la fin une voix sortit de terre et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais bien, répondit-il, que vous me donniez de quoi avoir une vache.

— T'es-tu aperçu que la tienne manquait? dit la voix.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien, tiens, voici encore une bourse.

Le fermier acheta une autre vache, et se mit encore plus à son aise ; tout le monde d'Erquy se demandait où Jean prenait tant d'argent ; mais il se gardait bien de parler des fées.

Quelque temps après sa femme tomba malade, et elle fut obligée de se mettre au lit ; un jour qu'elle était seule et qu'elle se désolait en songeant à son pauvre enfant qui était innocent et infirme, elle vit la pierre du foyer se soulever, et une belle dame se montra devant elle :

— Qu'as-tu, demanda-t-elle à la femme, à te désoler de la sorte?

— Ah ! ma bonne dame, répondit la fermière, je sens que je vais mourir, et j'ai un grand chagrin de laisser après moi un pauvre innocent qui n'a jamais ni parlé ni marché.

— Je ne puis, dit la fée, t'empêcher de mourir ; mais je rendrai la parole à ton fils ; il marchera et cessera d'être innocent. Voici une petite bouteille ; tu vas lui frotter la plante des pieds, et il sera guéri.

— Ah ! Madame, je suis trop faible pour me lever ; ne pouvez-vous guérir l'enfant vous-même ?

— Non, répondit la fée, cela m'est défendu.

La mère se leva à grand'peine ; elle frotta avec l'onguent de la bouteille la plante des pieds de son fils, et aussitôt il commença à marcher, lui qui n'avait jamais pu faire un pas.

petit garçon. La Fleur du Rocher suivit le régiment à la guerre ; elle avait toujours avec elle sa petite bouteille, et, dès qu'un soldat était blessé, elle le frottait avec un peu de baume, et il guérissait aussitôt. Partout où ils étaient, le régiment remportait la victoire, et Jean Cate monta de grade en grade, si bien qu'il était le premier en France après le roi.

*
* *

Il s'était passé du temps depuis qu'ils avaient quitté la Houle de la Corbière ; le garçon de Jean Cate avait seize ans, et une fille qui était venue depuis, douze ans. La Fleur du Rocher dit à son mari :

— Je suis fatiguée, et je ne me sens pas bien, je ne veux plus suivre l'armée.

Ils se retirèrent à Brest, et Jean Cate qui n'avait jamais dit le secret de son épée, la donna à son fils, en lui recommandant de ne jamais le révéler à personne.

La Fleur du Rocher tomba malade, et, comme elle sentait sa fin venir, elle dit à sa fille :

— Je te donne le secret que ma mère m'a confié en mourant : voici ma baguette et ma petite bouteille, voici les trois clés qui ouvrent les portes des trésors qui vous appartiennent, et qui sont dans mon château : il est caché sous terre et on y entre par la Houle de la Corbière ; conserve bien les clés, ou votre fortune serait perdue. Si tu suis ton frère à l'armée, tu pourras avec cette bouteille guérir toutes les blessures.

La Fleur du Rocher mourut, et sa fille conserva ses clés pendues au cou par un cordon ; elle resta trois ou quatre ans encore avec son père ; mais alors il tomba ...ade ; il fit appeler son fils et lui dit :

... Je vais mourir ; ta sœur te suivra à l'armée et ...it. Vous avez des trésors que vous ne con-

naissez pas, et ta sœur a les clés qui les ouvrent. Je vais vous donner une lettre signée de mon sang qui vous permettra de trouver votre route et d'aller les chercher.

Jean Cate mourut peu après, et je ne sais si ses enfants sont allés à la Corbière chercher leurs trésors ou s'ils y sont encore.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast, âgée de 60 ans environ, femme d'Étienne Piron, pêcheur. Elle tient ce conte de Marie Chéhu, veuve Jagueu, aussi de Saint-Cast, âgée de 87 ans.

La Houle de la Corbière s'appelle aussi le Nitou Corbin, ou le Nid aux Corbins, parce que, dit-on, un corbeau (corbin en patois ancien) y fait son nid tous les ans.

VII

LA HOULE DE CHÊLIN [1]

Il était une fois à Saint-Cast une femme qui avait trois enfants ; souvent ils allaient se promener à l'entrée de la Houle de Chêlin, et ils voyaient toutes sortes de bêtes, des chiens, des chats, des oies qui parfois même leur montaient sur les épaules ; mais quand ils voulaient les attraper, ils s'évanouissaient, et ils ne trouvaient plus rien.

Un soir, un des enfants vit trois belles oies qui pâturaient sur la lande :

— Si je peux les attraper, dit-il, voilà de quoi faire bouillir la marmite.

Il parvint à en saisir une, mais les deux autres se jetèrent sur lui, et le frappèrent à coups de bec jusqu'à ce qu'il eût lâché celle qu'il avait prise, puis elles s'enfuirent du côté de la houle, et il pensa que c'étaient les oies des fées.

Sous la maison où ils demeuraient, il y avait un canal pour l'écoulement des eaux ; un jour qu'il avait beaucoup plu, il se boucha et la maison fut inondée. La femme leva une des dalles qui couvraient le canal, et l'eau s'écoula ; puis voyant une dalle taillée, elle la souleva, et vit au-dessous d'elle une belle dame

(1) La Houle de Chêlin est en Saint-Cast, près de la pointe de l'Isle ; dans mon premier volume de *Contes populaires* se trouve sous le même titre une autre légende qui se passe au même endroit.

couchée dans un lit et que deux autres dames étaient à soigner.

— Qu'est-ce que cela ? pensa-t-elle ; ce sont peut-être les fées de Chêlin.

Et elle y songeait souvent ; car elle entendait parfois des voix qui disaient : « Le four est-il chaud ? est-il temps d'apporter la pâte ? » La femme se dit : « Il faudra que je demande un jour s'il y a quelqu'un au-dessous de notre maison. »

Un matin elle souleva la dalle, et elle se pencha sur le trou pour crier :

— A quelle heure sera votre première fournée de demain ?

— A dix heures, répondit une voix.

— Il y aurait-il moyen de cuire un pain dans votre four ?

— Oui, oui, dirent les fées.

Le lendemain, la femme entendit chauffer le four, elle prit de la pâte dans une jatte, puis elle leva la dalle, et descendit sous terre. Elle vit les fées qui enfournaient leur pain, et mit le sien à cuire avec les leurs.

Les fées lui frottèrent le tour des yeux avec de la pommade, et elle voyait dans la houle toutes sortes de petits fions (1), et une fée qui portait un enfant. Quand son pain fut cuit, les fées le lui donnèrent en disant :

— Voilà du pain qui ne diminuera point, si vous n'en donnez à personne qu'à ceux de votre famille ou aux gens qui travailleront pour vous ; mais il faudra aussi que ce soit toujours vous qui coupiez les morceaux.

La femme remercia beaucoup les bonnes dames, puis elle leur demanda par où s'en aller :

(1) Les fions sont des lutins qui sont tout petits ; ils vivaient avec les fées et n'étaient point méchants.

— Par la grande porte, répondirent-elles.

Mais elle eut beau chercher, elle ne vit point de porte, et elle remonta par le trou que bouchait la dalle.

Elle avait bien soin de son pain, et il ne diminuait point : elle avait la précaution de toujours le couper elle-même, et quand elle donnait à manger à des journaliers, elle achetait du pain exprès pour eux. Mais un jour qu'elle avait du monde chez elle, elle n'acheta point de pain parce qu'elle n'avait plus d'argent, et elle mit sur la table la gâche des fées. Elle en coupa de bons morceaux pour les journaliers qui étaient à dîner, mais pendant qu'elle avait le dos tourné, l'un d'eux coupa un morceau, et aussitôt le pain diminua.

Elle se désolait de ne plus en avoir ; un jour elle alla au marché de Matignon, et sur la route elle voyait des fées qui conduisaient leurs cochons et leurs oies. Sur le champ de foire, il y en avait aussi qui montraient des curiosités ou qui disaient la bonne aventure.

La femme alla marchander un petit cochon qu'une Jaguine (1) avait amené, et elle voyait une des fées qui mettait sa main dans la poche du tablier de la Jaguine.

— Regardez donc, s'écria-t-elle, comme ces fées sont voleuses !

Aussitôt la fée se détourna, et elle lui arracha un œil ; mais la femme ne s'en aperçut que lorsque, rentrée chez elle, elle se regarda dans son miroir.

(1) Femme de Saint-Jacut.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint Cast, mousse, âgé de 14 ans.

Il tient de sa mère ce conte où l'on retrouve plusieurs épisodes communs aux légendes des houles : les fées qui vont au four, le pain qui ne diminue point, l'œil arraché à la personne qui révèle les déguisements des fées.

VIII

LA POULE NOIRE

Au temps jadis, les fées des Houles du Cap avaient des bœufs : tous les soirs à la tombée de la nuit on les voyait paraître sur la Lande et venir paître dans une prairie qui se trouvait au milieu de la Lande, à peu de distance de la mare de Gaulehen.

Une nuit, les bœufs quittèrent la prairie et allèrent pâturer dans un champ de blé, qui appartenait au fermier de la Latte; ils y firent beaucoup de dégât, et le fermier qui en eut connaissance les emmena dans son étable et les y enferma.

Au matin, les fées ne voyant point revenir les bœufs, sortirent de leur houle pour savoir ce qu'ils étaient devenus; mais elles eurent beau parcourir la Lande en tous sens, elles ne les retrouvèrent point. Elles vinrent dans les villages pour les chercher, et elles arrivèrent à le métairie de la Latte où elles demandèrent si on n'avait point vu des bœufs qui s'étaient échappés pendant la nuit.

— Sont-ils à vous? dit le fermier.

— Oui, répondirent les fées; cette nuit, ils sont partis de la prairie où ils pâturaient.

— Hé bien ! dit le fermier, vous ne les aurez pas, à moins que vous ne me donniez cent francs pour le dégât qu'ils ont fait dans mon blé !

— Nous ne pouvons, repartirent les fées, vous fournir de l'argent ; mais si vous voulez nous rendre

nos bœufs, nous vous récompenserons au delà de ce qu'ils ont mangé dans vos champs.

— Que me donnerez-vous ? demanda le fermier.

— Nous vous apporterons une Poule noire : tout ce que vous lui demanderez, vous l'aurez. Mais il faudra ne la montrer à personne et avoir soin de la bien nourrir, car si vous la laissiez manquer de nourriture, elle vous quitterait et vous n'auriez plus rien.

— J'y consens, dit le fermier ; je vais vous rendre vos bœufs ; mais si la Poule noire ne fait pas ce que vous promettez, j'irai reprendre vos bêtes dans leur prairie.

— Nourrissez bien votre Poule, répondirent les fées, et vous verrez que vous ne serez pas trompé.

Quand le fermier eut la Poule noire des fées, il la soigna de son mieux, et comme elle ne manquait de rien, elle lui donnait tout ce qu'il désirait ; il devint riche, et même fut le plus riche du pays.

Cela dura deux ou trois ans ; mais il n'y avait que le fermier et la fermière à voir la Poule, et les domestiques de la maison ne la connaissaient point. Un jour qu'on avait négligé de lui apporter à manger à l'heure habituelle, ils la virent qui se promenait sur le toit de la maison en chantant le coq (1) ; le lendemain [illegible] tiques [illegible] jambes [illegible] dit à son [illegible]

[illegible] qu'on [illegible] elle [illegible]

— Laissez-la faire, répondit le fermier, et ne vous en inquiétez pas; ce ne sont pas là vos affaires.

Le jour d'après, la Poule noire revint à la maison, et mordit encore les jambes de la fille qui faisait la cuisine. Elle eut peur de la bête et elle alla au bourg raconter au recteur qu'elle voyait entrer dans la maison une Poule toute noire qui tournait autour d'elle et lui picotait les jambes.

— Retournez chez vous, dit le recteur, ce soir j'irai à la métairie.

Il prit des étoles et un vase rempli d'eau bénite ; il exorcisa la Poule noire et la chassa ; mais avant de partir elle fit bien du dégât.

*
* *

Lorsque les fées apprirent que leur Poule noire avait été chassée, elles vinrent à la métairie, et dirent aux fermiers :

— Nous vous avions confié cette Poule, en vous recommandant d'en avoir bien soin et de la tenir toujours enfermée sans la montrer à personne. Vous ne l'avez pas fait, et vous en serez punis. Cette nuit même tout ce que vous avez amassé en le demandant à la Poule disparaîtra.

Les fées s'en allèrent d'un air marri, et à la nuit vers onze heures, au moment où tout le monde était au lit et reposait, on entendit par toute la maison un vacarme à faire trembler. Les domestiques ne voyaient personne et pourtant ils sentaient qu'on leur enlevait les draps de leur lit et les couettes sur lesquelles ils étaient couchés. Dans la ferme, chacun mourait de peur et criait en se recommandant à tous les saints. C'était un bruit de meubles qu'on démor

tait et qu'on enlevait, de sacs remplis qui descendaient du grenier, et cela dura jusqu'au jour.

Au matin les fermiers et les domestiques trouvèrent la maison aussi dégarnie que lorsque les fées leur avaient donné la Poule noire. Le fermier et la fermière se désolaient et ils ne pouvaient se consoler de se trouver pauvres après avoir été si à leur aise. Ils furent obligés de recommencer à travailler aussi dur que des domestiques, mais ils eurent beau faire de leur mieux jusqu'à la fin de leurs jours, ils ne purent redevenir riches comme ils l'avaient été quand ils nourrissaient bien la Poule noire des fées.

Conté en 1880, par Élisa Durand, de Plévenon, couturière, âgée de 32 ans.

IX

LA PERTUS ES FÊTES (1)

Il y avait une fois des laboureurs qui étaient à *guéretter* dans les champs qui bordent la falaise de Saint-Jaguel, au-dessus du Pertus ès Fêtes (2); ils entendirent sous terre une voie qui criait :

— Apporte la pâte au four !

— Puisque vous cuisez, dirent en riant les laboureurs, donnez-nous une galette pour notre part.

Ils continuèrent à tracer leur sillon, et comme ils arrivaient au bout et se préparaient à en commencer un autre, ils virent sur la terre une galette jaune et dorée, toute chaude et appétissante à voir.

— Allez, dit le fermier à l'un de ses gens, chercher à la maison un pot de cidre, nous mangerons la galette à notre déjeuner de dix heures.

Mais, quand ils la coupèrent en morceaux, ils virent que la pâte était pleine de poils.

— Vous nous avez, dirent-ils aux fées, donné une galette pleine de poils ; ce n'est pas comme cela que nous la voulions ; envoyez-nous-en, s'il vous plaît, une autre.

Quelques instants après, une galette se présenta

(1) Au lieu de fée, on dit parfois fête, masculin et féminin : un fête, une fête, mot plus voisin de Fata ; c'est de Fête que dérive Faitaud ou Faito, nom donné parfois aux maris ou aux frères des fées.

(2) Pertus, pertuis, trou.

devant eux sur les sillons ; elle était aussi belle et aussi dorée que la première, et une voix qui partait de dessous terre, cria :

— Celle-ci est bonne, mangez-la sans crainte.

— Il faudrait tout de même voir, dit un des hommes, si elle n'aurait point quelque magie.

Il en coupa un morceau et le donna au chien qui le mangea, et comme il paraissait la trouver bonne, et qu'il ne lui arrivait point de mal, ils se partagèrent la galette et firent un bon déjeuner.

Les fées avaient un chien qui était hargneux, et qui souvent quittait leur grotte pour venir dans les champs où il aboyait après tout le monde. La veille un des laboureurs qu'il avait suivi en aboyant s'était écrié :

— Si votre chien sort encore du trou, il n'y rentrera pas vivant, si jamais il passe à portée de ma fourche.

Mais quand les laboureurs eurent mangé la galette des fées, ils leur crièrent :

— Nous vous remercions bien de nous avoir envoyé à déjeuner ; votre chien peut maintenant courir après nous, nous ne lui ferons point de mal.

Les fées avaient aussi une chèvre qui était friande d'ajoncs et qui souvent venait les brouter sur les fossés et dans les champs. Les fermiers en étaient bien marris, et un jour que la chèvre était encore passée en dommage, ils prirent un bâton pour la chasser et la battre. Mais, comme ils allaient la frapper, ils entendirent une voix qui criait :

— Laissez la chèvre brouter à son aise ; elle ne vous fait point de tort ; désormais vous pourrez couper tous les jours les ajoncs des champs où elle passe, ils repousseront à mesure, et deviendront en une journée aussi grands que si jamais ils n'avaient été coupés.

Les fermiers se gardèrent bien de rien dire à la chèvre qui broutait tranquillement partout où elle voulait : tous les jours ils coupaient les ajoncs à charretées, et ils en vendirent tant qu'ils devinrent riches en peu de temps.

Conté en 1880, par Jacquemine Nicolas, de Saint-Cast, âgée de 60 ans environ, femme de Julien Gourhan, laboureur.

---

cour ; et ta marraine l'a ainsi emmorphosé pour le punir de t'avoir abandonnée. Quand tu le reverras, si tu veux qu'il reprenne sa première forme, tu le frapperas trois fois avec ta baguette en disant : « Par la vertu de ma petite baguette, cesse d'être cochon, et redeviens homme. »

La jeune fille remercia la fée, et elle s'en alla bien contente. Quand elle revit le petit cochon, elle le frappa trois fois en prononçant les paroles que la fée lui avait apprises, et elle vit devant elle son galant qui lui fit mille amitiés.

Le lendemain, elle retourna à la fontaine ; la fée y était encore, et elle lui dit :

— As-tu fait ce que je t'avais conseillé ?

— Oui, Madame.

— Et qu'as-tu vu ?

— Un beau jeune homme, mon galant d'autrefois, qui a la mine d'un prince.

— Conserve bien ta baguette, ma fille, et ne dis à personne, pas même à ton bon ami, de qui tu la tiens. Par elle tu pourras te procurer tout ce que tu désireras.

Le jour d'après, la jeune fille joua de sa baguette, en souhaitant un beau château, et à l'instant la pauvre demeure de ses parents fut changée en une maison belle comme celle d'un seigneur.

*
* *

La marraine de la jeune fille vint la visiter dans son château ; d'un coup de baguette, elle lui donna de riches vêtements, et la rendit encore plus belle qu'elle n'était. Tous les jours, le jeune homme venait la voir ; quelque temps après, il l'épousa, et ils furent à jamais riches et heureux.

La fée avait dit à la jeune fille que la fontaine où elle s'était désaltérée guérirait désormais de toutes les maladies ceux qui boiraient son eau ou qui se laveraient avec. Elle avait frappé un coup de baguette, et il était poussé sur les bords de la *mandriale* (1); les gens de Plévenon auxquels la jeune fille raconta qu'elle avait vu la fée, venaient à la fontaine cueillir cette herbe, et naguère ils y allaient encore.

(1) Sorte de fougerole.

Conté en 1880 à Saint-Cast, par Scolastique Texier, veuve Durand, de Plévenon, âgée de 72 ans.

Elle avait appris ce conte, étant toute jeune, d'une femme très âgée, mais qui avait bonne mémoire, et racontait le soir beaucoup de contes de l'ancien temps. La Houle de la Teignouse est en Plévenon, dans la falaise entre le cap Fréhel et le château de la Latte.

Dans la *Fée et le Marin*, nº XXII des Contes populaires de la Haute-Bretagne, il est aussi question d'une jeune fille qui dort la bouche ouverte et remplie de vers, parce qu'elle n'a pas été baptisée. D'après un autre conte : la *Mort des fées*, toutes les fée ont des petits vers dans la bouche, parce qu'elle n'a pas été touchée par le sel du baptême.

Une femme de Saint-Cast, nommée Marie Durand, âgée de 80 ans, m'a raconté assez confusément un petit conte qui n'est que le commencement de celui-ci. Seulement le galant qui s'était d'abord éloigné, revint au bout de quelque temps voir la jeune fée qui lui dit : — Vous m'avez vue endormie, et des vers plein la bouche? — Oui. — Vous avez eu la bouche salée, et mo pas, dit-elle, en signifiant par là qu'elle n'avait pas été baptisée

IV

LE PAIN DES FÉES ET L'ŒIL DE CRISTAL

Il y avait une fois à Saint-Cast, une femme qui n'était pas riche; un jour une mendiante se présenta à sa porte, et lui dit :

— Charité, s'il vous plaît.

— Ah! ma pauvre femme, répondit-elle; vous êtes bien mal tombée ; il n'y a guère de pain chez nous; mais je ne voudrais pas vous refuser, et je vais vous en couper un petit morceau.

— Je vous remercie, dit la mendiante; si je vous ai demandé la charité, c'était pour voir si vous aviez bon cœur; car je n'ai besoin de rien. Tenez, voici un chanteau de pain que je vous donne; vous pourrez en couper pour vous et pour vos enfants tant que vous voudrez; le morceau enlevé repoussera aussitôt et il sera toujours frais; mais si vous en faisiez manger à d'autres personnes, il diminuerait comme un chanteau ordinaire.

Cette femme était borgne; la mendiante, qui était une fée, lui mit aussi un œil de cristal et lui dit :

— Voici un œil que je vous donne, et qui sera aussi bon que celui que vous avez perdu; mais ce que vous verrez par cet œil-là, il ne faudra jamais le dire.

La fée s'en alla, et la femme était bien contente; elle avait beau couper dans le chanteau de la fée, il ne diminuait point, et comme elle n'avait pas besoin d'acheter de pain, elle se mit à son aise.

Un jour sa commère vint la voir et lui dit :

— Tu t'es bien enrichie depuis quelque temps?

— Oui, répondit-elle sans penser, je suis mieux maintenant que je n'étais. Veux-tu manger un morceau?

— Oui, dit la commère.

— Ah ! je ne sais pas où j'ai mis mon couteau.

— Tiens, voilà le mien.

Elle coupa un morceau dans le pain des fées; mais cette fois il ne repoussa plus, et le chanteau s'en alla comme un chanteau ordinaire. Alors seulement elle se souvint, mais trop tard, de ce que la fée lui avait recommandé.

Un jour qu'elle était allée au marché de Matignon, elle vit par son œil de cristal une femme qui prenait sur l'étalage des boutiques tout ce qui lui convenait, et personne ne lui disait rien.

— Ah ! s'écria étourdiment la femme de Saint-Cast, comment vous laissez-vous ainsi voler à votre nez?

Mais les marchands avaient beau écarquiller les yeux, ils ne voyaient pas la voleuse. Celle-ci qui était la fée, se retourna vers elle et lui arracha son œil de cristal en disant :

— Tu as fait ce que je t'avais défendu; tu viens de parler de ce que tu voyais par ton œil de cristal, tu as coupé pour une étrangère un morceau du pain que je t'avais donné; maintenant tu mourras de faim.

Conté en 1880, par Joseph Macé de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

L'épisode de l'œil enlevé se retrouve dans d'autres contes du pays gallot; dans la *Goule ès fées*, que j'ai publiée en patois dans la *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, page 19; dans la *Houle Cosseu*, page 24 du même volume, un pêcheur de Saint-Jacut qui s'était frotté un œil avec la pommade des fées et les rec-

3

sait sous tous leurs déguisements, a l'œil arraché par une fée qui paradait sur l'estrade d'une baraque de saltimbanques. La bonne femme qui dans le conte de *la Goule ès fées* s'était frotté aussi l'œil avec de la pommade, ayant dénoncé une fée qui volait et que seule elle apercevait, perd aussi l'œil qui était devenu clairvoyant. La nourrice de l'*Enfant de la fée*, n° XVII des Contes populaires de la Haute-Bretagne, qui s'était aussi frotté les yeux, est punie moins sévèrement de son indiscrétion; mais les fées lui enlevèrent son nourrisson et les présents qu'elles lui avaient faits.

Il en est de même dans la *Houle de Chélin*, n° VII du présent volume.

LA HOULE SAINT-MICHEL (1)

Il était une fois un homme et une femme qui ne demeuraient pas loin de la Houle Saint-Michel d'Erquy. C'étaient de pauvres gens qui labouraient une petite ferme, et ils avaient bien du mal à manger du pain; mais leur plus grand chagrin était d'avoir un enfant qui était *innocent*, et qui à l'âge de quinze ans n'avait encore jamais ni parlé ni marché. Ils en étaient bien désolés, et ils auraient donné tout au monde pour que leur fils devînt semblable aux garçons de son âge.

Souvent la nuit ils entendaient une voix sourde qui semblait venir de dessous leur foyer; et, comme ils y étaient habitués, ils ne s'en effrayaient guère. Mais une nuit ils ouïrent un son qui ressemblait aux cris d'un cochon.

— Écoute, dit la femme à son mari, je crois que les fées sont à tuer leur cochon; l'entends-tu crier?

Le mari prêta l'oreille et il ouït aussi la voix. Le lendemain matin, quand la fermière alla pour porter à manger à son cochon, elle ne le trouva plus dans la *sou* (2), et elle vint dire à son mari que le cochon avait disparu.

(1) La Houle Saint-Michel est en Erquy, canton de Pléneuf (Côtes-du-Nord), pays où il y a plusieurs houles, dont les plus considérables sont celle-ci et la Houle de Galimoux.

(2) Nom que portent en Haute-Bretagne les étables ou refuges à porcs.

— Ce sont, répondit-il, les fées qui nous l'ont enlevé; c'était lui que nous avons entendu crier cette nuit. Je vais démaçonner les pierres du foyer, et m'introduire dans leur grotte.

Il se mit aussitôt à l'ouvrage, et quand il eut travaillé vingt minutes environ, il entendit sortir de dessous terre une voix qui lui cria :

— Cesse ta besogne et ne va pas plus loin; ce lieu-ci est un endroit secret où l'homme ne doit pas aller. Tiens, voici une bourse; regarde ce qu'elle contient, c'est pour acheter un cochon à la place de celui qui t'a été pris. Quand tu auras besoin de quelque chose, tu nous le demanderas; mais ne dis jamais à personne que nous demeurons ici; ta vie n'est plus, si tu as le malheur de bavarder.

L'homme prit la bourse qui se trouva sur les pierres du foyer, et il l'ouvrit : elle contenait cent pièces d'or.

— Merci, mes bonnes dames, s'écria-t-il; quand vous aurez besoin d'un autre cochon, ne vous gênez pas et prenez-le pour le même prix.

Avec l'argent des fées, Jean et sa femme achetèrent un autre cochon, et il leur resta encore de quoi se mettre à l'aise. Ils étaient bien contents de ce que les fées leur avaient donné, et ils se gardaient bien d'en parler à âme qui vive.

Ils avaient aussi deux vaches; et, quelque temps après, l'une d'elles disparut :

— Ah! dit la femme, ce sont encore les fées qui l'ont prise; il ne faut pas nous désoler, car elles ont payé généreusement notre cochon.

— Je vais toujours frapper sur le foyer pour les avertir, répondit Jean.

Il avait beau cogner, il n'obtint point de réponse; alors il se mit à crier : Madame! madame la fée! Il

appela plusieurs fois sans se lasser ; à la fin une voix sortit de terre et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais bien, répondit-il, que vous me donniez de quoi avoir une vache.

— T'es-tu aperçu que la tienne manquait? dit la voix.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien, tiens, voici encore une bourse.

Le fermier acheta une autre vache, et se mit encore plus à son aise ; tout le monde d'Erquy se demandait où Jean prenait tant d'argent ; mais il se gardait bien de parler des fées.

Quelque temps après sa femme tomba malade, et elle fut obligée de se mettre au lit ; un jour qu'elle était seule et qu'elle se désolait en songeant à son pauvre enfant qui était innocent et infirme, elle vit la pierre du foyer se soulever, et une belle dame se montra devant elle ;

— Qu'as-tu, demanda-t-elle à la femme, à te désoler de la sorte?

— Ah ! ma bonne dame, répondit la fermière, je sens que je vais mourir, et j'ai un grand chagrin de laisser après moi un pauvre innocent qui n'a jamais ni parlé ni marché.

— Je ne puis, dit la fée, t'empêcher de mourir; mais je rendrai la parole à ton fils ; il marchera et cessera d'être innocent. Voici une petite bouteille ; tu vas lui frotter la plante des pieds, et il sera guéri.

— Ah! Madame, je suis trop faible pour me lever; ne pouvez-vous guérir l'enfant vous-même ?

— Non, répondit la fée, cela m'est défendu.

La mère se leva à grand'peine ; elle frotta avec l'onguent de la bouteille la plante des pieds de son fils, et aussitôt il commença à marcher, lui qui n'avait jamais pu faire un pas.

devant eux sur les sillons ; elle était aussi belle et aussi dorée que la première, et une voix qui partait de dessous terre, cria :

— Celle-ci est bonne, mangez-la sans crainte.

— Il faudrait tout de même voir, dit un des hommes, si elle n'aurait point quelque magie.

Il en coupa un morceau et le donna au chien qui le mangea, et comme il paraissait la trouver bonne, et qu'il ne lui arrivait point de mal, ils se partagèrent la galette et firent un bon déjeuner.

Les fées avaient un chien qui était hargneux, et qui souvent quittait leur grotte pour venir dans les champs où il aboyait après tout le monde. La veille un des laboureurs qu'il avait suivi en aboyant s'était écrié :

— Si votre chien sort encore du trou, il n'y rentrera pas vivant, si jamais il passe à portée de ma fourche.

Mais quand les laboureurs eurent mangé la galette des fées, ils leur crièrent :

— Nous vous remercions bien de nous avoir envoyé à déjeuner ; votre chien peut maintenant courir après nous, nous ne lui ferons point de mal.

Les fées avaient aussi une chèvre qui était friande d'ajoncs et qui souvent venait les brouter sur les fossés et dans les champs. Les fermiers en étaient bien marris, et un jour que la chèvre était encore passée en dommage, ils prirent un bâton pour la chasser et la battre. Mais, comme ils allaient la frapper, ils entendirent une voix qui criait :

— Laissez la chèvre brouter à son aise ; elle ne vous fait point de tort ; désormais vous pourrez couper tous les jours les ajoncs des champs où elle passe, ils repousseront à mesure, et deviendront en une journée aussi grands que si jamais ils n'avaient été coupés.

droit avec son bateau; mais il ne prit pas un seul poisson. Il leva l'ancre, et vint mouiller auprès de la Teignouse où il y a aussi une houle. Dès qu'il eut jeté ses lignes, le poisson vint y mordre, et tout autour de son bateau la mer en était comme salée. Mais quelques instants après, la musique se fit entendre de nouveau, et dès le premier son, tout le poisson disparut. Au son de la musique se mêlait un bruit de pieds et de mains qui épouvanta le pêcheur; il ne prit pas le temps de haler son ancre; mais coupa la corde en laissant au bout un morceau de liège pour savoir où elle était. Il mit au plus vite à la voile; mais il entendait toujours la musique qui paraissait venir de dessous son bateau, et aller vers le large. Il ne cessa de l'ouïr qu'en arrivant auprès du fort la Latte.

Le lendemain, il retourna à son mouillage; mais il fut bien surpris de ne pas retrouver son liège à l'endroit où il l'avait laissé. Il se mit à se désoler, et s'écriait :

— Ah ! maudite soit la musique ! maudits soient ceux qui sont dans cette houle ! qu'ils sortent et je les éventrerai avec mon couteau. Ah ! maudite race de fées et de faitauds !

Quand le pêcheur eut fini de crier, il entendit une voix qui disait :

— Ne maudissez pas ceux qui ont joué de la musique; ils ne voulaient pas vous faire du tort, et vous ne deviez pas avoir peur.

Alors l'homme de mer sortit de la houle; comme la première fois il était couvert de limon verdâtre et au lieu de cheveux il avait sur la tête des *libères :* en le voyant le pêcheur eut bien plus de frayeur qu'auparavant. Mais l'homme de mer lui dit :

— Voilà votre ancre et votre aussière; je vous l'ai dégagée des cailloux où elle était engagée; sans moi

aussi de jouer des tours aux moutons et de les touzer, et l'âne perdit le pouvoir de se venger en jetant des sorts.

*
* *

Le bonhomme Hérissé, qui est mort il n'y a guère plus de vingt ans, et qui tirait de la pierre auprès de la Petite Houle, còntait que souvent il les avait entendues chanter, et, pour ouïr le chant de sa *seraine* (1) comme il disait, il allait parfois se coucher la nuit dans une petite cabane qu'il avait construite au milieu de sa carrière, tout près de la Houle du Grouin; mais beaucoup prétendaient que le chant que le bonhomme entendait n'était point celui des fées, mais celui des *v'lins* (2). Une nuit qu'il couchait dans sa cabane, il vit quelque chose qui l'épouvanta tellement qu'il en fut malade : jamais depuis il ne retourna passer la nuit à sa carrière pour ouïr les fées; jamais non plus il ne raconta à personne ce qu'il avait vu ou entendu.

*
* *

Il y avait aussi des jours où l'on voyait sortir de la Petite Houle plus de cinquante chats de toutes les grosseurs et de toutes les couleurs; ils s'étendaient sur les pierres de la falaise pour se chauffer au soleil. Ils ne ressemblaient point à ceux du village, et personne ne reconnaissait les siens parmi eux; d'aucuns

(1) Sirène.
(2) Reptiles.

disaient que c'étaient des gens que les fées avaient *emmorphosés* (1).

Quelquefois les fées venaient peigner leurs enfants et elles s'asseyaient sur les pierres qui étaient devant la Houle.

On disait aussi qu'elles allaient la nuit lever les cordes que les pêcheurs avaient tendues, et qu'elles y prenaient le poisson qui leur convenait. Elles avaient un petit bateau dans lequel elles s'embarquaient la nuit pour aller en mer lever les casiers à homards; mais jamais on ne le voyait en jour, car elles l'emportaient dans leur grotte où personne n'osait pénétrer.

*
* *

L'entrée de la Houle était cintrée par le haut comme la porte des maisons d'autrefois, et auprès on voyait une figure de pierre qui semblait taillée de main d'homme. On disait que la grotte s'étendait jusque sous le village de la Roulette. Maintenant encore quand les blés commencent à être grands, on voit toute une bande dans la *champagne* (2) où les tiges sont moins hautes qu'ailleurs : c'est la passée des fées qui part de la Roulette et va jusqu'au-dessus de l'entrée du Grouin.

Elles allaient danser au clair de lune dans un champ auprès de la pointe de Saint-Cast, qu'on appelle le Clos des Fées. Parmi les anciens, plusieurs assuraient que souvent ils les avaient vues, et que même ils avaient dansé avec elles; quand elles faisaient des rondes pour se divertir, on voyait au-dessus

(1) Métamorphosés : le mot est employé couramment.
(2) Plaine où les cultures ne sont pas séparées par des talus.

XIII

LES FÉES DE LULA (1)

Au temps jadis, celui qui gardait les hu
le parc de la Folie s'apercevait que ses
étaient volées toutes les nuits ; mais il
veiller, il ne voyait personne. Comme
cela aux autres pêcheurs, ils lui répond
— Ce sont les fées et les faitauds de
nent manger les huîtres, et ils vont
prendre les homards dans les casiers (
Le gardien ne voulait pas les croir
à veiller; une nuit il ouït marcher
et il entendait le bruit des huîtres
choisir et jeter ensuite dans un sac;
regarder de tous ses yeux, il ne
Quand il dit cela aux autres, ils lu
— Prends ton fusil et tire du
bruit, tu sauras après si ce so
hommes.

La nuit suivante, il s'embus
parc, et quand il entendit rem
un coup de fusil en ajustant
direction du bruit. Aussitôt il e
s'écria-t-il, il y a

de la bai
des pa
homar

ette (1) ; viendrez-vous encore manger mes huîtres ? entendit s'esclaffer de rire bien plus fort que la ière fois ; alors il se mit à maudire les fées et à à faire frémir.

Ne jure pas tant, lui dit une voix ; j'ai bientôt cents ans, et jamais je n'avais ouï jurer tant. in, tu retrouveras dans ton parc toutes les huîi t'ont été prises.

endemain quand à la marée basse il revint à rc, il le trouva rempli d'huîtres ; elles étaient et grandes, leur coquille était frisée et il les s'ouvrir et se fermer en lançant de l'eau. Il en content de voir son parc en si bon état, et

en sûr, ce sont les fées qui l'ont ainsi rempli ; elles donnent des huîtres, elles peuvent bien dre tant qu'elles voudront.

a plus de huit jours sans retourner garder son la première nuit où il y alla, il entendit du

vous gênez pas, cria-t-il, prenez tout ce que drez, puisque vous avez rempli mon parc.

t il vit devant lui deux hommes et deux il y en avait une qui était vieille et avait les gues comme la main ; mais l'autre était me le jour, et les deux hommes étaient si.

ien ! pêcheur, dit une des fées, es-tu con- t'ait rendu tes huîtres ?

répondit-il ; il y a longtemps qu'on me les fées venaient les manger, mais je ne le croire.

qui te le disaient n'en étaient pas bien

6.

sûrs ; mais nous garderons désormais tes huîtres, et tu n'auras plus à t'en inquiéter. Si tu as besoin de nous, tu viendras nous trouver à l'entrée de notre houle, et tu demanderas dans une petite lettre ce que tu désireras.

Le gardien remercia les fées qui s'en allèrent, et il fut longtemps sans avoir besoin d'elles ; mais il vint une année où le pain était cher comme tout et encore n'en avait pas qui voulait. Le gardien avait sept enfants, et lui et sa femme ne savaient trop comment les nourrir. Un jour elle lui dit :

— Puisque les fées t'ont promis de te prêter assistance, tu devrais aller leur parler à l'entrée de leur grotte et leur porter une lettre pour leur demander ce que tu désires. On assure qu'elles donnent du pain : si je pouvais en avoir pour mes pauvres enfants !

Le pêcheur se présenta avec une lettre à l'entrée de la houle, et après avoir frappé sur une pierre, il s'en alla. Dès qu'il eut tourné les talons, il entendit une voix qui lui disait :

— Qu'est-ce que tu demandes ?

Il se retourna et vit une grande bonne femme qui paraissait avoir plus de cent ans.

— J'ai mis là une lettre, répondit-il, où je demande la charité des fées pour mes enfants.

— Reviens demain à pareille heure, dit la fée.

Le lendemain quand il se présenta à l'entrée de la houle, il vit venir un faitaud qui portait une gâche de pain, un bon morceau de lard, une motte de beurre et un paquet de vêtements.

— Tiens, lui dit-il, voilà pour ta famille ; ne parle jamais de ceci, ni toi ni ta femme, car tout cela s'éva-[...] aussitôt la parole dite.

[...]me était bien content, et il recommanda à [...]e de ne jamais en rien dire, pas même à ses

enfants; ils mangeaient tant qu'ils voulaient et les provisions ne diminuaient point; les habits ne s'usaient pas, et ils grandissaient en même temps que les enfants.

Le gardien du parc resta toujours ami avec les fées; il les voyait souvent tendre leurs cordes pour prendre du poisson et passer de la Feillâtre à Becrond (1); ils causaient parfois ensemble, et depuis qu'elles lui avaient donné du pain, elles n'étaient plus invisibles pour lui.

*
* *

Un jour il y avait un laboureur qui défonçait une pièce de terre dans le Valé, tout près de la Houle de Lûla; il creusait profondément et plus il creusait, plus la terre était noire et de bonne qualité. Quand il fut lassé, il s'assit sur une motte et alluma sa pipe; comme il regardait autour de lui, il vit une fumée qui sortait de terre à l'endroit où il venait de travailler.

— Tiens, se dit-il, voilà qui est singulier; d'où vient cette fumée? ce sont peut-être les fées qui sont à cuire du pain.

Il se remit à creuser, et plus il enlevait de la terre, plus la fumée devenait épaisse; tout à coup, il entendit une voix qui disait:

— Ne bêche pas davantage; si tu fais du dégât à notre maison, nous détruirons la tienne.

L'homme fut bien surpris et il répondit:

— Je ne veux point faire de mal à votre maison, je laboure mon champ.

— Que demandes-tu, dit la voix, pour ne pas creuser plus profondément?

(1) Ce sont deux rochers dans l'anse de Saint-Cast.

Il réfléchit un instant et dit :

— Je voudrais que mon croc et ma bêche fassent la besogne tout seuls, sans que j'aie besoin de travailler.

— Hé bien, dit la voix, ils travailleront tout seuls ; tu n'auras qu'à leur commander l'ouvrage, ils t'obéiront.

A partir de ce moment, l'homme n'avait plus besoin de travailler ; il ordonnait à son croc de faire l'ouvrage, et il se mettait aussitôt à creuser la terre aussi bien que le meilleur ouvrier. L'homme trouvait facilement à s'employer, et on venait voir par curiosité le croc qui travaillait tout seul et faisait aussi bien les défonçages que les jointures.

Mais le croc finit par s'user et l'homme le porta à la forge pour le réparer ; quand il eut été reforgé, il perdit toute sa vertu et n'était plus qu'un outil ordinaire.

— Il faudra, se dit l'homme, que je retourne à l'endroit où j'ai creusé d'abord et vu la fumée ; peut-être y retrouverai-je les fées.

Il creusa tant qu'il put ; mais il eut beau enlever de la terre, il ne voyait point de fumée et pourtant il avait creusé bien plus profondément que la première fois.

Il alla plus de huit jours de suite à l'entrée de la houle de Lûla ; mais il avait beau frapper avec son croc sur les pierres de l'entrée, il ne voyait venir personne. Le gardien du parc le vit un jour qui frappait sur les pierres de la grotte :

— Tu veux voir les fées, lui dit-il, viens ici la nuit et tu les verras, ce n'est qu'à la nuit qu'elles se montrent.

La nuit suivante le laboureur vint à l'entrée de la houle ; il y était depuis une heure, quand il vit devant lui deux grands hommes :

— Qu'est-ce que tu fais là? lui demandèrent-ils.

— J'étais venu, répondit le laboureur, pour parler aux bonnes dames; elles m'avaient donné un croc qui faisait la besogne tout seul; mais il s'est usé, et depuis que je l'ai porté chez le maréchal, il a perdu toute sa vertu.

— Reviens, dit un des faitauds, demain soir à la même heure; tu attraperas un petit chat noir, le plus noir que tu pourras trouver, tu achèteras un coq, le plus beau que tu verras, et tu les apporteras ici; tu seras bien récompensé de ta peine.

Le laboureur s'en fut; il dit à sa femme de lui aider à attraper un petit chat noir, et ils finirent par en trouver un qui était noir comme le diable; ils achetèrent un beau coq, et la nuit venue, ils les portèrent à l'entrée de la houle. Dès qu'ils furent arrivés, les deux faitauds et une fée se montrèrent devant eux.

— Hé bien, dit un des faitauds, as-tu ce que je t'avais demandé?

— Oui, répondit le laboureur, j'ai fait de mon mieux, voici le chat noir et le coq; mais je ne sais pas si vous en serez contents.

— Ils sont beaux tous les deux, dit le faitaud, et nous allons te récompenser. Que désires-tu?

— Je voudrais un autre croc qui travaillerait toujours tout seul et ne s'userait point et une bêche pareille.

— Tiens, les voilà. Veux-tu autre chose?

— Oui, je désirerais un petit bateau qui irait sous la mer comme par-dessus.

— Voici une petite baguette qui t'en donnera un.

La fée dit à la femme du laboureur :

— Et toi, femme, désires-tu quelque chose?

— Oui, Madame, répondit-elle, je vous demander

du pain et des hardes pour mes enfants, si c'est un effet de votre bonté.

— Tiens, dit la fée, voici une malle remplie de vêtements, et un tourteau de pain : n'en donne jamais à personne qu'à ton mari et à tes enfants, et il ne diminuera jamais.

Le faitaud dit au laboureur :

— Ne montre jamais ton bateau à personne, et ne navigue que de nuit; si quelqu'un le voyait il disparaîtrait aussitôt et jamais tu ne le retrouverais. C'est le dernier service que nous rendons aux hommes : notre temps est fini, et nous allons partir.

Et depuis ce temps-là on n'a jamais revu les fées.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast, qui l'a appris d'une femme de Saint-Cast, nommée Marie Renaud, âgée de 40 ans environ ; celle-ci tenait la légende de son grand-père, mort très âgé.

XIV

LA HOULE DE BEAUÇAIS (1)

Au temps jadis ceux qui passaient de nuit auprès de la Houle de Beauçais entendaient les fées qui chantaient dans leur grotte et y faisaient des réjouissances.

Elles avaient onze moutons tout noirs qui venaient pâturer dans les champs avec ceux de la ferme voisine; ils étaient les plus beaux qu'on pût voir; mais, comme ils mangeaient beaucoup d'herbe, le fermier grondait son pâtour, et lui disait qu'il faisait mal son service puisqu'il n'empêchait pas les moutons noirs de venir brouter son herbe.

Un jour que les moutons des fées arrivaient suivant leur coutume pour pâturer avec les siens, le berger s'écria :

— Hé ! les patours ; si vous ne venez pas emmener vos moutons qui sont parmi les miens, je les tuerai.

Une voix sortit de terre et lui cria :

— Laisse nos moutons tranquilles, et tu t'en trouveras bien ; quand tu désireras quelque chose tu viendras nous le demander.

Depuis ce temps, le pâtour les laissa pâturer à leur aise, et le soir venu, ils s'en allaient tout seuls.

(1) Beauçais est un village situé au fond de la petite baie qui sépare Saint-Jacut de Lancieux.

Un matin en arrivant aux champs avec son troupeau, il trouva par terre un sac pesant et bien rempli ; dessus était attachée une lettre qu'il porta à son maître, car il ne savait pas lire :

— Mon maître, lui dit-il ; il y a dans la pâture un sac si plein et si lourd que je n'ai pu le remuer, et dessus était un papier que voici.

Le fermier ouvrit la lettre, et il lut ces mots qui y étaient écrits en belle écriture :

« Continue à bien garder nos moutons ; cherche dans le sac ; il contient des vêtements qui sont pour toi, et tu diras à ton bourgeois de te les donner et de laisser notre troupeau tranquille ; il ne lui fera point de tort. »

Tout réussissait dans les champs où pâturaient les moutons noirs, et le fermier avait les plus belles récoltes du pays ; aussi il ne grondait plus après le troupeau des fées.

Le pâtour et les fées se parlaient à travers la terre, et, comme il ne savait point leur nom, quand il leur demandait quelque chose, il criait :

— Mes amies, j'ai besoin de telle chose ; donnez-moi la, s'il vous plaît.

Et le lendemain il trouvait ce qu'il avait demandé tout rendu dans le champ où il conduisait ses moutons.

Un jour il leur dit qu'il avait deux frères qui comme lui étaient bergers, et qu'il aurait bien voulu pour eux des habits pareils à ceux dont elles lui avaient fait présent ; le lendemain il trouva deux paquets remplis de hardes, et il put habiller ses frères des pieds à la tête.

Ceci se passait dans l'ancien temps, car maintenant on ne voit plus de fées ; elles ont disparu depuis long-

temps et l'on dit qu'elles sont toutes mortes en une nuit.

Conté en 1880, par Jacquemine Nicolas, de Saint-Cast, âgée de 60 ans environ, femme de Julien Gourhan, laboureur. Elle a entendu cette légende étant très jeune ; c'était une femme alors âgée, née auprès de Beauçais, qui la racontait, et elle disait qu'elle la tenait « de ses anciens ». C'est elle qui m'a aussi conté la légende suivante qui a quelque rapport avec la Houle de Beauçais.

XIV *bis*

LA HOULE DE SAINT-BRIAC

Les fées de la Houle de Saint-Briac avaient des poulains qui couraient partout dans la campagne, et les gens de la ferme voisine de la houle les chassaient de leurs champs.

Un jour ils entendirent sortir de sous l'écurie une voix qui disait:

— Ne faites point de mal aux poulains, et vous vous en trouverez bien.

— Nous ne voulons pas, répondirent les fermiers, qu'ils viennent avec les nôtres.

— Si, répéta la voix, laissez-les pâturer et courir à leur gré : le tort qu'ils pourront vous faire vous sera largement payé.

Tous les jours les poulains sortaient du Trou ès fées et venaient paître avec les chevaux de la métairie qui étaient les plus beaux et les mieux en point qu'on pût voir.

Un matin le domestique qui soignait les chevaux trouva dans l'écurie un paquet bien fait sur lequel était une lettre; il la porta à son bourgeois, et lui dit de la lire ; elle disait : « Le paquet est pour toi, comporte-toi comme tu l'as fait jusqu'à présent, et tu t'en trouveras bien. »

En ouvrant le paquet, il y trouva des souliers, des bas, des pantalons, une chemise, un petit gilet, des

habits, des chapeaux, jusqu'à un nœud de cravate, et tout cela était ajusté à sa taille comme si on lui avait pris mesure.

La Houle de Saint-Briac est située à peu de distance d'un village qui s'appelle aussi la Houle ; il est sur la côte, entre le bourg de Saint-Briac (Ille-et-Vilaine) et le village de la Chapelle.

XV

L'ENFANT CHANGÉ

Il était une fois à Saint-Cast une femme qui avait une petite fille jolie comme les amours. Souvent elle entendait les fées de Chêlin bercer un enfant au-dessous de la pierre de son foyer; mais elle n'avait point peur d'elles, car elles ne passaient point pour méchantes. Cependant un jour qu'elle était sortie de la maison, les fées vinrent lui prendre sa petite fille et mirent à sa place une petite créature laide comme le péché, et qui avait l'air vieux.

Quand la femme s'aperçut que son enfant avait été changé, elle fut bien désolée; elle alla consulter ses voisines qui lui dirent que, pour ravoir sa fille, il fallait chauffer bien dur l'enfant des fées, après avoir mis autour de son feu du lait doux à bouillir dans des coquilles d'œufs.

Elle fit ce qui lui avait été conseillé, et, quand les coques d'œufs bouillirent, elle prit la fille des fées, et l'approcha de la flamme comme pour lui réchauffer les membres; alors l'enfant changé s'écria :

— Ah! moi qui ai bientôt cent ans, jamais je n'avais vu bouillir tant de coquilles! je suis née en Pif et en Paf, dans le pays où on fait les chats; mais jamais je n'avais vu pareille chose.

— Ah! sorcière, dit la mère, je vais te tuer!

Elle prit un couteau; mais, au moment où elle

allait frapper la petite fille, la fée qui demeurait sous son foyer, souleva une pierre et entra dans la maison.

— Tiens, lui dit-elle, voici ta fille que je te rapporte, rends-moi la mienne.

La fée rentra sous terre avec son enfant, et depuis elle n'essaya jamais de reprendre celui de la femme.

Conté en 1880, par Adèle Durand, de Saint-Cast, couturière, âgée de 25 ans environ. Dans la *Houle de Chélin*, n° IV des *Contes de la Haute-Bretagne*, un épisode est aussi relatif à un petit garçon enlevé par les fées. Voici une autre légende d'enfant changé que j'ai recueillie dans l'intérieur des terres ; il y est question, non plus des fées des houles, mais de celles qui demeuraient dans les roches aux fées de la Brousse, entre Plénée-Jugon et le Gouray.

XV

L'ENFANT CHANGÉ

Il était une fois à Saint-Cast une femme qui avait une petite fille jolie comme les amours. Souvent elle entendait les fées de Chêlin bercer un enfant au-dessous de la pierre de son foyer; mais elle n'avait point peur d'elles, car elles ne passaient point pour méchantes. Cependant un jour qu'elle était sortie de la maison, les fées vinrent lui prendre sa petite fille et mirent à sa place une petite créature laide comme le péché, et qui avait l'air vieux.

Quand la femme s'aperçut que son enfant avait été changé, elle fut bien désolée; elle alla consulter ses voisines qui lui dirent que, pour ravoir sa fille, il fallait chauffer bien dur l'enfant des fées, après avoir mis autour de son feu du lait doux à bouillir dans des coquilles d'œufs.

Elle fit ce qui lui avait été conseillé, et, quand les coques d'œufs bouillirent, elle prit la fille des fées, et l'approcha de la flamme comme pour lui réchauffer les membres; alors l'enfant changé s'écria :

— Ah! moi qui ai bientôt cent ans, jamais je n'avais vu bouillir tant de coquilles! je suis née en Pif et en Paf, dans le pays où on fait les chats; mais jamais je n'avais vu pareille chose.

— Ah! sorcière, dit la mère, je vais te tuer!

Elle prit un couteau; mais, au moment où elle

allait frapper la petite fille, la fée qui demeurait sous son foyer, souleva une pierre et entra dans la maison.

— Tiens, lui dit-elle, voici ta fille que je te rapporte, rends-moi la mienne.

La fée rentra sous terre avec son enfant, et depuis elle n'essaya jamais de reprendre celui de la femme.

Conté en 1880, par Adèle Durand, de Saint-Cast, couturière, âgée de 25 ans environ. Dans la *Houle de Chélin*, n° IV des *Contes de la Haute-Bretagne*, un épisode est aussi relatif à un petit garçon enlevé par les fées. Voici une autre légende d'enfant changé que j'ai recueillie dans l'intérieur des terres; il y est question, non plus des fées des houles, mais de celles qui demeuraient dans les roches aux fées de la Brousse, entre Plénée-Jugon et le Gouray.

XV

L'ENFANT CHANGÉ

Il était une fois à Saint-Cast une femme qui avait une petite fille jolie comme les amours. Souvent elle entendait les fées de Chêlin bercer un enfant au-dessous de la pierre de son foyer; mais elle n'avait point peur d'elles, car elles ne passaient point pour méchantes. Cependant un jour qu'elle était sortie de la maison, les fées vinrent lui prendre sa petite fille et mirent à sa place une petite créature laide comme le péché, et qui avait l'air vieux.

Quand la femme s'aperçut que son enfant avait été changé, elle fut bien désolée; elle alla consulter ses voisines qui lui dirent que, pour ravoir sa fille, il fallait chauffer bien dur l'enfant des fées, après avoir mis autour de son feu du lait doux à bouillir dans des coquilles d'œufs.

Elle fit ce qui lui avait été conseillé, et, quand les coques d'œufs bouillirent, elle prit la fille des fées, et l'approcha de la flamme comme pour lui réchauffer les membres; alors l'enfant changé s'écria :

— Ah! moi qui ai bientôt cent ans, jamais je n'avais vu bouillir tant de coquilles! je suis née en Pif et en Paf, dans le pays où on fait les chats; mais jamais je n'avais vu pareille chose.

— Ah! sorcière, dit la mère, je vais te tuer!

Elle prit un couteau; mais, au moment où elle

allait frapper la petite fille, la fée qui demeurait sous son foyer, souleva une pierre et entra dans la maison.

— Tiens, lui dit-elle, voici ta fille que je te rapporte, rends-moi la mienne.

La fée rentra sous terre avec son enfant, et depuis elle n'essaya jamais de reprendre celui de la femme.

Conté en 1880, par Adèle Durand, de Saint-Cast, couturière, âgée de 25 ans environ. Dans la *Houle de Chélin*, n° IV des *Contes de la Haute-Bretagne*, un épisode est aussi relatif à un petit garçon enlevé par les fées. Voici une autre légende d'enfant changé que j'ai recueillie dans l'intérieur des terres; il y est question, non plus des fées des houles, mais de celles qui demeuraient dans les roches aux fées de la Brousse, entre Plénée-Jugon et le Gouray.

XV

L'ENFANT CHANGÉ

Il était une fois à Saint-Cast une femme qui avait une petite fille jolie comme les amours. Souvent elle entendait les fées de Chêlin bercer un enfant au-dessous de la pierre de son foyer; mais elle n'avait point peur d'elles, car elles ne passaient point pour méchantes. Cependant un jour qu'elle était sortie de la maison, les fées vinrent lui prendre sa petite fille et mirent à sa place une petite créature laide comme le péché, et qui avait l'air vieux.

Quand la femme s'aperçut que son enfant avait été changé, elle fut bien désolée; elle alla consulter ses voisines qui lui dirent que, pour ravoir sa fille, il fallait chauffer bien dur l'enfant des fées, après avoir mis autour de son feu du lait doux à bouillir dans des coquilles d'œufs.

Elle fit ce qui lui avait été conseillé, et, quand les coques d'œufs bouillirent, elle prit la fille des fées, et l'approcha de la flamme comme pour lui réchauffer les membres; alors l'enfant changé s'écria :

— Ah! moi qui ai bientôt cent ans, jamais je n'avais vu bouillir tant de coquilles! je suis née en Pif et en Paf, dans le pays où on fait les chats; mais jamais je n'avais vu pareille chose.

— Ah! sorcière, dit la mère, je vais te tuer!

Elle prit un couteau; mais, au moment où elle

allait frapper la petite fille, la fée qui demeurait sous son foyer, souleva une pierre et entra dans la maison.

— Tiens, lui dit-elle, voici ta fille que je te rapporte, rends-moi la mienne.

La fée rentra sous terre avec son enfant, et depuis elle n'essaya jamais de reprendre celui de la femme.

Conté en 1880, par Adèle Durand, de Saint-Cast, couturière, âgée de 25 ans environ. Dans la *Houle de Chélin*, n° IV des *Contes de la Haute-Bretagne*, un épisode est aussi relatif à un petit garçon enlevé par les fées. Voici une autre légende d'enfant changé que j'ai recueillie dans l'intérieur des terres; il y est question, non plus des fées des houles, mais de celles qui demeuraient dans les roches aux fées de la Brousse, entre Plénée-Jugon et le Gouray.

XV *bis*

L'ENFANT DES FÉES

Il était une fois un enfant qui avait été changé par la Margot la Fée de la Brousse, et il ne grandissait point. Sa mère se plaignit à une de ses voisines qui lui dit :

— Je pense que les fées ont mis leur enfant à la place du tien ; pour savoir la vérité, il faut casser des œufs, remplir les coquilles d'eau, puis les placer devant le feu pour les faire bouillir. Ensuite, tu prendras l'enfant sur tes genoux, et tu écouteras ce qu'il dira.

La femme cassa des œufs, elle remplit d'eau les coquilles et les rangea devant le feu, puis elle prit l'enfant sur ses genoux comme pour lui chauffer les pieds. Dès qu'il eut vu les coquilles d'œufs, il s'écria :

Je suis bien vieux,
J'ai vu la forêt d'Ardenne,
En seigle et en aveine (1),
Et la forêt de Bosquen (2)
Toute en bien,
Le Chalonge
Tout plein de ronces,
Bériatous
Plein de choux,

(1) Avoine.

(2) Tous ces lieux sont situés à peu de distance de la Brousse où se trouvent des monuments mégalithiques importants. Un autre conte, les *Bœufs des fées*, qu'on trouvera plus loin, se passait aussi aux environs des *hôtés* (maisons) *des fées* de la Brousse.

Mais jamais dans ma vie durant,
Je n'ai vû tant de petits pots bouillants.

La femme dit alors :

— Ah! petit sorcier, je vais te tuer et te brûler!

Mais la Margot la Fée se trouvait sur le haut de la cheminée; elle cria :

— Il ne faut pas le tuer ni le brûler, je te rapporterai ton enfant et tu me rendras le mien.

Conté en 1880, au château de la Saudraie en Penguilly, par François Mallet, du Gouray, laboureur, âgé de 60 ans environ, né et habitant auprès des Roches aux Fées de la Brousse.

Dans un autre récit, qui est au fond le même que celui-ci, l'enfant des fées, en voyant bouillir les coquilles d'œufs, s'écrie :

J'ai vu Crokélien (1)
Tout plein d'bien,
Bériatous
Tout plein d'choux,
La forêt d'Ardenne
Toute en seigle et en aveine,
Les Paurées (2)
Toutes pleines d'engrais :
Jamais je n'avais vu sur la cendre,
Tant de petits pots *bouèdre* (3) ensemble.

(1) Crokélien est une colline au-dessus de Saint-Glen, couverte de grosses pierres et qui passe pour être hantée par les fées. Bériatous est à une petite distance.

(2) Les Paurées sont des landes situées en Saint-Glen, et qui naguère étaient incultes et communes.

(3) Bouillir.

XVI

LE MARSOUIN

Il y avait une fois un petit canot de Saint-Cast qui était à la pêche sous le cap Fréhel, et il était monté par trois hommes. Ils ne voyaient autour d'eux qu'un autre bateau qui pêchait sur les Collets du Château (1). Tout d'un coup un des hommes s'écria :

— Voilà le canot qui chavire !

Ils virèrent bien vite de bord pour lui donner assistance ; mais le courant était contre eux, ils ne pouvaient rebrousser la marée et n'allaient pas assez vite. Un des matelots du petit canot mit à la mer un des grands paniers à poisson et dit aux autres :

— Je vais m'embarquer dans le panier et leur donner assistance en attendant que vous arriviez.

Il se mit à nager avec les mains et en peu de temps il arriva sur les Collets du Château. Il prit avec lui les deux hommes dans son panier, mais le panier trop chargé coulait et le canot n'arrivait pas.

— Ah ! mon Dieu, s'écrièrent-ils, nous allons nous perdre !

Presque au moment où ils disaient ces mots, voilà un marsouin qui se présente devant eux :

— Donnez-moi votre bosse (2), dit-il, je vais vous romorquer.

(1) Les Collets du Château sont un banc situé auprés du Fort jadis château de la Roche-Goyon.
(2) ...arre.

Ils n'avaient aucun cordage dans leur panier ; mais l'un des hommes prit la queue du marsouin pour servir de remorque. C'était celui qui avait mis le panier à la mer pour sauver les autres. Le marsouin lui dit :

— Monte sur mon dos.

Le pêcheur sauta sur le dos du marsouin et se tint à cheval dessus en prenant à la main sa crinière ; les autres qui étaient dans le panier saisirent sa queue et il se mit aussitôt à nager ; mais il les menait à la côte vers un endroit où la mer brisait avec violence.

— Tu vas nous jeter à la côte, dit celui qui était sur le dos du marsouin ; ce n'est pas par là qu'il faut aller, conduis-nous plutôt à notre canot.

— Je te mène où je veux, répondit le marsouin.

L'homme avait peur : il se croyait sur le dos du diable, et il était effrayé d'entendre le poisson parler.

Le marsouin vint sous les Petites-Falaises (1) où la côte est hérissée de rochers ; mais il passait au milieu d'eux sans les heurter, comme s'il les connaissait aussi bien que les pêcheurs. Il toucha terre à l'entrée de la Goule d'Enfer (2), et les hommes sautèrent sur les rochers.

— Hé bien ! leur dit le marsouin, vous voilà débarqués ; mais vous m'appartenez.

Il cessa d'être marsouin et devint Faitaud (3) ; il prit dans sa poche une petite bouteille, et, après avoir frotté les pieds des pêcheurs avec l'onguent qu'elle contenait, il leur dit :

(1) C'est le nom qu'on donne aux falaises de Saint-Cast qui sont sur la baie de la Fresnaye, auprès de la grève de la Mare.

(2) C'est une grotte, située à peu de distance de Saint-Cast.

(3) Fée mâle.

— Vous allez me suivre où je vous conduirai ; mais, quoi que vous voyiez, n'ayez pas peur, et ne soufflez mot.

Les trois pêcheurs entrèrent dans la houle à la suite du Faitaud, et bientôt ils arrivèrent à un passage étroit au bout duquel était une porte ; des deux côtés se tenaient deux bêtes qui sifflaient à faire frémir.

— N'ayez pas peur, leur dit le Faitaud.

La porte s'ouvrit, et ils marchèrent longtemps ; mais ils ne voyaient plus la voûte en pierres de la houle, il leur semblait être dans un pays. Ils arrivèrent à une maison où il y avait des fées et des faitauds qui les accueillirent bien, et ils ne manquaient de rien. Mais ils auraient bien voulu retourner sur terre, et ils en parlaient quelquefois au faitaud qui leur répondait :

— Est-ce que je ne vous ai pas sauvés ? vous m'appartenez, n'essayez pas de vous enfuir.

Pourtant ils tentèrent plusieurs fois de sortir ; mais toujours à la porte de la houle ils rencontraient les bêtes qui semblaient prêtes à les dévorer. Ils pensèrent qu'il y avait d'autres endroits par où l'on pouvait sortir du pays des fées, et ils cherchèrent de tous côtés s'ils ne trouveraient pas un passage. Ils restèrent trois ans dans la houle ; un jour ils entendirent au-dessus de leur tête des gens qui parlaient :

— Écoute, dit l'un d'eux, la terre ne doit pas être bien épaisse ici.

C'était en effet un des endroits par où les fées et les faitauds sortaient pour chercher des provisions ou aller se promener. Un des pêcheurs monta sur les épaules des autres, et il se mit à creuser la terre avec son couteau ; à mesure qu'elle tombait, ils entendaient mieux les paroles, et ils comprirent que c'étaient des gens qui labouraient au-dessus d'eux.

Ils finirent par percer la terre et firent un trou par lequel ils passèrent tous les trois. Ils revinrent dans le pays des hommes, tout près de la ferme des Bas-Saint-Jean (1); mais, dès qu'ils furent sortis, ils s'enfuirent à toutes jambes, craignant que le Faitaud ne se mît à leur poursuite.

Ils reconnaissaient le pays, et ils arrivèrent au village de l'Isle; comme depuis trois ans, ils avaient disparu en mer, tout le monde les prenait pour des revenants; car ceux du canot avaient vu le marsouin les prendre et ils pensaient qu'il les avait dévorés et noyés. Mais ils se firent reconnaître, et quand on vit que c'étaient bien des personnes vivantes, tout le monde fut content, mais surtout la femme de celui qui était parti dans le panier et qui avait cru être veuve.

Et il y eut à leur retour des réjouissances dans tout le village, comme à l'occasion d'une noce.

(1) Ferme entre Saint-Cast et Matignon.

Conté en 1880, par François Depays, de Saint-Cast, pêcheur, âgé de 60 ans environ, qui connaît cette légende depuis son enfance.

XVII

LA DANSE DES FÉES

Il y avait une fois à la Houle de la Chanouette, près des Pierres-Sonnantes du Guildo (1), sept fées qui dansaient au clair de lune; mais comme elles étaient en nombre impair, il y en avait une qui était forcée de ne pas danser et de rester au hâle, comme on dit ici (2). Survint un petit bossu, laid comme les péchés capitaux, mais fin comme une aiguille, qui demanda de son air le plus gracieux à entrer dans la danse. Il fut accepté, et toutes les fées dansèrent, parce qu'alors elles ne se trouvaient plus en nombre impair.

Après plusieurs contredanses, l'appétit vint à chacun; l'une des fées alla frapper sur la pierre sonnante en criant : « Au bon lait, à la bonne galette! » Au même instant parut sur la pierre du lait bien frais et de la galette bien chaude, la plus appétissante qu'on pût voir. Le petit bossu se régala. Il ne savait pas d'où cela venait; c'étaient les fées de la houle qui allaient prendre tout ce butin dans les fermes. Comme, ce jour-là, elles étaient de bonne humeur, elles enlevèrent la bosse du petit bossu, et le rendirent aussi joli garçon qu'il était laid auparavant.

(1) Les Pierres-Sonnantes sont un groupe d'énormes rochers arrondis, dont les deux plus gros, posés sur les autres, sonnent comme une cloche fêlée si on les frappe avec une pierre ou avec un morceau de fer.

(2) Être au hâle est l'équivalent exact de : faire tapisserie.

Quand le repas fut fini, les fées se remirent à danser; mais cette fois elles allèrent faire leur contredanse un peu plus loin, autour de la Croix aux Mêles.

Un homme qui passait par là, voyant les fées danser au clair de lune, demanda à se mêler à la compagnie des bonnes dames; mais il le faisait pour se moquer. Les fées l'acceptèrent; c'était pour le punir de leur avoir parlé mal. Quand la danse fut terminée, elles lui dirent :

— Où veux-tu aller?

— Boire du vin à Bordeaux, répondit-il en plaisantant.

Elles se mirent à le faire passer à travers les mares et les buissons, et en quelques instants il arriva à Bordeaux, mouillé, égratigné et à moitié mort. Le vin lui fit du bien; mais, en revenant, les fées le firent passer par-dessus la mer; pendant ce voyage il tremblait de tous ses membres, et elles lui disaient pour lui faire peur encore davantage :

— De quel côté veux-tu tomber?

— Je ne veux point mourir ici, leur répondait-il; emmenez-moi dans mon village.

Quand ils furent revenus au Guildo, la danse recommença devant toutes les croix du pays, jusqu'au moment où il arriva à la Croix aux Mêles, car il fallait qu'il reconduisît les fées où il les avait prises. Il était si fatigué qu'il s'endormit, et pendant son sommeil les fées lui mirent sur le dos la bosse qu'elles avaient enlevée à leur autre danseur.

Quand il se réveilla, il retourna à son village; mais il était si vilain et si changé que ses parents ne le reconnaissaient point. Il eut beaucoup de misère, et il retourna à la recherche des fées pour les pri
lui enlever sa bosse. Lorsqu'il avait faim, il allai

per sur les Pierres-Sonnantes en disant : « Au lait frais, à la bonne galette ! » Mais, comme il s'était moqué des fées, la galette qu'il trouvait était mêlée de poils, et encore, pour l'avoir, il était obligé d'entasser les pierres qui se trouvent auprès des Pierres-Sonnantes afin de se faire des marches pour y arriver.

Les fées ne voulurent pas lui enlever sa bosse, et, quand il mourut, il l'avait encore.

Conté en 1880, par Adèle Durand, de Saint-Cast, couturière, âgée de 25 ans environ. Elle tient ce conte de son grand-père.

XVIII

LA HOULE DU LONG-VAL (1)

Au temps jadis il y avait des fées dans la Houle du Long-Val : elle se prolongeait loin sous la falaise ; car ceux qui habitaient le village de la Ville-Lion entendaient sous leur foyer un coq qui chantait, un rouet qui filait ou des gens qui s'appelaient sous terre.

Les fées avaient un doué (2), que les anciens nomment encore le Doué-des-Fées ; elles venaient y laver la nuit, et quand les pêcheurs descendaient pour aller pêcher à la seine dans les gués de l'Arguenon, ils les voyaient occupées à leur lessive ; le jour elle mettaient leur linge à sécher sur les pentes des falaises ; il était si beau et si blanc que maintenant encore, quand on veut parler de linge bien lavé, on dit qu'il est blanc comme celui des fées.

Elles avaient — respect de vous, — une truie qui venait manger des fèves dans le champ d'un fermier ; un jour qu'il voulait l'en chasser à coups de gaule, il entendit une voix qui disait :

— Laisse la truie manger tes fèves tout son saoûl. Tu as un chanteau de pain à la maison ; tu pourras en couper pour toi et pour ta famille autant de morceaux que tu voudras, il ne diminuera point et restera tou-

(1) Cette houle est située non loin du village de la Ville-Lion, sur la limite de la commune de Saint-Cast et de celle du Guildo.

(2) Lavoir.

jours frais ; mais si tu en donnais une seule miette à un étranger, il diminuerait comme un pain ordinaire.

Le fermier était content, et, comme bien vous pensez, il laissa la truie brouter ses fèves tant qu'elle voulut.

Le pain, suivant la promesse de la fée, ne diminuait point, et de père en fils, pendant trente-cinq ans, tous les gens de la ferme en coupèrent des morceaux ; le chanteau était toujours frais et de même grosseur. Mais les anciens étaient morts, et ceux qui les avaient remplacés oublièrent un jour la recommandation de la fée ; ils donnèrent un morceau de pain à un de leurs voisins, et le chanteau qui ne repoussait plus, ne tarda pas à être mangé.

Conté en 1880, par Jacquemine Nicolas, de Saint-Cast, femme Gourhan, âgée de 60 ans environ.

XIX

LES FÉES DU PORT-BLANC (1)

Au temps jadis, les fées du Port-Blanc venaient faire visite à celles du Colombier. Toutes les nuits le meunier de Quatre-Vaux entendait de la musique et des chants; mais il ne voyait personne.

Un jour qu'il allait au Colombier, qui est à peu de distance du moulin, il vit une bande d'hommes et de femmes qui dansaient dans la prairie; mais il n'en connaissait aucun : il se cacha et attendit que leur ronde fût finie; alors il les vit s'éloigner, une partie se fourra dans la Houle du Port-Blanc, et les autres eurent l'air de disparaître sous la terre tout près des falaises de Sant-Jaguel. On ne voyait pas par où ils avaient pu passer, à moins qu'ils ne fussent entrés dans une sorte de tranchée qui se nomme le Trou-à-Canobi. En rentrant chez lui, le meunier raconta ce qu'il avait vu à ceux de sa maison, et ils en furent bien surpris.

Il y avait au moulin une petite fille d'une douzaine d'années qui avait entendu son père parler de la danse des fées; un jour elle se leva, et, pendant que ses parents étaient au moulin, elle se rendit à l'endroit dont son père avait parlé.

En se levant, sa mère croyait la trouver au lit, et elle l'appela pour déjeuner.

(1) Le Port-Blanc est une anse située dans la commune Guildo, et nommée ainsi à cause de la couleur de son sable.

— Lève-toi, Marie, le déjeuner est prêt, cria-t-elle. Mais elle ne reçut aucune réponse. Elle regarda alors dans le lit, et fut bien étonnée de le trouver vide. Elle courut au moulin, et demanda à son mari s'il n'avait point vu sa fille Marie.

— Non, répondit-il, est-ce qu'elle n'est pas à la maison ?

— Ce matin, dit la mère, quand je l'ai appelée pour déjeuner, elle n'a point répondu, et je ne l'ai point vue dans son lit.

— Elle sera sans doute chez les voisins, repartit le père.

La femme alla chez ses voisins, puis de porte en porte dans le village; personne ne l'avait vue, et elle revint raconter au meunier qu'on ne retrouvait sa fille nulle part.

— Je parie, dit-il, qu'elle se sera levée pour aller voir les fées dont je t'avais parlé l'autre jour; il me semble qu'elles étaient aujourd'hui plus près d'ici que d'habitude, et j'ai cru entendre pleurer.

— Eh bien! répondit la mère, ce soir il faudra aller au lieu où l'on voit les fées.

Ils allèrent à la prairie où on les entendait tous les soirs; mais ils passèrent la nuit sans en avoir connaissance, et il en fut de même pendant longtemps.

Un jour qu'ils entendaient de la musique qui sortait de la Houle du Port-Blanc, ils se couchèrent sur l'herbe pour attendre la sortie des fées. Ils virent des hommes et des femmes qui s'attiraient de la mer, d'autres sortaient de la houle et se mêlaient avec eux. Ils passèrent tous ensemble auprès du meunier et de la meunière qui se mirent à crier :

— Marie, Marie, viens-t'en venir.

Ils répétèrent plusieurs fois leur appel, mais personne ne leur répondit. Ils continuèrent à crier

et virent venir une vieille femme qui leur dit :

— Qui appelez-vous comme cela, bonnes gens?

— C'est notre fille que nous voyons dans la compagnie des fées; mais elle ne nous répond pas.

— Vous n'avez pas besoin de crier davantage après elle, dit la vieille, avant deux ans elle ne vous répondra point; il ne faut pas la pleurer, car elle n'est pas malheureuse. Quand elle reviendra avec vous, elle sera riche; nous vous la rendrons bien portante, et vous n'aurez pas à regretter le temps qu'elle aura passé avec nous. Ainsi il est inutile de pleurer.

La vieille fée s'éloigna, et le père et la mère retournèrent au moulin, pensant toujours à leur petite fille. Quand vint le jour, les fées se retirèrent dans leur houle. Tous les soirs le père et la mère venaient pour voir leur fille; mais ils ne voyaient que des ombres qui se rendaient au Colombier et en repartaient aussitôt, et elle n'était point parmi elles.

*
* *

Ils attendirent avec impatience que les deux ans fussent écoulés, afin de revoir leur petite fille. Le temps leur sembla long; mais les deux années se passèrent, et le jour même, il se rendirent à l'endroit où la vieille fée leur avait parlé. Après avoir attendu longtemps, car ils étaient venus de bonne heure, ils entendirent la musique, et virent toute la bande des fées qui sortait de la houle et de la mer et venait de leur côté. Dès qu'ils purent reconnaître leur petite fille, ils se mirent à crier : « Marie ! Marie ! » Alors ils virent deux femmes qui venaient à eux, et l'une d'elles était leur enfant. Ils se précipitèrent vers elle, et l'embrassèrent en pleurant de joie.

— Ne pleurez pas, dit la vieille fée, Marie r'

de mal, ainsi que vous pouvez le voir, et voici une somme que je lui donne : elle sera riche toute sa vie si elle sait en faire bon usage. Voici un contrat qui lui donne le terrain qui touche le Colombier, à la condition qu'elle garde bien le secret que nous avons entre nous. Si elle le trahit, elle deviendra aussi pauvre que les chercheuses de pain.

La vieille femme, après avoir ainsi parlé, alla retrouver sa compagnie, et Marie revint à la maison avec ses parents. Ils se mirent à questionner leur fille sur ce qu'elle avait vu. Elle leur dit qu'elle avait eu grand'peur quand elle avait vu toutes ces vieilles damnées, et des petits hommes qui avaient de la mousse sur le dos et étaient si vilains, si vilains qu'ils faisaient trembler. Tous les soirs, disait-elle, ils allaient aux croix de Saint-Jacut où arrivait en chantant une bande de chats ; ils demandaient quel vin on voulait, et chacun était servi suivant son goût. Mais ne m'interrogez pas davantage, ajoutait-elle, car vous avez entendu ce que m'a dit la vieille fée.

Marie resta depuis ce temps avec ses parents ; mais jamais elle ne leur parla plus de ce qu'elle avait vu chez les fées. Elle vécut heureuse avec l'argent des bonnes dames et elle en fit toujours bon usage pour elle et pour ses parents. On les connaissait bien dans le pays, et ceux qui ne savaient pas que Marie avait été enlevée, s'étonnaient de ce qu'elle était si subitement devenue riche.

Conté en 1880, par Elisa Durand, de Plévenon, couturière, âgée de 32 ans. Elle a recueilli ce récit au Bé, en la commune de Saint-Cast, où elle était allée voir sa sœur.

XX

LA MORT DES FÉES

Autrefois, du temps de nos bonnes mères les fées, les Houles de Poulifée, du Jâs, de Crémus et de Château-Serin, leur servaient de retraites.

Mais la plus belle et la plus grande de toutes ces grottes de Plévenon est celle de Poulifée, et l'on assure que personne n'a encore pu en atteindre le fond. Ceux qui l'ont visitée disent qu'on y voit des chambres parfaitement meublées, avec des sièges et des tables de pierre, des escaliers commodes, et même des chapelles très-bien ornées.

Au temps où les fées y faisaient leur demeure, elles en sortaient souvent pour venir se promener sur terre, et maintes fois les pêcheurs les ont vues danser des rondes au clair de lune sur les landes de Fréhel.

Les bonnes dames de Poulifée prenaient plaisir à rendre service aux gens du pays. Les femmes et les jeunes filles connaissaient leur humeur obligeante: aussi, quand elles allaient faire paître leurs moutons sur les bruyères du Cap, elles descendaient les sentiers de la falaise, et déposaient à l'entrée de la houle leur quenouille chargée de filasse, leur fuseau et un morceau de pain, puis elles s'en allaient, et, le soir, quand elles venaient chercher leur quenouille, elle était toute filée, et le fil était plus régulier et plus beau que celui des meilleures filandières du pays.

Mais elles ne retrouvaient plus le pain, parce que les dames de la houle l'avaient pris pour leur salaire.

Souvent aussi les bonnes fées mettaient à sécher au soleil sur la lande de Fréhel du linge de toute espèce, des draps, des chemises, des serviettes plus fines que les meilleures toiles de Quintin : ceux qui parvenaient à aller sans remuer les paupières jusqu'à l'endroit où la buée des fées était étendue avaient la permission de ramasser tout ce qu'ils pouvaient emporter. Mais, dès qu'on avait remué les paupières, on ne voyait plus rien : tous les beaux linges blancs avaient disparu avec la rapidité d'un enchantement.

Il y avait certaines familles qu'elles favorisaient : elles leur faisaient des présents et consentaient volontiers à être les marraines de leurs enfants. Elles prenaient soin de leurs filleuls et ils pouvaient venir les consulter quand ils avaient besoin d'un conseil.

Une femme de Plévenon, qui avait vu disparaître de chez elle une somme d'argent, vint à la Houle de Poulifée pour demander à sa marraine qui la lui avait volée. La fée montra à sa filleule, qui se nommait Jeannette, un miroir et lui dit :

— Regarde, ma fille, voilà l'auteur du vol.

Jeannette jeta les yeux sur la glace, et elle vit son mari qui était à l'auberge, en train de boire et de se divertir en compagnie de plusieurs de ses camarades. La pauvre femme fut toute saisie, et, comme elle ne pouvait croire que son mari fût coupable, elle dit :

— Je vois bien mon homme ; mais, marraine, cela ne prouve pas qu'il ait volé mon argent : il lui arrive souvent de boire et de se divertir, même quand il n'a pas un sou dans sa poche.

La fée montra à Jeannette une seconde glace où elle distinctement la figure de son mari qui était en-

tourée des pièces d'or et d'argent qui avaient été volées.

Elle se mit à pleurer amèrement, mais la bonne fée consola sa filleule, et lui confia un secret qui fit de son mari le meilleur et le plus rangé de tous les hommes.

*
* *

A cette époque, il y eut une dispute entre les fées de Poulifée et celles de Château-Serin, qui jusque-là avaient toujours été en bonne intelligence. Elles ne cherchaient plus qu'à se nuire les unes aux autres, et les habitants de Plévenon en souffraient; car s'ils faisaient quelque politesse aux bonnes dames de Poulifée, celles de Château-Serin s'en montraient jalouses, et elles trouvaient facilement l'occasion de témoigner leur mécontentement.

Un homme de Plévenon, qui était bien vu des fées de la Houle de Poulifée, vint demander à l'une d'elles de servir de marraine à un enfant qui allait bientôt naître; elle accepta avec empressement, et donna le nom de Jean à l'enfant, qui était un beau et gros garçon.

Sa marraine lui accorda beaucoup de dons, et comme il avait déjà naturellement de bonnes dispositions, en grandissant, il devint le modèle des enfants du pays, et tout le monde parlait de lui avec éloges.

Une des fées de Château-Serin, qui était la rivale et l'ennemie de la marraine de Jean devint jalouse du jeune garçon et des dons qui lui avaient été faits, et elle résolut de le faire mourir quand il aurait atteint l'âge de dix-huit ans.

Mais la bonne dame de Poulifée qui veillait su

comme sur son propre fils, eut connaissance de ces méchants projets, et, pour le préserver de la colère de son ennemie, elle creusa dans la falaise de Fréhel la Houle de Crémus, où elle l'enferma en le gardant de tous les pièges que l'autre fée pourrait lui tendre. Jean resta dans la grotte jusqu'au moment où il eut atteint l'âge de vingt ans : à partir de cette époque, la fée de Château-Serin n'avait plus le pouvoir de lui faire du mal.

*
* *

La marraine de Jean lui communiqua la science des fées, et il devint presque aussi savant et aussi habile qu'elles. Mais elle lui avait toujours caché un secret qu'il aurait bien désiré connaître : il ne savait pas pourquoi les fées ne mouraient point.

Un jour qu'il se promenait au bord de la mer, il vit une fée qui s'était endormie sur un rocher, et sa bouche entr'ouverte par le sommeil était remplie de petits vers. Cela l'étonna beaucoup, et, quand il revint à la houle, il raconta à sa marraine ce qu'il avait vu. Elle lui dit que, si les fées ne mouraient point, c'était justement parce qu'elles avaient des vers dans la bouche ; car, n'ayant point été baptisées, elles n'avaient jamais eu les lèvres salées. C'est pour cela, ajouta-t-elle, que les vers peuvent s'y mettre : un peu de sel placé dans la bouche des fées ferait périr les vers, et les bonnes dames deviendraient mortelles comme les hommes.

En apprenant à Jean le dernier secret qui lui restait à connaître, sa marraine lui recommanda de ne jamais le révéler à personne, et de bien se garder de se servir du pouvoir qu'il avait :

— Si tu faisais mourir une seule fée, disait-elle,

toutes deviendraient mortelles et mourraient, moi comme les autres.

Jean fit de belles promesses à sa marraine; mais, toutes les fois qu'il sortait de la houle pour se promener, il avait soin d'emporter avec lui un peu de sel.

Quelques jours après il alla à la chasse, et, en poursuivant un gibier, il vint jusqu'auprès de Château-Serin ; il entra dans le bois, et vit la fée qui l'avait persécuté endormie sur le gazon, au pied d'un sapin, la bouche ouverte et remplie de petits vers.

Jean se rappela toutes les méchancetés de la fée qui avait voulu le tuer, et la colère l'empêcha de penser à la défense de sa marraine.

— L'heure de la vengeance a sonné, dit-il, et, prenant le petit paquet de sel qu'il portait toujours sur lui, il le vida tout entier dans la bouche de la fée.

Elle se réveilla comme si on l'avait brûlée avec un fer rouge, et elle s'enfuit en poussant des hurlements de douleur, à faire trembler les falaises.

Depuis ce jour, toutes les fées disparurent du pays, et l'on ne sait ce qu'est devenu Jean, leur filleul.

*
* *

Au fond de la Houle de Poulifée se trouve maintenant encore un coq qui ne chante que la nuit : près de lui se tient un nain assis sur un trépied, entre un brasier ardent et une grosse pierre qui ferme l'entrée d'une caverne où est renfermé un trésor qu'il garde.

Plusieurs personnes assurent avoir vu le petit homme sortir la nuit de dessous terre, à côt pont, à peu de distance de l'église de Plévenc

distribuait à des dames inconnues de grandes quantités de pièces d'or.

C'est, dit-on, Jean, le filleul de la bonne dame de Poulifée qui lui avait révélé le secret pour faire mourir les fées, et c'est lui qui, après leur mort, est devenu l'héritier des immenses richesses qu'elles avaient amassées au fond des houles.

Conté en 1880, par Joseph Chrétien, de Plévenon, clerc de notaire, âgé de 16 ans.

Dans le volume intitulé : *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 14, j'ai publié une autre légende qui se passe à la Houle de Poulifée ou Poulifer ; car la grotte porte ces deux noms. Poulifer ne serait-il pas une forme corrompue de Poul-Ifern, trou ou marais de l'enfer ? Il y a non loin de là une énorme fissure qui se nomme Toulifern, appellation bretonne, qu'on peut traduire par Trou de l'Enfer. Tout ce pays présente à chaque instant des traces de la langue bretonne qui y fut autrefois parlée.

Une autre légende que j'ai citée en note, page 13 du même volume, parle aussi de la buée des fées.

Les vers dans la bouche des fées se retrouvent dans la *Fée et le marin*, n° XXII des *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, où une jeune fée et son enfant ont des vers plein la bouche, qui disparaissent quand la mère et son fils ont été baptisés. Il en est également question dans la *Houle de la Teignouse*, n° III du présent livre.

Dans la *fée de Créhen*, n° XXI, l'immortalité de la fée et de ses parents disparaît après le baptême. C'est vraisemblablement une allusion aux divinités païennes, nymphes ou naïades, auxquelles ont été substituées les divinités chrétiennes.

II

LES FÉERIES ET AVENTURES MERVEILLEUSES

XXI

LA FÉE DE CRÉHEN

Il y avait une fois à Créhen une femme veuve : elle demeurait dans une ferme appartenant à M. Villepouri qui habitait non loin de là dans un beau château.

Elle avait trois filles qui chacune à son tour allaient aux champs mener les bestiaux. Un jour que la plus jeune était seule à garder son troupeau, elle vit tout d'un coup dans un coin de la pâture des femmes qui s'attiraient de dessous terre et se penchaient comme pour chercher un objet perdu. Elles continuèrent pendant quelque temps à regarder à leurs pieds avec attention, puis elles s'enfoncèrent dans la terre et disparurent.

A la vue de ces personnes inconnues, la pâtoure fut bien surprise et elle se dit :

— Voilà qui est singulier : il paraît que ces gens-là ont perdu quelque chose.

Elle n'osa ce jour-là aller voir de près le coin de la pâture où elle les avait aperçues ; mais une autre fois, elle vint s'asseoir droit à côté du lieu où elle avait vu les femmes occupées à chercher. Elle se rappela les inconnues qui étaient sorties de dessous le gazon, et elle se dit : « C'est ici qu'elles étaient l'autre jour. » Elle se mit aussi à regarder par terre,

XXI

LA FÉE DE CRÉHEN

Il y avait une fois à Créhen une femme veuve : elle demeurait dans une ferme appartenant à M. Villepouri qui habitait non loin de là dans un beau château.

Elle avait trois filles qui chacune à son tour allaient aux champs mener les bestiaux. Un jour que la plus jeune était seule à garder son troupeau, elle vit tout d'un coup dans un coin de la pâture des femmes qui s'attiraient de dessous terre et se penchaient comme pour chercher un objet perdu. Elles continuèrent pendant quelque temps à regarder à leurs pieds avec attention, puis elles s'enfoncèrent dans la terre et disparurent.

A la vue de ces personnes inconnues, la pâtoure fut bien surprise et elle se dit :

— Voilà qui est singulier : il paraît que ces gens-là ont perdu quelque chose.

Elle n'osa ce jour-là aller voir de près le coin de la pâture où elle les avait aperçues ; mais une autre fois, elle vint s'asseoir droit à côté du lieu où elle avait vu les femmes occupées à chercher. Elle se rappela les inconnues qui étaient sorties de dessous le gazon, et elle se dit : « C'est ici qu'elles étaient l'autre jour. » Elle se mit aussi à regarder par terre,

et elle trouva une belle alliance en or dans laquelle un diamant était enchâssé (1).

Voilà la fille bien contente : elle s'amusa à passer l'anneau à son doigt, et, quand elle fut de retour à la maison, elle le montra à sa mère et à ses sœurs qui, pour mieux le voir briller, le mirent aussi à leur doigt.

Elle retourna souvent depuis garder son troupeau dans la même pâture, mais elle ne revit plus les femmes qui cherchaient par terre, et elle finit par ne plus y penser.



Un jour, la fermière alla pour laver son linge au doué des Couailles (2) : quand elle y arriva, elle vit une femme qu'elle ne connaissait point, qui, agenouillée sur une des pierres, savonnait du linge, et l'eau était toute couverte de pièces de six francs qui brillaient au soleil. Elle resta à regarder, fort étonnée, et elle n'osait s'approcher. La lavandière lui dit :

— Tu as la mine bien ébahie, bonne femme : en veux-tu des pièces de six livres ?

— Oui, répondit la fermière.

— En veux-tu à *jonneraies* ou bien à *pouchées* (3)?

— Ma foi, puisque j'ai le choix, j'aime mieux des pouchées.

— Alors, dit la lavandière, va-t'en chez toi chercher un sac.

(1) Dans le pays gallot on nomme alliance les bagues en général.

(2) Couailles, lieu bas et marécageux; c'est le nom d'un doué (lavoir) de Créhen où, disent les habitants, on voit toujours du monde, de jour comme de nuit.

(3) *Jonneraie*, contenu d'un tablier ; *pouchée*, contenu, d'un sac appelé poche ou plus habituellement pouche.

La fermière courut vivement à la maison et prit premier sac qui lui tomba sous la main ; mais, quai elle revint, il n'y avait plus personne au bord (doué : les pièces de six livres avaient disparu, et l'e était comme d'habitude.

— Sans doute, se dit la fermière, la lavandiè était quelque sorcière qui m'a charmé la vue.

Elle lava son linge, et de retour à la maison e parla de ce qu'elle avait vu ; mais on se moqua d'el et on lui dit qu'elle avait rêvé.

— Non, répondait-elle, je ne vous mens poin allez au doué des Couailles à la même heure et vo verrez.

Le lendemain, à onze heures, la fille qui avait trou l'alliance prit un paquet de linge, et, avant de par elle dit à sa mère :

— Je serai plus fine que vous, je vais porter un sa si on me propose des pièces de six livres, je n'ai pas besoin de revenir chercher une *pouche* pour mettre.

En arrivant sur le bord du doué, elle aperçut a la lavandière, et elle vit bien plus d'argent qu mère : il y en avait trois pieds de haut pour le mo et elle resta bien surprise à regarder :

— En veux-tu, de l'argent? lui demanda la fen

— Oui, Madame, répondit-elle.

— Eh bien! mets-en dans ton sac, mais n'en pı pas plus que tu ne pourras en porter.

La fille s'approcha du doué ; elle commença masser des pièces de six francs, et à en rempli sac : de temps en temps elle le soupesait et elle d « Il est déjà lourd, mais j'en mettrai encore bien ques-unes. » Quand elle pensa qu'elle en avait qu'elle était capable d'en porter, elle essaya de sa pochée, mais elle ne put seulement la remue

lui semblait qu'elle était collée à la terre par le fond.

— Avant d'emporter ton sac, lui dit la femme, il faut que tu ailles chercher ce que tu as à moi.

— Qu'est-ce que j'ai donc à vous, Madame? répondit la jeune fille.

— N'as-tu pas trouvé l'autre jour dans ton champ mon alliance que j'avais perdue? Tous ceux qui l'ont mise à leur doigt verront ce que je ferai.

La fille était bien embarrassée, car elle avait donné l'anneau à M. Villepouri, son maître, et il était depuis deux mois en voyage.

— Si la bague est à vous, répondit-elle, je vous la rendrai, mais je ne l'ai pas maintenant.

— Je le sais bien, dit la femme.

— M. Villepouri est absent : dès qu'il sera de retour, je la lui demanderai, et je vous la rapporterai.

— Il reviendra dans trois jours : si tu manques à m'apporter mon alliance, je *t'enfaînerai* (1), et je vous rendrai malades, toi, ta mère et tes sœurs. Maintenant, ajouta-t-elle, tu peux emporter ta pochée.

— Donnez-moi la main pour la charger : j'ai essayé de la soulever et je n'ai pu.

— Ce n'est pas la peine de t'aider; maintenant tu la mettras facilement toute seule sur ton dos. Retourne chez toi, fais bon usage de cet argent, et ne parle jamais de ce que tu as vu.

La fille revint à la maison, bien contente, et elle ramassa précieusement dans son armoire les pièces de six francs qu'elle avait apportées dans son sac.

Au bout de trois jours, M. Villepouri arriva à son château, et la jeune fille alla lui redemander la [illegible], mais il ne put la lui rendre parce que pendant

(1) [illegible]faîner, jeter un sort, de *en* et *faîner*, dérivé régulier de [illegible] : l'ancien français avait *fesner*.

son voyage il l'avait donnée à sa bonne amie, qui demeurait fort loin.

Le quatrième jour, voilà la fille, sa mère et ses sœurs qui restent malades sur leurs lits. Elles envoyèrent un domestique chercher leur maître, et la jeune fille lui raconta ce qu'elle avait vu et entendu auprès du doué. Mais M. Villepouri en riait et il disait :

— J'ai entendu parler à mes anciens de quelque chose comme cela ; ils racontaient que la fée Isabette venait laver au doué des Couailles ; mais, bah ! c'est un vieux conte. Est-ce bien vrai que vous l'avez vue ? vous êtes malades, mais sans doute la fée n'y est pour rien.

Il ne se souciait guère de faire un long voyage pour chercher la bague. Le lendemain, les femmes étaient plus mal que la veille ; elles firent de nouveau appeler M. Villepouri.

— Ah ! notre maître, lui dit la bonne femme, vous voulez donc laisser mourir mes enfants ! mais prenez garde de tomber aussi malade à votre tour ; car vous avez touché la bague.

— Est-ce que la fée vous en a parlé ?

— Non, répondit la jeune fille, elle a seulement menacé de nous enfaîner tous.

M. Villepouri finit par avoir peur de tomber malade à son tour, et il partit bien vite. Il resta sept jours en route, et, quand il revint avec la bague, les femmes étaient presque à l'agonie.

Dès que celle qui avait trouvé la bague l'eut dans la main, la voilà guérie. Elle se leva aussitôt, et courut en toute hâte à l'endroit où elle avait vu les femmes chercher par terre ; au moment où elle y arrivait, la fée se présenta devant elle :

— Eh bien ! lui dit-elle, tu as l'alliance ?

— Oui, Madame, la voici :

— Ton maître ne voulait pas croire ce que tu lu disais il a fini pourtant par se décider à se mettre en route.

— C'est vrai, répondit-elle, il traitait d'abord tou cela de vieux conte.

— Cependant il me connaît bien, ton maître ; il a même prononcé mon nom. Va, tu es maintenant guérie, et toute ta famille aussi. Fais bon usage de l'argent que tu as emporté ; mais n'en donne à personne, car si tu faisais cadeau à quelqu'un d'une seule pièce, il disparaîtrait.

*
* *

La fille rapporta à M. Villepouri les paroles de la fée et il fut bien surpris.

— Voilà, dit-il tout songeur, une drôle de chose.

— Ah ! Monsieur, elle vous connaît bien.

— Elle me connaît ?

— Oui, et elle a dit que vous l'aviez appelée par son nom.

— Par son nom ? c'est donc la fée Isabette. Eh bien ! puisque j'ai eu l'alliance et que tous ceux qui l'ont touchée voient la fée, j'irai l'attendre auprès du doué.

Il y alla neuf jours de suite, avant de la voir : le neuvième jour, il l'aperçut, et cette fois, au lieu de pièces de six francs, le doué était couvert d'or, a pierres d'or et de diamants, qui brillaient d'un si and éclat que M. Villepouri en était ébloui. Il arda aussi la fée qui était belle comme un jour ; rs il ne fit plus attention aux richesses étalées sur doué. Il aurait voulu s'approcher d'elle, mais cha- e fois qu'il faisait un pas en avant, elle passait ra-

pidement de l'autre côté de l'eau, et elle se mettait à rire.

— Mademoiselle, lui dit M. Villepouri, je voudrais vous parler.

— C'est facile, répondit la fée, nous sommes à une distance convenable.

— Mais je désirerais être plus près de vous.

— Vous n'approcherez pas davantage : ce n'est pas ici que je veux vous entendre; je vous écouterai demain matin à la porte de ma grotte.

— Où est-elle?

— A l'endroit où votre fermière a trouvé ma bague.

Le lendemain matin, M. Villepouri dit à la jeune fille :

— J'ai besoin d'aller à l'endroit où tu as trouvé la bague; viens aux champs, et tu me le montreras.

Les voilà partis : la jeune fille conduisait son troupeau à la pâture, et elle mena son maître droit au lieu où elle avait vu la bague par terre. Dès qu'ils y furent, une chaise se présenta à M. Villepouri, comme pour l'inviter à s'asseoir, et une voix se fit entendre qui disait à la pâtoure :

— Mademoiselle, retirez-vous; allez garder votre troupeau du loup.

La jeune fille s'éloigna; alors M. Villepouri vit s'ouvrir la porte de la grotte; un beau fauteuil vint se placer à côté de la chaise, et la fée Isabette s'y assit :

— Eh bien! Monsieur, demanda-t-elle à M. Villepouri; qu'avez-vous à me dire?

— Je vous trouve belle, encore plus aujourd'hui qu'hier, répondit-il, et je viens vous demander en mariage.

— Comment! un beau monsieur comme vous se sentirait à épouser une fée?

XXI

LA FÉE DE CRÉHEN

Il y avait une fois à Créhen une femme veuve : elle demeurait dans une ferme appartenant à M. Villepouri qui habitait non loin de là dans un beau château.

Elle avait trois filles qui chacune à son tour allaient aux champs mener les bestiaux. Un jour que la plus jeune était seule à garder son troupeau, elle vit tout d'un coup dans un coin de la pâture des femmes qui s'attiraient de dessous terre et se penchaient comme pour chercher un objet perdu. Elles continuèrent pendant quelque temps à regarder à leurs pieds avec attention, puis elles s'enfoncèrent dans la terre et disparurent.

A la vue de ces personnes inconnues, la pâtoure fut bien surprise et elle se dit :

— Voilà qui est singulier : il paraît que ces gens-là ont perdu quelque chose.

Elle n'osa ce jour-là aller voir de près le coin de la pâture où elle les avait aperçues ; mais une autre fois, elle vint s'asseoir droit à côté du lieu où elle avait vu les femmes occupées à chercher. Elle se rappela les inconnues qui étaient sorties de dessous le gazon, et elle se dit : « C'est ici qu'elles étaient l'autre jour. » Elle se mit aussi à regarder par terre,

XXI

LA FÉE DE CRÉHEN

Il y avait une fois à Créhen une femme veuve : elle demeurait dans une ferme appartenant à M. Villepouri qui habitait non loin de là dans un beau château.

Elle avait trois filles qui chacune à son tour allaient aux champs mener les bestiaux. Un jour que la plus jeune était seule à garder son troupeau, elle vit tout d'un coup dans un coin de la pâture des femmes qui s'attiraient de dessous terre et se penchaient comme pour chercher un objet perdu. Elles continuèrent pendant quelque temps à regarder à leurs pieds avec attention, puis elles s'enfoncèrent dans la terre et disparurent.

A la vue de ces personnes inconnues, la pâtoure fut bien surprise et elle se dit :

— Voilà qui est singulier : il paraît que ces gens-là ont perdu quelque chose.

Elle n'osa ce jour-là aller voir de près le coin de la pâture où elle les avait aperçues ; mais une autre fois, elle vint s'asseoir droit à côté du lieu où elle avait vu les femmes occupées à chercher. Elle se rappela les inconnues qui étaient sorties de dessous le gazon, et elle se dit : « C'est ici qu'elles étaient l'autre jour. » Elle se mit aussi à regarder par terre,

9.

*
* *

Ils se mirent tous les trois en route pour s'en retourner au pays de France, mais ils furent surpris par la nuit dans le bois où ils s'étaient déjà arrêtés, et ils se couchèrent à la même place. Le prince et la princesse s'endormirent et aussi le domestique ; mais à minuit il s'éveilla, et il entendit les vents qui se parlaient.

— On nous a, disaient-ils, écoutés l'autre nuit ; il faut savoir si quelqu'un ne se serait pas encore caché dans le bois.

Ils cherchèrent feuille par feuille dans les arbres, mais ils ne découvrirent point le fils de Charlemagne, la princesse et le domestique, et ils recommencèrent à causer :

— Il n'y a personne, dirent-ils ; qu'y a-t-il de nouveau ?

— La princesse a été délivrée, mais elle a encore bien des obstacles à surmonter avant qu'elle arrive en France. Un marchand de raisin va se présenter sur sa route ; la princesse qui l'aime beaucoup voudra en manger, mais si elle y touche, elle est morte. Si elle évite ce danger, elle verra au bord d'une rivière un homme qui criera au secours comme s'il se noyait : si elle lui touche seulement la main, elle mourra aussitôt.

Les vents s'en allèrent chacun de son côté, et, le jour venu, le domestique éveilla ses maîtres, sans leur dire ce qu'il avait entendu, et ils se mirent en route.

Vers le milieu du jour, ils entendirent un homme qui criait :

[illegible]
[illegible]

— Ah ! s'écria la princesse; voici du raisin, je vais en acheter, moi qui l'aime tant.

— Non, dit le domestique; celui-là est gâté.

— Si, répondit la princesse qui voulait descendre de la voiture, je vais aller en chercher.

— Hé bien ! puisque vous en avez envie, je vais vous en apporter.

Il acheta le panier de raisin; mais il le trempa sans être vu dans une mare puante, écrasa les grains, et, quand il arriva auprès de la princesse, il lui dit :

— Vous voyez bien que je ne vous avais pas menti, c'est du raisin pourri, et il sent mauvais.

La princesse lui ordonna de jeter le panier, et ils continuèrent leur route. En arrivant auprès d'une rivière, ils entendirent un homme qui criait :

— Au secours ! au secours ! je me noie.

— Il faut sauver ce malheureux, dit la princesse.

— Non, non, répondit le domestique, laissez-le se noyer.

La princesse sauta à bas de son carrosse, et se précipita au bord de la rivière; mais au moment où la main du noyé allait toucher la sienne, le domestique coupa le bras de l'homme d'un coup de sabre, et il disparut sous les eaux :

— Malheureux, s'écria le fils de Charlemagne; tu as tué cet homme, mais tu périras à ton tour, je le jure.

Quand ils furent arrivés au château de Charlemagne, le prince tua son domestique, et dès qu'il fut mort, il se changea en une statue de marbre qu'on laissa dans un coin des appartements.

*
* *

Le fils de Charlemagne épousa la princes
firent des noces superbes où rien ne man

— Ah! se dit-elle, je vais la voir aujourd'hui puisque j'en suis si près; il n'y a ici que les petites Coudées qui sont occupées dans le château, et la Chatte blanche n'en saura rien.

Elle s'approcha de la pièce d'eau, et, dès qu'elle fut sur le bord, elle vit des feuilles de nénuphar qui remuaient; un serpent vert sortit de l'eau et vint se mettre à côté d'elle.

Elle eut peur et se recula; mais le Serpent lui dit d'une voix douce :

— Belle princesse, avez-vous peur de moi? Soyez sans crainte, je ne vous ferai point de mal. Je vous en prie, ne vous en allez pas et restez à me parler : il y a si longtemps que je n'ai pu causer avec personne!

Crépuscule fut rassurée par ces paroles : elle resta, et même longtemps, à parler avec le serpent. Elle s'aperçut enfin qu'il était temps de partir, et elle lui dit :

— Adieu, Serpent vert, il faut que je rentre; je ne suis que trop restée avec vous.

Le Serpent la supplia de revenir une autre fois, et quand elle eut disparu, il se replongea dans son étang.

Au moment où Crépuscule rentrait au château de cristal, la Chatte blanche se montra devant elle :

— D'où venez-vous, mademoiselle? lui demanda-t-elle.

— De me promener dans le jardin, répondit Crépuscule.

— Oui, dit la Chatte blanche, vous venez du jardin; mais, malgré ma défense, vous êtes allée sur le bord de la pièce d'eau. Pour votre punition, on va vous plonger dans un bain de lait bouillant.

Aussitôt les petites Coudées accoururent; en un ''œil elles déshabillèrent la pauvre Crépuscule, et

— N'y a-t-il aucun moyen de le ressusciter?

— Si, il y en a un, mais il ne le saura jamais; pour faire revenir le domestique à la vie, il faudrait tuer l'enfant du prince et frotter avec son sang le valet qui a été changé en statue de marbre. Pour ressusciter l'enfant, il suffirait de le couper en morceaux, de le mettre dans de l'eau chaude, et il reviendrait aussi vivant que jamais. Mais le prince ne fera point cela, car il ne le saura pas.

Quand les vents eurent fini de causer, ils s'en allèrent chacun de son côté, et le fils de Charlemagne retourna chez lui :

Il dit à sa femme de lui donner son fils pour quelques instants ; il le porta dans sa chambre, et lui coupa le cou. Avec le sang qui en sortait, il frotta la statue de marbre de son domestique : aussitôt elle s'anima, et le fidèle valet parut semblable à ce qu'il était avant sa métamorphose. Il ouvrit les yeux, et s'écria :

— Ah ! j'ai bien dormi.

— Oui, dit le fils de Charlemagne, tu as dormi d'un sommeil dont en général on ne se réveille pas.

Il coupa son fils en morceaux, et le mit dans de l'eau chaude; aussitôt l'enfant redevint vivant, et personne n'aurait jamais cru qu'on lui avait coupé le cou. Son père le rapporta à sa mère, et lui amena aussi son domestique en lui disant :

— Voilà notre fidèle serviteur qui est revenu à la vie.

La princesse Félicité fut bien contente ; le fils de Charlemagne fit du bien à son domestique et le traita désormais comme son frère. Depuis ce temps, ils vécurent ensemble très heureux, et s'ils ne sont pas morts ils vivent encore.

Conté en 1880, par Auguste Macé, de Saint-Cast, matelot, âgé de 18 ans.

XIII

LES PETITES COUDÉES

Il était une fois un roi et une reine qui avaient deux filles : l'une se nommait Aurore et l'autre Crépuscule. Aurore, qui était la plus jolie, avait toutes les préférences de ses parents et ils l'aimaient bien mieux que sa sœur.

Quand les deux princesses furent grandes et en âge de se marier, le roi et la reine donnèrent un bal magnifique où furent invités tous les princes et les seigneurs des environs. Au commencement de la soirée tous les jeunes gens demandaient à danser avec Aurore parce qu'elle était la plus belle ; comme elle n'était point aimable, ils ne dansaient qu'une fois avec elle; mais ils ne pouvaient se lasser de la société de Crépuscule, qui avait tant de grâce et d'esprit qu'à la fin du bal chacun s'empressait autour d'elle, et la belle Aurore restait presque seule.

Le roi fut fâché de cette préférence, et il résolut de se débarrasser cette nuit même de Crépuscule, afin que ses galants fussent obligés de courtiser Aurore.

fin du bal, il la fit venir et lui dit :

a fille, vous allez partir à l'instant pour aller tre marraine la fée.

ais, mon père, répondit-elle; il est nuit noire, avoir peur toute seule par les chemins, et je sée. Permettez-moi d'attendre à demain.

on, dit le roi, il faut que vous partiez tout de

suite ; je vais vous donner pour la route un panier de provisions, et un de mes écuyers vous escortera.

Crépuscule monta à cheval, et l'écuyer l'accompagna.

Quand ils eurent fait un bon bout de chemin, Crépuscule qui était fatiguée d'avoir dansé, dit à son conducteur :

— Je voudrais bien dormir un peu, car je n'en puis plus.

Elle descendit de cheval, et comme ils étaient dans une forêt, l'écuyer ramassa de la mousse pour faire un lit à la princesse, et il mit sous sa tête le panier aux provisions pour lui servir d'oreiller.

Quand elle fut bien endormie, l'écuyer, auquel le roi avait ordonné de tâcher d'égarer sa fille, monta à cheval et s'enfuit au galop.

En se réveillant, Crépuscule fut bien surprise de se voir seule au milieu de la forêt; elle appela son conducteur, mais il était bien loin et ne pouvait entendre ses cris. Pendant toute la journée elle essaya de retrouver sa route, mais le soir arriva avant qu'elle fût parvenue à sortir de la forêt. Quand elle avait faim, elle mangeait les provisions de son panier et à la tombée de la nuit, elle monta dans un arbre pour voir si elle n'apercevrait pas quelque lumière; mais elle ne vit rien, et, de peur des bêtes féroces, elle resta dans l'arbre jusqu'au jour.

Le lendemain elle marcha encore pour essayer de sortir de la forêt; mais elle ne put en trouver le bout; au soir elle monta de nouveau dans un arbre pour tâcher de découvrir au loin quelque lumière; mais elle n'en vit point, et, plus désolée encore que la veille, elle passa la nuit sur l'arbre.

En s'éveillant le matin, elle aperçut tout au loin quelque chose qui brillait; elle prit son panie

XXIV

LE CORPS SANS AME

Il était une fois trois frères qui n'avaient pas de pain ; et comme ils ne trouvaient pas d'ouvrage dans leur pays, ils partirent ensemble pour aller en chercher ailleurs. Ils allèrent loin, bien loin, et arrivèrent dans une grande forêt où ils abattirent du bois pour faire une fouée de charbon.

Quand elle fut faite et allumée, ils convinrent que chacun à son tour ils passeraient la nuit auprès du feu pour l'empêcher de s'éteindre. Ce fut l'aîné qui se chargea de la garder la première nuit ; quelque temps avant minuit, il vit arriver un petit homme qui lui dit :

— Que fais-tu là ?

— Je garde ma fouée, répondit-il.

— Fais bien attention à toi, dit le nain ; car à minuit le Corps sans âme va venir pour l'éteindre ; mais n'aie pas peur de lui : si tu ne te laisses pas effrayer et si tu te défends avec courage, il ne te fera aucun mal.

Le petit homme disparut dans la forêt ; à minuit l'aîné des frères vit paraître le Corps sans âme ; il était haut comme un chêne et il cria d'une voix à rendre sourd :

— Que fais-tu là, petit ver de terre, poussière de mes mains ?

— Je garde ma fouée.

fallait pour manger : il y en avait quatre qui soutenaient un plat sur leurs épaules, trois qui portaient une bouteille de vin, et deux qui apportaient un verre. Et auprès de la Chatte blanche, il y avait beaucoup d'autres petites Coudées qui attendaient ses ordres.

Crépuscule se mit à table, et quand elle eut mangé tout à son aise, la Chatte blanche lui demanda si elle se trouvait bien.

— Ah ! oui, Madame, répondit-elle.

— Hé bien, tous les jours vous serez servie ainsi ; maintenant, je vais vous montrer mon jardin.

Elle la conduisit dans un vaste enclos où se trouvaient les arbres les plus beaux qu'on pût voir et des fleurs de toute espèce :

— Vous voyez, dit la Chatte blanche, que mon jardin est grand ; vous pourrez vous promener partout à votre guise et y cueillir des fleurs et des fruits ; seulement je vous défends d'approcher de la pièce d'eau qu'on voit là bas. Si vous me désobéissiez je le saurais, et vous ne tarderiez pas à vous en repentir.

Crépuscule assura qu'elle s'en garderait bien, et tous les jours elle se promenait dans le jardin.

*
* *

Parfois pourtant elle ne pouvait s'empêcher de regarder du côté de la pièce d'eau, et la pensée même que c'était un endroit interdit lui donnait envie d'y aller ; mais elle n'osait.

Un jour que la Chatte blanche était en voyage, Crépuscule descendit au jardin suivant sa coutume, et en s'y promenant elle se trouva, sans trop y avoir pensé, à peu de distance de la pièce d'eau.

— Que fais-tu là, petit ver de terre, poussière de mes mains ?

— Je garde ma fouée, répondit-il en tremblant.

— Je veux l'éteindre, dit le géant ; laisse-moi faire ou je te hacherai menu comme chair à pâté.

Le petit garçon s'éloigna, car il avait peur, et le Corps sans âme éteignit la fouée.

Quand les deux aînés arrivèrent au matin, ils dirent à leur frère qu'il était un petit propre à rien, puisqu'il n'était même pas capable de garder le feu.

— Si vous me grondez tant, répondit-il, je vais m'en aller tout seul chercher fortune, et vous laisser tous deux ensemble.

— Va, va, lui dirent-ils, tu ne ferais que nous embarrasser.

*
* *

Il les quitta, et se mit en route sans trop savoir où il irait. Comme il passait sur le bord d'un étang, il vit une lavandière, à laquelle il souhaita le bonjour. C'était la femme du Corps sans âme ; mais elle était chrétienne comme le jeune garçon.

— Pourriez-vous, lui dit-il, m'indiquer un endroit où je trouverais de l'ouvrage et du pain ? Je voyageais avec mes frères, et ils m'ont chassé parce que j'ai laissé un géant éteindre leur fouée.

— Viens avec moi au château, lui répondit-elle ; tu y trouveras à manger et à boire autant qu'il te fera plaisir. Le Corps sans âme, mon mari, dort vingt-quatre heures de suite sans s'éveiller, et il n'y a pas longtemps qu'il est endormi.

— Pourquoi, demanda-t-il, appelez-vous votre mari Corps sans âme ?

C'est, répondit-elle, parce qu'il a un lion ef-

froyable dans le corps duquel est un loup ; ce loup a dans le ventre un lièvre qui renferme une perdrix : la perdrix a treize œufs et c'est dans le treizième que se trouve son âme. Je voudrais bien rencontrer un homme assez courageux pour ôter les œufs du corps de la perdrix ; car ce méchant géant m'a enlevée et je ne l'aime point. Aurais-tu assez de cœur pour tenter l'aventure ?

— J'essayerai, dit le jeune garçon.

Il alla au château où la dame le traita de son mieux, et il resta avec elle jusqu'au moment où le Corps sans âme fut sur le point de s'éveiller; alors elle le cacha avec soin.

Quand le géant se leva, il regarda autour de lui et se mit à remuer les narines comme s'il sentait quelque chose.

— Qu'y a-t-il donc ici? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, que je sache, répondit-elle.

Il se mit à table, mangea et but comme à l'ordinaire, puis il retourna se coucher et bientôt on l'entendit ronfler.

Alors la dame fit sortir le jeune homme de sa cachette, lui donna un sabre bien affilé et le mena à la chambre où le lion était enfermé. Dès que la porte fut ouverte, le lion se mit à rugir effroyablement et à tourner autour du jeune garçon; mais celui-ci ne se laissa pas effrayer, et il s'y prit si adroitement qu'il lui enfonça son épée dans le cœur.

Quand le lion fut bien mort, le jeune garçon vint retrouver la dame qui lui donna à boire et à manger pour le réconforter; lorsqu'il eut repris ses forces, il fendit le corps du lion, et aussitôt un loup en sortit qui grinçait des dents et s'élança sur lui pour le mettre en pièces; mais après un long combat, il fut percé d'un coup de sabre et expira.

— Ah! se dit-elle, je vais la voir aujourd'hui puisque j'en suis si près ; il n'y a ici que les petites Coudées qui sont occupées dans le château, et la Chatte blanche n'en saura rien.

Elle s'approcha de la pièce d'eau, et, dès qu'elle fut sur le bord, elle vit des feuilles de nénuphar qui remuaient ; un serpent vert sortit de l'eau et vint se mettre à côté d'elle.

Elle eut peur et se recula; mais le Serpent lui dit d'une voix douce :

— Belle princesse, avez-vous peur de moi? Soyez sans crainte, je ne vous ferai point de mal. Je vous en prie, ne vous en allez pas et restez à me parler : il y a si longtemps que je n'ai pu causer avec personne !

Crépuscule fut rassurée par ces paroles : elle resta, et même longtemps, à parler avec le serpent. Elle s'aperçut enfin qu'il était temps de partir, et elle lui dit :

— Adieu, Serpent vert, il faut que je rentre; je ne suis que trop restée avec vous.

Le Serpent la supplia de revenir une autre fois, et quand elle eut disparu, il se replongea dans son étang.

Au moment où Crépuscule rentrait au château de cristal, la Chatte blanche se montra devant elle :

— D'où venez-vous, mademoiselle? lui demanda-t-elle.

— De me promener dans le jardin, répondit Crépuscule.

— Oui, dit la Chatte blanche, vous venez du jardin; mais, malgré ma défense, vous êtes allée sur le bord de la pièce d'eau. Pour votre punition, on va vous plonger dans un bain de lait bouillant.

Aussitôt les petites Coudées accoururent; en un [illegible]in d'œil elles déshabillèrent la pauvre Crépuscule, et

la mirent dans un bain de lait bouillant qui la cuisit bien fort; mais elles ne l'y laissèrent pas longtemps, et quand elle en fut retirée, elles la soignèrent de leur mieux, et elle ne tarda pas à être guérie.

Crépuscule avait de nouveau promis à la Chatte blanche de ne plus retourner à l'étang; mais malgré elle, elle pensait souvent au Serpent vert; un jour que la Chatte blanche n'était pas au château, elle ne put résister à l'envie de le revoir, et elle alla sur le bord de la pièce d'eau. Elle vit le Serpent vert qui était étendu sur l'herbe; il avait bien maigri, et il lui dit d'une voix dolente:

— Belle princesse, je croyais que vous m'aviez abandonné, et j'en avais bien du chagrin.

— Non, répondit Crépuscule, je pensais souvent à vous, mais j'ai été si punie de vous avoir vu que je n'osais revenir.

Elle s'oublia encore à causer avec le Serpent, et quand elle rentra au château, la Chatte blanche se présenta devant elle, et lui dit d'une voix irritée :

— Vous m'avez encore désobéi, malgré vos promesses ; cette fois-ci vous allez être plongée dans de l'huile bouillante.

Les petites Coudées déshabillèrent Crépuscule et la mirent jusqu'au cou dans un bain d'huile bouillante, puis elles la portèrent dans sa chambre et la soignèrent de leur mieux.

Cette fois elle fut longtemps à se guérir : un jour qu'elle était seule, elle entendit un frôlement, et elle vit paraître devant elle le Serpent vert, plus maigre encore que d'habitude.

— Je suis bien malade, lui dit-il, mais si vous vouliez m'épouser, je guérirais.

Crépuscule aimait bien le Serpent vert, mais elle ne pouvait se décider à le prendre pour mari.

Tous les jours il venait la voir et lui demandait si elle consentait à l'épouser; mais tous les jours elle refusait.

Il finit par ne plus venir, car il était trop malade pour se traîner jusqu'au château. Alors Crépuscule qui était guérie, se décida à retourner au bord de la pièce d'eau, malgré les menaces que la Chatte blanche lui avait faites. Elle vit son pauvre Serpent vert qui était mourant et pouvait à peine remuer; elle eut tant de pitié de le trouver en cet état qu'elle lui dit :

— Je vous épouserai quand vous voudrez, si cela peut vous guérir.

Aussitôt le Serpent vert cessa d'être malade ; Crépuscule revint au château, tremblant d'être punie ; mais quand la Chatte blanche la vit, elle ne lui adressa pas même un reproche.

*
* *

La Chatte blanche ordonna aux petites Coudées de tout préparer pour la noce. Il y en avait des centaines, hommes et femmes, dans le château de cristal, et elles s'y employèrent de leur mieux.

On invita beaucoup de monde, des rois et des reines, et parmi eux les parents de Crépuscule et la belle Aurore. Le jour du mariage Crépuscule avait une robe couleur de la voûte du ciel et une couronne d'étoiles que le Serpent lui avait données. Elle se mit en route dans ce beau costume pour se rendre à la chapelle, et le Serpent vert rampait à côté d'elle. Tous les invités disaient :

— Quel dommage qu'une aussi belle princesse ait [illegible] pour mari !

[illegible]t, on entra à la chapelle, et l'évêque qui [illegible] le mariage demanda au Serpent s'il con-

sentait à épouser la princesse; il s'empressa de dire oui. L'évêque demanda ensuite à Crépuscule si elle voulait prendre le Serpent vert pour son légitime époux.

— Oui, répondit-elle.

Dès qu'elle eut prononcé cette parole, au lieu du serpent qui était à ses côtés, se montra le plus beau prince que l'on pût voir; les petites Coudées qui assistaient au mariage reprirent aussitôt leur taille naturelle, et la Chatte blanche devint une belle princesse.

Elle avait été métamorphosée en même temps que les petites Coudées qui étaient des seigneurs et des dames, et le Serpent vert était un roi puissant qu'une fée avait condamné à rester sous cette forme jusqu'à ce qu'il eût trouvé une jeune fille qui voulût bien se marier avec lui.

Il y eut de grandes réjouissances au château de cristal, des repas superbes et un bal où chacun se divertit et dansa de son mieux.

La belle Aurore trouva un mari parmi les princes qui avaient été métamorphosés en petites Coudées; tout le monde fut content, et Crépuscule et son mari n'eurent que du bonheur jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1880, par madame veuve Louis Texier, de Loudéac, qui dans son enfance a entendu conter les *Petites Coudées* à sa bonne, paysanne illettrée des environs de Trévé, partie française des Côtes-du-Nord. A Saint-Cast, j'ai aussi entendu parler, mais confusément, de petites Coudées qu'un serpent fait revenir à leur taille naturelle.

XXIV

LE CORPS SANS AME

Il était une fois trois frères qui n'avaient pas (pain ; et comme ils ne trouvaient pas d'ouvrage dar leur pays, ils partirent ensemble pour aller e chercher ailleurs. Ils allèrent loin, bien loin, et arr vèrent dans une grande forêt où ils abattirent du boi pour faire une fouée de charbon.

Quand elle fut faite et allumée, ils convinrent qu chacun à son tour ils passeraient la nuit auprès dı feu pour l'empêcher de s'éteindre. Ce fut l'aîné qu se chargea de la garder la première nuit ; quelque temps avant minuit, il vit arriver un petit homme qui lui dit :

— Que fais-tu là ?

— Je garde ma fouée, répondit-il.

— Fais bien attention à toi, dit le nain ; car à minuit le Corps sans âme va venir pour l'éteindre ; mais n'aie pas peur de lui : si tu ne te laisses pas effrayer et si tu te défends avec courage, il ne te fera aucun m

it homme disparut dans la forêt; à minuit s frères vit paraître le Corps sans âme; t comme un chêne et il cria d'une voix à rd :

fais-tu là, petit ver de terre, poussière de us?

garde ma fouée.

— Je vais l'éteindre ; va t'en, ou tu t'en trouveras mal.

— Nous allons voir, répondit le gardien.

Il défendit si bien son feu que le Corps sans âme ne put parvenir à l'éteindre et s'en alla tout penaud.

Au matin les deux frères vinrent voir leur aîné, et lui demandèrent comment il avait passé la nuit ; mais, de peur de les effrayer, il ne leur raconta pas ce qui lui était arrivé.

La nuit suivante, le cadet fut de garde à son tour ; un peu avant minuit il vit venir le petit homme qui lui dit :

— Que fais-tu là ?

— Je garde ma fouée, répondit-il.

— Fais attention à bien veiller, dit le nain ; car à minuit le Corps sans âme va venir pour l'éteindre ; mais ne te laisses pas effrayer par ses menaces ; si tu n'as pas peur, il ne te fera aucun mal.

Le petit homme s'eloigna, et à minuit le Corps sans âme arriva en criant :

— Que fais-tu là, petit ver de terre, poussière de mes mains ?

— Je garde ma fouée.

— Laisse-moi l'éteindre ou je vais te hacher menu comme chair à pâté !

— Si tu peux, répondit le garçon.

Il défendit son feu avec courage, et le Corps sans âme ne put l'éteindre et s'en alla tout penaud.

Le matin venu, les deux frères demandèrent à leur cadet comment il avait passé la nuit ; mais il ne leur raconta point les apparitions qu'il avait vues.

La troisième nuit, le plus jeune fut à son tour chargé de garder la fouée ; le petit homme ne vint point le prévenir, et à minuit le Corps sans âme se présenta devant lui en criant :

— Que fais-tu là, petit ver de terre, poussière de mes mains ?

— Je garde ma fouée, répondit-il en tremblant.

— Je veux l'éteindre, dit le géant ; laisse-moi faire ou je te hacherai menu comme chair à pâté.

Le petit garçon s'éloigna, car il avait peur, et le Corps sans âme éteignit la fouée.

Quand les deux aînés arrivèrent au matin, ils dirent à leur frère qu'il était un petit propre à rien, puisqu'il n'était même pas capable de garder le feu.

— Si vous me grondez tant, répondit-il, je vais m'en aller tout seul chercher fortune, et vous laisser tous deux ensemble.

— Va, va, lui dirent-ils, tu ne ferais que nous embarrasser.

*
* *

Il les quitta, et se mit en route sans trop savoir où il irait. Comme il passait sur le bord d'un étang, il vit une lavandière, à laquelle il souhaita le bonjour. C'était la femme du Corps sans âme ; mais elle était chrétienne comme le jeune garçon.

— Pourriez-vous, lui dit-il, m'indiquer un endroit où je trouverais de l'ouvrage et du pain ? Je voyageais avec mes frères, et ils m'ont chassé parce que j'ai laissé un géant éteindre leur fouée.

— Viens avec moi au château, lui répondit-elle ; tu y trouveras à manger et à boire autant qu'il te fera

Corps sans âme, mon mari, dort vingt-

res de suite sans s'éveiller, et il n'y a pas

qu'il est endormi.

oi, demanda-t-il, appelez-vous votre mari

âme ?

répondit-elle, parce qu'il a un lion ef-

froyable dans le corps duquel est un loup ; ce loup a dans le ventre un lièvre qui renferme une perdrix : la perdrix a treize œufs et c'est dans le treizième que se trouve son âme. Je voudrais bien rencontrer un homme assez courageux pour ôter les œufs du corps de la perdrix ; car ce méchant géant m'a enlevée et je ne l'aime point. Aurais-tu assez de cœur pour tenter l'aventure ?

— J'essayerai, dit le jeune garçon.

Il alla au château où la dame le traita de son mieux, et il resta avec elle jusqu'au moment où le Corps sans âme fut sur le point de s'éveiller; alors elle le cacha avec soin.

Quand le géant se leva, il regarda autour de lui et se mit à remuer les narines comme s'il sentait quelque chose.

— Qu'y a-t-il donc ici? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, que je sache, répondit-elle.

Il se mit à table, mangea et but comme à l'ordinaire, puis il retourna se coucher et bientôt on l'entendit ronfler.

Alors la dame fit sortir le jeune homme de sa cachette, lui donna un sabre bien affilé et le mena à la chambre où le lion était enfermé. Dès que la porte fut ouverte, le lion se mit à rugir effroyablement et à tourner autour du jeune garçon; mais celui-ci ne se laissa pas effrayer, et il s'y prit si adroitement qu'il lui enfonça son épée dans le cœur.

Quand le lion fut bien mort, le jeune garçon vint retrouver la dame qui lui donna à boire et à manger pour le réconforter; lorsqu'il eut repris ses forces, il fendit le corps du lion, et aussitôt un loup en sortit qui grinçait des dents et s'élança sur lui pour le mettre en pièces; mais après un long combat, i[illegible] percé d'un coup de sabre et expira.

Comme le géant était sur le point de s'éveiller, le jeune garçon alla boire et manger, et la dame le cacha encore de son mieux.

En se réveillant, le Corps sans âme renifla comme s'il flairait quelque chose.

— Je sens la chair fraîche, dit-il.

— Non, mon Corps sans âme, répondit la dame, c'est moi que vous sentez.

— Je sens la chair chrétienne, te dis-je.

— Vous vous trompez, ce sont nos petits cochons qui sont dans l'étable. Mais votre repas est prêt, venez boire et manger, j'espère que vous le trouverez à votre gout.

Quand le géant se fut repu, il s'endormit encore pour vingt-quatre heures. Dès qu'il ronfla, le jeune garçon sortit de sa cachette et ouvrit le corps du loup. Il en sortit un lièvre qui saulait comme une puce et courait comme le vent; mais le garçon se mit à sa poursuite, et finit par le lasser, et quand il l'eut attrapé, il l'étrangla.

— Faut-il l'ouvrir? demanda-t-il à la dame.

— Non, répondit-elle, rien ne nous presse; viens te rafraîchir et te reposer, car tu es tout en sueur.

Après avoir bu et mangé pour reprendre des forces, il remonta dans la chambre et fendit le ventre du lièvre; il en sortit une perdrix qu'il attrapa, et il lui ôta les treize œufs que la dame mit dans une boite.

— Maintenant, dit-elle, je pourrais me débarrasser de lui; mais je ne veux le faire mourir que quand il sera éveillé.

Lorsque le Corps sans âme cessa de dormir, il se mit à table à côté de la dame qui lui dit :

— Ne m'avez-vous pas assuré, mon Corps sans âme, que vous ne pouviez mourir?

— Non, répondit-il, je ne mourrai pas : j'ai pour

me garder un lion rugissant qui a dans le ventre un loup terrible; dans son corps est un lièvre qu'aucun chasseur ne peut atteindre ; il contient une perdrix qui a treize œufs, et c'est dans le treizième que mon âme est enfermée. Vous voyez bien qu'il est impossible que je meure.

— Ah! dit la femme, j'ai trouvé l'autre jour un nid de perdrix, est-ce dans cet œuf qu'est votre âme?

Elle lui présenta un des œufs de la boîte.

— Non, répondit-il.

— Est-ce dans celui-ci?

— Non.

Elle lui en montra douze, et il répondait toujours non; mais quand elle prit le treizième, il pâlit :

— C'est celui-ci, dit-il d'une voix altérée. Qui a pu vous le donner? Embrassez-moi pour la dernière fois, car je vais mourir.

Le Corps sans âme prit dans sa main le treizième œuf, et dès qu'il l'eut écrasé, il expira.

Le jeune garçon resta au château avec la dame; il l'épousa et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1879, au château de la Saudraie en Penguilly, par Pierre Derou, de Collinée, menuisier, âgé de 58 ans.

Le *Corps sans âme* du présent conte, dont on trouve de nombreux similaires, a quelque ressemblance, quant à l'épisode final, avec le *Géant aux sept femmes*, n° IX des Contes populaires de la Haute-Bretagne.

— Ah! se dit-elle, je vais la voir aujourd'hui puisque j'en suis si près; il n'y a ici que les petites Coudées qui sont occupées dans le château, et la Chatte blanche n'en saura rien.

Elle s'approcha de la pièce d'eau, et, dès qu'elle fut sur le bord, elle vit des feuilles de nénuphar qui remuaient; un serpent vert sortit de l'eau et vint se mettre à côté d'elle.

Elle eut peur et se recula; mais le Serpent lui dit d'une voix douce :

— Belle princesse, avez-vous peur de moi? Soyez sans crainte, je ne vous ferai point de mal. Je vous en prie, ne vous en allez pas et restez à me parler : il y a si longtemps que je n'ai pu causer avec personne!

Crépuscule fut rassurée par ces paroles : elle resta, et même longtemps, à parler avec le serpent. Elle s'aperçut enfin qu'il était temps de partir, et elle lui dit :

— Adieu, Serpent vert, il faut que je rentre; je ne suis que trop restée avec vous.

Le Serpent la supplia de revenir une autre fois, et quand elle eut disparu, il se replongea dans son étang.

Au moment où Crépuscule rentrait au château de cristal, la Chatte blanche se montra devant elle :

— D'où venez-vous, mademoiselle? lui demanda-t-elle.

— De me promener dans le jardin, répondit Crépuscule.

— Oui, dit la Chatte blanche, vous venez du jardin; mais, malgré ma défense, vous êtes allée sur le bord de la pièce d'eau. Pour votre punition, on va vous plonger dans un bain de lait bouillant.

Aussitôt les petites Coudées accoururent; en un clin d'œil elles déshabillèrent la pauvre Crépuscule, et

la mirent dans un bain de lait bouillant qui la cuisit bien fort; mais elles ne l'y laissèrent pas longtemps, et quand elle en fut retirée, elles la soignèrent de leur mieux, et elle ne tarda pas à être guérie.

Crépuscule avait de nouveau promis à la Chatte blanche de ne plus retourner à l'étang; mais malgré elle, elle pensait souvent au Serpent vert; un jour que la Chatte blanche n'était pas au château, elle ne put résister à l'envie de le revoir, et elle alla sur le bord de la pièce d'eau. Elle vit le Serpent vert qui était étendu sur l'herbe; il avait bien maigri, et il lui dit d'une voix dolente:

— Belle princesse, je croyais que vous m'aviez abandonné, et j'en avais bien du chagrin.

— Non, répondit Crépuscule, je pensais souvent à vous, mais j'ai été si punie de vous avoir vu que je n'osais revenir.

Elle s'oublia encore à causer avec le Serpent, et quand elle rentra au château, la Chatte blanche se présenta devant elle, et lui dit d'une voix irritée :

— Vous m'avez encore désobéi, malgré vos promesses ; cette fois-ci vous allez être plongée dans de l'huile bouillante.

Les petites Coudées déshabillèrent Crépuscule et la mirent jusqu'au cou dans un bain d'huile bouillante, puis elles la portèrent dans sa chambre et la soignèrent de leur mieux.

Cette fois elle fut longtemps à se guérir : un jour qu'elle était seule, elle entendit un frôlement, et elle vit paraître devant elle le Serpent vert, plus maigre encore que d'habitude.

— Je suis bien malade, lui dit-il, mais si vous vouliez m'épouser, je guérirais.

Crépuscule aimait bien le Serpent vert, mais elle ne pouvait se décider à le prendre pour mari.

Le petit garçon rencontra deux pèlerins qui lui dirent :

— Où vas-tu, petit gars?

— Je cherche mon pain ; j'ai entendu dire qu'à Rome on avait besoin d'un pape, et je voudrais bien y aller.

— Nous allons à Rome, dirent les pèlerins; si tu veux, tu feras route avec nous.

Les voilà partis ; ils vinrent à passer sur la chaussée d'un étang; on voyait les grenouilles qui sautaient en l'air, et faisaient entendre un chant mélodieux.

— Savez-vous bien, dit le petit garçon, ce que disent ces grenouilles?

— Non, répondirent-ils, nous ne le savons pas, ni toi non plus.

— Je vais vous dire ce que signifie leur chant; il est passé par ici une fille qui a craché la sainte hostie dans l'étang, une grenouille l'a avalée, et c'est pour cela que toutes dansent et chantent comme vous l'avez vu.

Les pèlerins se mirent à rire, pensant que le petit garçon leur faisait une plaisanterie; mais un peu plus loin, ils entrèrent dans une maison où il y avait une jeune fille malade; et les médecins ne connaissaient rien à son mal.

Le petit garçon dit :

— Elle est malade parce qu'un jour en revenant de communier elle a craché la sainte hostie dans l'étang, et qu'une grenouille l'a avalée ; elle sera guérie dès que la grenouille aura rendu l'hostie. Allez chercher un prêtre.

Le prêtre vint au bord de l'étang avec le saint ciboire et une étole, il s'agenouilla sur le rivage, et fit une prière, mais la grenouille ne vint pas. Les deux pèlerins chacun à leur tour prirent l'étole et conju-

rèrent la grenouille, mais on ne la vit point. Alors le petit garçon dit :

— Donnez-moi l'étole.

Il la prit et se mit à genoux au bord de l'étang en faisant une prière; aussitôt la grenouille vint et lui présenta l'hostie que le prêtre recueillit dans le calice.

Ils revinrent à la maison, et la fille était si bien guérie, que de joie elle sautait dans la place.

Les parents qui étaient riches voulaient leur donner de l'argent; mais ils le refusèrent et continuèrent leur route.

Un soir qu'ils passaient auprès de deux fermes, ils remarquèrent que les chiens de l'une aboyaient comme d'ordinaire, tandis que ceux de l'autre faisaient un ramage comme jamais on n'en avait entendu.

— Savez-vous, dit le petit garçon, ce que disent ces chiens?

— Non, répondirent les pélerins, nous ne le savons pas, ni toi non plus.

— Eh bien! ceux qui aboient à faire trembler disent que leur maître ne leur a pas donné à souper, et que si les voleurs viennent, ils ne le préviendront pas.

Les deux pèlerins se mirent encore à rire; et ils entrèrent à la ferme dont les chiens aboyaient si étrangement. Le petit garçon raconta au père de famille ce que les chiens disaient en leur langage, et, loin d'en rire, il leur donna ce qu'il y avait de meilleur à la maison, et il offrit un lit aux pèlerins et au petit garçon.

Au milieu de la nuit, les voleurs arrivèrent, mais les chiens se jetèrent sur eux, et les gens de la ferme les chassèrent après en avoir tué plusieurs.

Le fermier voulut donner aux voyageurs de l
de l'argent, mais ils refusèrent et se remirent en r

Ils allèrent loin, bien loin, et un jour qu'ils passaient par un bois où une multitude de petits oiseaux chantaient dans les branches, le petit garçon dit aux pèlerins :

— Savez-vous ce que chantent ces petits oiseaux ?

— Non, répondirent-ils, nous ne le savons pas, ni toi non plus.

— Eh bien ! ils disent que l'un de nous trois va passer pape.

— Bien sûr, pensèrent les pèlerins, ce sera un de nous deux.

Les voilà repartis, et à force de marcher, ils arrivèrent à Rome, au moment où les gens passaient sous la cloche pour savoir qui serait pape. Les deux pèlerins, chacun à son tour, tentèrent l'épreuve ; mais à leur grande surprise, elle ne tinta pas.

Le petit garçon demanda la permission de faire comme les autres, et, à peine fut-il sous la cloche, que d'elle-même elle se mit à sonner à toute volée, et elle disait : Dan dan, digue dan, et tout le monde se réjouissait.

Alors on prit le petit garçon, et on le porta en triomphe.

Il devint pape, et aussitôt il écrivit à son père et à sa mère ; mais ils ne voulurent pas croire ce qu'il leur disait, pensant que c'était un mensonge. Il écrivit une seconde fois et ils s'empressèrent de venir à Rome et de lui demander pardon.

Il les fit rester avec lui ; ils ne manquèrent de rien, et tous les trois vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans ; il tient ce conte d'une poissonnière nommée Rose Durand.

XXVI

PETITE BAGUETTE

Il y avait une fois un petit garçon : quand sa mère le mit au monde, elle était âgée ; mais bien qu'elle fût très pauvre, elle le nourrit pendant sept ans sans le faire travailler, et elle le laissait libre d'agir à sa guise, comme un enfant gâté.

Quand il atteignit l'âge de sept ans, il ne se trouvait pas encore assez fort pour commencer à se mettre à la besogne :

— Ah ! ma mère, dit-il, permettez-moi de me reposer sept autres années pour prendre de la force.

— Sept ans, mon fils, répondit la mère, ce sera bien long. Je vieillis, et j'ai bien de la peine à gagner mon pain.

— Laissez-moi tout de même vivre à ma guise, sans rien faire, et vous n'en serez pas fâchée plus tard.

La bonne femme finit par consentir à ce que voulait son fils ; mais elle avait bonne envie qu'il se mît à lui aider. Quand il approcha de quatorze ans, elle lui dit :

— Mon fils, tâche de te mettre à travailler : j'ai beaucoup de mal et je deviens vieille.

— Je ne commencerai pas encore aujourd'hui, ma mère, répondit-il ; mais c'est demain la dernière journée que je dois me reposer.

Le lendemain, il sortit de bonne heure, e

— Ah! se dit-elle, je vais la voir aujourd'hui puisque j'en suis si près ; il n'y a ici que les petites Coudées qui sont occupées dans le château, et la Chatte blanche n'en saura rien.

Elle s'approcha de la pièce d'eau, et, dès qu'elle fut sur le bord, elle vit des feuilles de nénuphar qui remuaient ; un serpent vert sortit de l'eau et vint se mettre à côté d'elle.

Elle eut peur et se recula; mais le Serpent lui dit d'une voix douce :

— Belle princesse, avez-vous peur de moi? Soyez sans crainte, je ne vous ferai point de mal. Je vous en prie, ne vous en allez pas et restez à me parler : il y a si longtemps que je n'ai pu causer avec personne !

Crépuscule fut rassurée par ces paroles : elle resta, et même longtemps, à parler avec le serpent. Elle s'aperçut enfin qu'il était temps de partir, et elle lui dit :

— Adieu, Serpent vert, il faut que je rentre; je ne suis que trop restée avec vous.

Le Serpent la supplia de revenir une autre fois, et quand elle eut disparu, il se replongea dans son étang.

Au moment où Crépuscule rentrait au château de cristal, la Chatte blanche se montra devant elle :

— D'où venez-vous, mademoiselle? lui demanda-t-elle.

— De me promener dans le jardin, répondit Crépuscule.

— Oui, dit la Chatte blanche, vous venez du jardin; mais, malgré ma défense, vous êtes allée sur le bord de la pièce d'eau. Pour votre punition, on va vous plonger dans un bain de lait bouillant.

Aussitôt les petites Coudées accoururent; en un clin d'œil elles déshabillèrent la pauvre Crépuscule, et

la mirent dans un bain de lait bouillant qui la cuisit bien fort; mais elles ne l'y laissèrent pas longtemps, et quand elle en fut retirée, elles la soignèrent de leur mieux, et elle ne tarda pas à être guérie.

Crépuscule avait de nouveau promis à la Chatte blanche de ne plus retourner à l'étang; mais malgré elle, elle pensait souvent au Serpent vert; un jour que la Chatte blanche n'était pas au château, elle ne put résister à l'envie de le revoir, et elle alla sur le bord de la pièce d'eau. Elle vit le Serpent vert qui était étendu sur l'herbe; il avait bien maigri, et il lui dit d'une voix dolente :

— Belle princesse, je croyais que vous m'aviez abandonné, et j'en avais bien du chagrin.

— Non, répondit Crépuscule, je pensais souvent à vous, mais j'ai été si punie de vous avoir vu que je n'osais revenir.

Elle s'oublia encore à causer avec le Serpent, et quand elle rentra au château, la Chatte blanche se présenta devant elle, et lui dit d'une voix irritée :

— Vous m'avez encore désobéi, malgré vos promesses ; cette fois-ci vous allez être plongée dans de l'huile bouillante.

Les petites Coudées déshabillèrent Crépuscule et la mirent jusqu'au cou dans un bain d'huile bouillante, puis elles la portèrent dans sa chambre et la soignèrent de leur mieux.

Cette fois elle fut longtemps à se guérir : un jour qu'elle était seule, elle entendit un frôlement, et elle vit paraître devant elle le Serpent vert, plus maigre encore que d'habitude.

— Je suis bien malade, lui dit-il, mais si vous vouliez m'épouser, je guérirais.

Crépuscule aimait bien le Serpent vert, mais elle ne pouvait se décider à le prendre pour mari.

*
* *

Le lendemain, il prit sa baguette et retourna se promener dans la forêt. Il y rencontra un homme qui chassait, et il lui demanda son nom :

— Je m'appelle Brise Fer, répondit le chasseur.

— Ah ! tu t'appelles Brise Fer ! si tu veux casser la baguette que voilà, je reconnaîtrai que tu mérites ton nom, et nous ferons route ensemble.

Le chasseur prit la baguette et la plaçant sur son genou il la cassa en deux comme si elle avait été une branche de fagot.

— Tu es fort, dit Petite Baguette.

Il ramassa les deux morceaux de sa canne, cracha dessus, et la recolla si bien qu'on ne s'apercevait pas de l'endroit où elle avait été brisée.

Ils se mirent en route, et rencontrèrent un homme qui jouait au palet avec des meules de moulin, et qui avait nom Petit Palet.

— Camarade, lui dirent-ils, si tu veux nous allons marcher de compagnie.

Il y consentit avec plaisir, et à quelque distance de là ils trouvèrent Range Montagne qui avec son dos rangeait les montagnes et les soutenait.

Ils lui proposèrent de se joindre à eux, et tous les les quatre se mirent ensemble à parcourir le monde. Mais au bout de trois ou quatre jours, ils s'ennuyèrent de toujours voyager, et de vivre de leur chasse.

— Maintenant, disaient-ils, il nous faudrait un endroit où nous reposer, et du pain, car il y a longtemps que nous n'en avons mangé.

Peu de temps après, ils arrivèrent devant un château, et allèrent frapper à la porte; mais elle ne s'ouvrit point. Il y avait auprès une ferme où ils

sentait à épouser la princesse; il s'empressa de dire oui. L'évêque demanda ensuite à Crépuscule si elle voulait prendre le Serpent vert pour son légitime époux.

— Oui, répondit-elle.

Dès qu'elle eut prononcé cette parole, au lieu du serpent qui était à ses côtés, se montra le plus beau prince que l'on pût voir; les petites Coudées qui assistaient au mariage reprirent aussitôt leur taille naturelle, et la Chatte blanche devint une belle princesse.

Elle avait été métamorphosée en même temps que les petites Coudées qui étaient des seigneurs et des dames, et le Serpent vert était un roi puissant qu'une fée avait condamné à rester sous cette forme jusqu'à ce qu'il eût trouvé une jeune fille qui voulût bien se marier avec lui.

Il y eut de grandes réjouissances au château de cristal, des repas superbes et un bal où chacun se divertit et dansa de son mieux.

La belle Aurore trouva un mari parmi les princes qui avaient été métamorphosés en petites Coudées; tout le monde fut content, et Crépuscule et son mari n'eurent que du bonheur jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1880, par madame veuve Louis Texier, de Loudéac, qui dans son enfance a entendu conter les *Petites Coudées* à sa bonne, paysanne illettrée des environs de Trévé, partie française des Côtes-du-Nord. A Saint-Cast, j'ai aussi entendu parler, mais confusément, de petites Coudées qu'un serpent fait revenir à leur taille naturelle.

XXIV

LE CORPS SANS AME

Il était une fois trois frères qui n'avaient pas de pain ; et comme ils ne trouvaient pas d'ouvrage dans leur pays, ils partirent ensemble pour aller en chercher ailleurs. Ils allèrent loin, bien loin, et arrivèrent dans une grande forêt où ils abattirent du bois pour faire une fouée de charbon.

Quand elle fut faite et allumée, ils convinrent que chacun à son tour ils passeraient la nuit auprès du feu pour l'empêcher de s'éteindre. Ce fut l'aîné qui se chargea de la garder la première nuit ; quelque temps avant minuit, il vit arriver un petit homme qui lui dit :

— Que fais-tu là ?

— Je garde ma fouée, répondit-il.

— Fais bien attention à toi, dit le nain ; car à minuit le Corps sans âme va venir pour l'éteindre ; mais n'aie pas peur de lui : si tu ne te laisses pas effrayer et si tu te défends avec courage, il ne te fera aucun mal.

Le petit homme disparut dans la forêt ; à minuit l'aîné des frères vit paraître le Corps sans âme ; il était haut comme un chêne et il cria d'une voix à rendre sourd :

— Que fais-tu là, petit ver de terre, poussière de
ains ?

e garde ma fouée.

— Je vais l'éteindre ; va t'en, ou tu t'en trouveras mal.

— Nous allons voir, répondit le gardien.

Il défendit si bien son feu que le Corps sans âme ne put parvenir à l'éteindre et s'en alla tout penaud.

Au matin les deux frères vinrent voir leur aîné, et lui demandèrent comment il avait passé la nuit ; mais, de peur de les effrayer, il ne leur raconta pas ce qui lui était arrivé.

La nuit suivante, le cadet fut de garde à son tour ; un peu avant minuit il vit venir le petit homme qui lui dit :

— Que fais-tu là ?

— Je garde ma fouée, répondit-il.

— Fais attention à bien veiller, dit le nain ; car à minuit le Corps sans âme va venir pour l'éteindre ; mais ne te laisses pas effrayer par ses menaces ; si tu n'as pas peur, il ne te fera aucun mal.

Le petit homme s'eloigna, et à minuit le Corps sans âme arriva en criant :

— Que fais-tu là, petit ver de terre, poussière de mes mains ?

— Je garde ma fouée.

— Laisse-moi l'éteindre ou je vais te hacher menu comme chair à pâté !

— Si tu peux, répondit le garçon.

Il défendit son feu avec courage, et le Corps sans âme ne put l'éteindre et s'en alla tout penaud.

Le matin venu, les deux frères demandèrent à leur cadet comment il avait passé la nuit ; mais il ne leur raconta point les apparitions qu'il avait vues.

La troisième nuit, le plus jeune fut à son tour chargé de garder la fouée ; le petit homme ne vint point le prévenir, et à minuit le Corps sans âme se présenta devant lui en criant :

Il leur indiqua où était la citerne. Quand ils furent arrivés sur le bord, ils virent un escalier, et Petite Baguette dit à Brise Fer :

— Descends le premier, si tu peux.

Brise Fer descendit trois ou quatre marches, mais il lui fut impossible d'aller plus avant, et il fut obligé de remonter.

— A ton tour, Petit Palet, dit Petite Baguette.

Petit Palet ne descendit que deux marches, et, ne pouvant aller plus loin, il revint sur le bord.

— A toi, Range Montagne, dit Petite Baguette.

Range Montagne ne put descendre qu'une marche, et il lui fut impossible d'aller plus loin.

— Puisque vous ne pouvez descendre, dit Petite Baguette, je vais essayer à mon tour : j'irai jusqu'au fond du souterrain et je délivrerai les princesses.

Petite Baguette arriva au fond, où il entendit des voix qui lui disaient :

— Malheureux, vous êtes venu jusqu'ici, mais vous allez rester avec nous, et jamais vous ne reverrez le jour.

— C'est ce qu'il faudra voir, répondit Petite Baguette sans se laisser effrayer ; je suis venu ici pour chercher trois princesses prisonnières et je les délivrerai.

— Comment, dirent les voix, pouvez-vous espérer franchir sept portes bien gardées? c'est derrière la septième que se trouvent les princesses.

Petite Baguette, sa canne de sept cents livres à la main, se dirigea résolument du côté des portes :

La première était en bois de chêne : au moment où il l'ouvrit, on lui tira sept coups de fusil, mais il fit le moulinet avec sa canne, repoussa les balles, et tua les sept hommes qui avaient fait feu.

Quand il ouvrit la seconde porte qui était en zinc, pareille chose lui arriva; mais il détourna encore les

froyable dans le corps duquel est un loup ; ce loup a dans le ventre un lièvre qui renferme une perdrix : la perdrix a treize œufs et c'est dans le treizième que se trouve son âme. Je voudrais bien rencontrer un homme assez courageux pour ôter les œufs du corps de la perdrix ; car ce méchant géant m'a enlevée et je ne l'aime point. Aurais-tu assez de cœur pour tenter l'aventure ?

— J'essayerai, dit le jeune garçon.

Il alla au château où la dame le traita de son mieux, et il resta avec elle jusqu'au moment où le Corps sans âme fut sur le point de s'éveiller; alors elle le cacha avec soin.

Quand le géant se leva, il regarda autour de lui et se mit à remuer les narines comme s'il sentait quelque chose.

— Qu'y a-t-il donc ici? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, que je sache, répondit-elle.

Il se mit à table, mangea et but comme à l'ordinaire, puis il retourna se coucher et bientôt on l'entendit ronfler.

Alors la dame fit sortir le jeune homme de sa cachette, lui donna un sabre bien affilé et le mena à la chambre où le lion était enfermé. Dès que la porte fut ouverte, le lion se mit à rugir effroyablement et à tourner autour du jeune garçon; mais celui-ci ne se laissa pas effrayer, et il s'y prit si adroitement qu'il lui enfonça son épée dans le cœur.

Quand le lion fut bien mort, le jeune garçon vint retrouver la dame qui lui donna à boire et à manger pour le réconforter; lorsqu'il eut repris ses forces, il fendit le corps du lion, et aussitôt un loup en sortit qui grinçait des dents et s'élança sur lui pour le mettre en pièces; mais après un long combat, il fut percé d'un coup de sabre et expira.

Il leur indiqua où était la citerne. Quand ils furen[t] arrivés sur le bord, ils virent un escalier, et Petit[e] Baguette dit à Brise Fer :

— Descends le premier, si tu peux.

Brise Fer descendit trois ou quatre marches, mais il lui fut impossible d'aller plus avant, et il fut oblig[é] de remonter.

— A ton tour, Petit Palet, dit Petite Baguette.

Petit Palet ne descendit que deux marches, et, *ne* pouvant aller plus loin, il revint sur le bord.

— A toi, Range Montagne, dit Petite Baguette.

Range Montagne ne put descendre qu'une marche, et il lui fut impossible d'aller plus loin.

— Puisque vous ne pouvez descendre, dit Petite Baguette, je vais essayer à mon tour : j'irai jusqu'au fond du souterrain et je délivrerai les princesses.

Petite Baguette arriva au fond, où il entendit des voix qui lui disaient :

— Malheureux, vous êtes venu jusqu'ici, mais vous allez rester avec nous, et jamais vous ne reverrez le jour.

— C'est ce qu'il faudra voir, répondit Petite Baguette sans se laisser effraye[r] ... suis venu i... [cherc]her trois princesses pri[sonnières] ...

— Comment, ... s et je ... franchir sept ... voir ... [ti]rer septième qu... re la

Petite B... main, se ...

La p... livre... à l... où il ... fit le ... ua ...

balles avec sa canne, et assomma les sept hommes.

La porte qu'il trouva ensuite était en plomb; lorsqu'il l'eut ouverte, on lui tira sept décharges de revolver : il les para avec sa baguette et tua les sept gardiens.

La quatrième était en fer : au moment où il était parvenu à l'ouvrir, sept boulets furent lancés; il les repoussa avec sa canne, et assomma les sept artilleurs.

A la cinquième porte qui était en cuivre, il eut encore à parer sept boulets plus gros que les premiers, et il tua aussi les artilleurs.

La sixième était en argent; quand il fut parvenu à l'ouvrir, il reçut la décharge de sept mitrailleuses; mais avec sa canne, il repoussa les boulets et assomma les hommes qui les avaient lancés.

Quand il eut ouvert la septième porte qui était en or, il entra dans un appartement où il vit les trois princesses. Il leur cria de ne rien craindre, parce qu'il venait pour les délivrer.

Mais quand il voulut remonter avec elles par l'escalier de la citerne, les marches avaient disparu. Par le [illegible]seil des princesses, il écrivit sur un bout de papier [illegible]l lui fallait cinq cents moutons. Il le mit au bout [illegible] sa baguette, et peu de temps après qu'il l'eut lancé [illegible] les cinq cents moutons furent auprès de lui, [illegible] dépecés en quartiers. Bientôt arriva un gros [illegible]uel il donna à manger, puis les princesses [illegible] dos, emportant [illegible] afin de la donner à manger [illegible] [illegible]ute.

[illegible]èrent en haut, et Petite Baguette [illegible]

et à chaque coup d'aile, il lui donnait un corbeau. Le dernier fut dévoré au moment où l'on arrivait au haut de la citerne, et comme le pigeon criait pour avoir de la viande, il se coupa un morceau de fesse, et le donna au pigeon, qui d'un dernier coup d'aile, le déposa sur terre.



Il se frotta la fesse avec sa baguette, et fut aussitôt guéri. Il croyait retrouver auprès de la citerne les princesses et ses trois compagnons ; mais Brise Fer, Petit Palet et Range Montagne les avaient enlevées de force, et s'étaient enfuis avec elles.

Comme ils avaient peur de Petite Baguette, ils avaient acheté un magasin de draperie, et s'étaient habillés en marchands pour qu'il ne pût les reconnaître s'il venait à les voir.

Cependant Petite Baguette s'était mis à leur recherche, et un jour en passant dans les rues d'une ville, il vit les princesses qui étaient dans une boutique. Il y entra comme pour leur acheter quelque chose. Mais une des jeunes filles le reconnut aussitôt et elle s'écria :

— Voilà celui qui nous a délivrées.

— Oui, c'est moi, répondit-il ; j'avais promis à votre père de vous ramener à lui ; mais je ne le peux, puisque vous n'êtes plus en mon pouvoir. Si pourtant vous voulez me suivre, je vous conduirai à son palais.

Les princesses lui dirent qu'elles y consentaient de bon cœur, et que si elles avaient suivi les trois compagnons, c'était bien malgré elles.

Il les amena au roi, qui fut si content de revoir ses filles qu'en signe de réjouissance il fit faire de grandes fêtes ; et il dit à Petite Baguette :

— Tu as accompli ta promesse, c'est maintenant à moi de tenir la mienne ; je t'avais promis que tu pourrais épouser une de mes trois filles, à ton choix. Je te donne quatre jours pour décider celle qui te plaît davantage.

Le quatrième jour, Petite Baguette vint au palais, et déclara qu'il choisissait l'aînée des princesses.

Huit jours après, les noces eurent lieu : elles furent les plus belles qu'on eût vues de mémoire d'homme ; toute la cour était réunie pour y assister, et même on fit au peuple des distributions de vivres et de vin. Le roi se donna tant de plaisir, que deux jours après le mariage, il mourut d'indigestion. Son héritage échut à ses filles, et comme Petite Baguette avait épousé l'aînée, il passa roi tout de suite après la mort de son beau-père.



Petite Baguette était très aimé de ses sujets, qui le surnommèrent familièrement le roi Grand Nez.

Il était si bon pour les faibles et les petits, que souvent il se déguisait afin de voir par lui-même si les riches faisaient du bien aux pauvres gens, ou s'ils se montraient durs à leur égard.

Un jour — c'était dans la saison où la chasse était défendue sous les peines les plus sévères, — il s'habilla comme un homme du peuple, et alla tout seul se promener. Il s'égara dans la forêt, et à la nuit tombante il fut tout aise d'apercevoir une loge de sabotier. Il y entra, et demanda un gîte pour la nuit, et quelque chose pour souper : le pauvre sabotier, qui avait bien du mal à gagner son pain, l'accueillit de son mieux.

— Je ne suis pas riche, dit-il, mais vous ne mangerez pas pourtant votre pain tout sec ; ces jours-ci j'ai tué un lièvre, et vous en aurez votre part.

— Volontiers, répondit le roi.

Pendant qu'ils étaient à table, il dit au sabotier :

— Vous savez que la chasse est sévèrement défendue ?

— Oui, mais je pense que vous ne me vendrez pas ; si le roi Grand Nez savait que j'ai tué un de ses lièvres, il me punirait bien dur.

Un mois après, le pauvre sabotier reçut une lettre qui lui ordonnait, sous peine de mort, de se rendre à Paris sous huit jours. Il avait grand'peur, et il ne savait pas le chemin de Paris ; mais il se dit :

— J'irai tout de même savoir ce qu'on me veut.

Il se présenta à la cour, ainsi que la lettre le lui ordonnait, et le roi lui fit d'abord des menaces pour l'effrayer un peu ; mais cela ne dura guère, et il lui dit d'un air qui n'était point fâché :

— Venez dîner avec moi.

Quand ils furent à table, le roi Grand Nez lui dit :

— Lorsque je me suis égaré dans la forêt, j'ai été bien content de vous trouver, et vous m'avez reçu de votre mieux. Je veux vous rendre la pareille. Désormais vous n'habiterez plus les forêts, mais le palais du roi.

Et il fit du sabotier un de ses premiers sujets.

Conté en 188[illegible], par Françoise [illegible]umont, d'Ercé. Elle a appris ce conte [illegible] a longtemps, d'une femme âgée de Gosné, nommée J[illegible]. Le dernier épisode, qui est une soudure au conte, [illegible] allusion lointaine à une aventure bien connue de [illegible] D'après la [illegible] des *Marguerites*, Nérac et Bor[illegible] le roi Grand Nez, surnom populaire sous lequel [illegible] est encore connu aux environs de Nérac, s'amusa aussi [illegible] à un charbonnier qui lui avait fait manger une hure [illegible]er.

XXVII

LES SEPT GARÇONS ET LEUR SOEUR

Il était une fois un homme et une femme qui avaient sept garçons, et comme ils n'étaient point riches, ils avaient bien du mal à les nourrir.

Quand ils furent devenus assez grands pour travailler, l'aîné dit à ses frères :

— Ici nous ne gagnons pas grand'chose, et nous sommes à charge à nos parents ; si vous voulez nous allons partir tous les sept ensemble pour chercher fortune, et si nous réussissons à nous bien placer, nous enverrons de l'argent à notre père et à notre mère.

Les six autres frères furent de l'avis de leur aîné ; ils dirent adieu à leurs parents et se mirent en route. Ils allèrent loin, bien loin, sans trouver de l'ouvrage, et ils arrivèrent devant un beau château où ils demandèrent si l'on n'avait pas besoin de serviteurs. Quand la cuisinière les vit tous les sept, elle leur dit :

— Ah ! mes pauvres gars, vous êtes trop nombreux pour que l'on puisse vous trouver à tous de l'ouvrage.

Elle alla pourtant dans la salle où était sa maîtresse et lui dit :

— Madame, venez donc voir les sept beaux garçons, tous les sept frères, qui sont à la porte du château.

Quand la dame les eut vus, elle appela son r
vint lui aussi voir les sept beaux enfants. Ils

rent beaucoup, et il leur demanda ce qu'ils savaient faire.

— Nous sommes chasseurs, répondit l'aîné, et nous avons quitté nos parents pour ne pas être à leur charge.

— Hé bien, dit le seigneur, j'ai une grande forêt qui a quarante lieues de tour ; au milieu est une maison où nous allons nous reposer les jours de chasse, vous irez l'habiter et vous ne manquerez de rien ; seulement il faudra que tous les deux jours l'un de vous vienne ici apporter du gibier.

Les sept frères remercièrent le seigneur, ils furent bien contents de s'installer tous ensemble dans une jolie petite maison où rien ne leur manquait. Ils allaient souvent à la chasse, et tous les deux jours l'un d'eux venait au château apporter une partie du gibier qu'ils avaient tué.

*
* *

Après le départ des sept frères, leurs parents eurent une petite fille ; quand elle fut devenue grande, ses voisins lui disaient souvent :

— Tu as sept frères, sept beaux garçons ; ils sont partis et jamais on ne les a revus.

Un jour elle dit à sa mère :

— Maman, à chaque instant on me parle de mes frères ; est-ce que c'est vrai que j'en ai sept ? je ne les ai jamais vus.

— Oui, répondit sa mère, tu as sept frères qui nous ont quittés avant ta naissance, et depuis on n'a point eu de leurs nouvelles.

— Je les retrouverai bien, dit la petite fille.

— Ah ! ma pauvre enfant, tu auras bien du mal à

voyager toute seule, et peut-être ne te reverrons-nous jamais.

— Si, répondit-elle, laissez-moi aller, et je reviendrai avec eux.

La petite fille, qui avait sept ans, se mit en route, et partout sur son chemin elle demandait si l'on n'avait point eu connaissance de sept frères qui voyageaient ensemble, mais il y avait si longtemps qu'ils étaient passés, que presque personne ne se souvenait de les avoir vus. Elle finit pourtant par retrouver leurs traces, et elle arriva au château où ils s'étaient arrêtés. La dame était à sa fenêtre, et sitôt qu'elle vit la petite fille, elle s'écria :

— Ah ! voici la sœur des sept frères ! que cherches-tu, mon enfant? lui demanda-t-elle.

— Je suis partie à la recherche de mes sept frères, et quoique je ne les connaisse pas, je voudrais bien les trouver.

— Reste avec moi, lui dit la dame ; tes frères habitent dans une forêt auprès d'ici, et demain l'un d'eux doit venir apporter du gibier : ils seront bien aises de te voir.

Le lendemain, l'aîné vint apporter sa chasse, et la dame lui dit :

— Venez donc voir votre petite sœur ?

— Je n'en ai point, répondit-il.

— Si, elle est née après votre départ, et rien qu'à la regarder on voit qu'elle est votre sœur.

La petite fille embrassa son frère et lui dit :

— Mon père et ma mère vous regrettent, je suis partie pour vous chercher, et vous emmener chez eux.

Elle alla avec lui à la petite maison au milieu des bois ; ses frères furent bien heureux de la voir si gentille, et elle demeura avec eux.

Pendant qu'ils étaient à la chasse, tous les jours

un homme sauvage sortait de sa caverne, et venait lui sucer le sang par dessous la porte, de sorte que la petite fille dépérissait à vue d'œil.

— Tu as la mine malade, ma sœur, lui dit l'aîné; qu'est-ce que tu as?

— Ah! répondit-elle, tous les jours un homme sauvage vient, et il suce mon sang par dessous la porte.

— Demain, dit l'aîné, je le tuerai.

Il se cacha, et au moment où l'homme sauvage se penchait pour sucer le sang de sa sœur, il le tua, et il l'enterra dans le jardin de la maison. A l'endroit où était sa tombe, il poussa un arbre si beau que jamais on n'en avait vu un pareil.

Un jour, la petite fille prit des feuilles de cet arbre, et les mit dans la soupe de ses frères; aussitôt ils furent *emmorphosés* (1) en cerfs, car l'homme sauvage était un *Fête* (2), et l'arbre qui était né de lui était aussi fée. Quand les frères furent devenus cerfs, ils dirent à leur sœur avant de s'en aller dans les bois :

— Nous sommes emmorphosés pour quatre ans : au bout de ce temps nous reviendrons, et si tu nous mets à chacun un mouchoir blanc sur les cornes, nous reprendrons aussitôt notre première forme.

Les sept cerfs s'enfuirent dans la forêt, et la petite fille resta seule à la maison ; mais tous les jours on venait du château lui apporter à manger.

*
* *

Un jour, un chasseur qui passait par la forêt vit la petite fille qui était à sa fenêtre ; il lui souhaita le bonjour et lui dit :

— Êtes-vous retenue prisonnière ici ?

(1) Métamorphosés.
(2) Fée mâle.

— Oui, répondit-elle, je ne bougerai pas de cette maison; j'avais sept frères qui, par enchantement, sont devenus de beaux cerfs, et j'attends que leur temps soit fini pour les délivrer.

— Qui vous apporte à manger ?

— C'est le seigneur auquel appartient la forêt ; c'est lui qui a la clé de la maison.

Le chasseur alla au château et dit au seigneur :

— Je passe souvent par votre forêt, et j'y vois une belle jeune fille qui est dans une maison de terre.

— Oui, répondit le seigneur, c'est elle dont les sept frères ont été emmorphosés en cerfs, et elle doit rester là à attendre leur retour.

— Je suis amoureux d'elle, dit le chasseur, et je voudrais bien l'épouser.

— En ce cas, répondit le seigneur, nous allons lui demander si elle le veut.

Ils se rendirent tous deux à la petite maison, et le chasseur dit à la petite fille :

— Si vous voulez, je vous épouserai, je suis riche et vous ne manquerez de rien.

— Non, répondit-elle, mes frères doivent rester quatre ans emmorphosés, je veux les attendre.

Le seigneur lui dit :

— Ta position n'est guère agréable, mon enfant, tu as encore près de trois ans à attendre, et peut-être seront-ils tués d'ici ce temps. A ta place j'accepterais.

La jeune fille consentit à épouser le chasseur ; la noce eut lieu, et au moment où on allait se mettre à table, les sept cerfs arrivèrent et se placèrent parmi les convives. La mariée leur mit des mouchoirs blancs entre les cornes, et aussitôt, au lieu de sept cerfs on vit sept beaux garçons, les plus beaux qu'on put voir.

— Ah ! mes frères, leur dit-elle, que je suis

tente de vous voir ! mais qui vous a abrégé ainsi votre temps ?

— C'est, répondirent-ils, une fée qui nous a dit que si nous assistions à ton mariage, elle nous faisait grâce de deux ans.

*
* *

Après la noce, la mariée dit :

— Je voudrais bien aller voir mes parents avec mes frères ; ils sont vieux, et sans doute ils nous croient tous morts.

— Je veux bien, répondit son mari, je suis assez riche pour vous tous, et tes frères et tes parents viendront demeurer avec nous dans mon château.

Quand ils arrivèrent à la maison où demeuraient les vieux parents, ils trouvèrent la porte fermée, et les voisins leur dirent que le bonhomme était mort, et que la bonne femme était partie à la recherche de ses enfants, et qu'on ne savait ce qu'elle était devenue.

Ils allèrent consulter une somnambule qui leur dit :

— Votre mère a été prise par les fées : elle est dans leur souterrain où elle file et tricote toute la journée, et elle n'est guère heureuse ; le souterrain est au bord de la mer, auprès d'une falaise, et au-dessus est la haute tour d'un château ; mais il n'est guère facile d'y arriver. Pour y entrer, il faut parcourir un sentier étroit au soleil levant qui a plus d'un quart de lieue de long, et l'entrée ne peut laisser passer qu'une personne. Il faudra vous munir d'un falot, et quand vous y serez entrés, vous verrez trois corridors devant vous ; c'est au fond de celui de gauche que votre mère assise file et tricote pour les fées.

Ils cherchèrent le sentier, sans pouvoir le trou-

ver ; mais ils virent un homme à qui ils demandèrent s'il connaissait le chemin de la grotte aux fées.

— Oui, répondit-il, et j'ai souvent essayé d'entrer dans leur trou, mais jamais je n'ai pu.

— Montrez-nous-le, dirent-ils.

Ils arrivèrent à l'entrée de la grotte, et ayant allumé des lumières, ils prirent le corridor de gauche et virent au fond leur mère qui filait. Ils l'emmenèrent avec eux, mais se gardèrent bien de rien dire aux fées, car s'ils leur avaient parlé, il leur serait arrivé malheur.

Ils allèrent ensuite dans le château du mari de la jeune femme, et ils y vécurent heureux tous ensemble.

Conté en 1880, par Jacquemine Nicolas, de Saint-Cast, femme de Julien Gourhan, âgée de 60 ans environ.

La fille aux sept frères, n° XXVI des Contes populaires de la Haute-Bretagne, a quelque rapport avec ce conte. Celui qui suit et que j'ai recueilli dans l'Ille-et-Vilaine a plusieurs épisodes communs avec *Les sept garçons et leur sœur ;* l'épisode du doigt sucé y est plus motivé ; mais la fin en est altérée et écourtée.

XXVII *bis*

LES SEPT GARÇONS ET LEUR SOEUR

Il était une fois un homme et une femme qui avaient sept garçons et point de fille. Le mari en était bien fâché, et il disait à sa femme :

— Il n'y a ici que des gars et point de cuisinière : si ton prochain enfant est encore un garçon, je tuerai tout à la maison ; si c'est une fille, je tuerai les gars.

La mère dit à ses enfants :

— Si vous voyez une quenouille devant la maison, il faudra vous sauver bien vite ; car votre père vous tuerait.

Quelque temps après, ils virent une quenouille ; alors ils partirent tous les sept et se réfugièrent dans la forêt, où ils trouvèrent une petite maison qui était bien commode pour demeurer ; ils se firent charpentiers, et ils vivaient à l'aise ; mais ils étaient marris de ne point avoir de femme pour préparer leur cuisine.

Leur père était bien aise d'avoir une fille ; il la chérissait de son mieux, et il lui acheta un peigne d'argent. Un jour qu'elle se peignait sur le bord d'un [illegible] pie survint qui prit le peigne dans son bec, [illegible] fuir en sautillant. La petite fille courut [illegible] leuse, et elle lui répétait :

[illegible] a pie, rends-moi mon peigne !
[illegible] a pie, rends-moi mon peigne !

[illegible] pie continuait à se sauver ; elle la suivit, et

finit par arriver à la petite maison où demeuraient ses frères. La pie se posa sur la cheminée, et laissa tomber le peigne d'argent. La petite fille entra dans la cabane par le trou du chat — elle n'était guère grosse — et trouva son peigne qui était tombé dans les cendres du foyer; elle le ramassa, puis elle sortit, et alla se cacher sous une cuve.

Au soir, elle vit venir ses sept frères, dont sa mère lui avait souvent parlé; elle fut bien contente, et elle se dit:

— Ils n'ont point de cuisinière, les pauvres gars; demain je leur ferai leur soupe.

Elle se leva avant le jour, et quand les frères s'éveillèrent le lendemain matin, ils trouvèrent leur soupe toute chaude; le soir et les jours d'après leur repas était encore préparé, et ils ne voyaient personne. Ils se dirent:

— Il faut que nous sachions qui nous apprête nos repas; nous allons acheter des épingles et les mettre dans nos draps de lit; de cette façon dès que nous remuerons, nous sentirons les épingles et nous serons réveillés.

Le lendemain, elle leur fit encore leur soupe; un des frères se réveilla, et la vit.

Elle retourna se cacher sous la cuve; ils la levèrent et lui demandèrent ce qu'elle faisait là. Alors, elle leur dit qu'elle était leur sœur.

Ils lui dirent de rester à la maison, et de faire tout à sa guise; ils lui donnèrent un petit chien, en lui recommandant de lui offrir à manger de tout ce qu'elle aurait; car c'était le petit chien qui allait chercher du feu chez un Sarrasin (1) et il aurait dévoré la petite fille s'il l'avait vue.

Un jour la petite fille mangea une noix, et n'en

(1) Ogre; c'est un synonyme que les conteurs gallots emploient assez fréquemment.

donna point au chien ; le feu s'éteignit et le chien ne voulut plus comme d'habitude aller en chercher chez le Sarrasin. La petite fille fut obligée de prendre son sabot et d'aller à sa place.

Elle frappa à la porte du Sarrasin, et sa femme qui n'était point sarrasine vint lui ouvrir.

— Donnez-moi du feu, s'il vous plaît, ma bonne dame, dit la petite fille.

— Je veux bien, mon enfant, répondit la femme ; mais sauvez-vous bien vite ; car mon homme est Sarrasin, et s'il vous voyait, il vous mangerait.

Comme la petite fille était prête à partir avec son feu, le Sarrasin arriva, et sa femme n'eut que le temps de la cacher sous un paquet de linge sale.

— Je sens la chair chrétienne, dit le Sarrasin en entrant.

— Non, ce sont des poulets que je viens de tuer.

— Je sens la chair chrétienne ; ce ne sont pas des poulets.

— C'est notre vache qui a eu un veau.

— Je sens la chair chrétienne ; ce n'est pas le veau que je sens.

— Ce sont nos petits moutons que je viens de rentrer à l'étable.

— Je sens la chair chrétienne ; dis-moi ce que tu caches.

— Je t'en prie, répondit la femme, je vais tout te dire ; mais tu ne lui feras point de mal : c'est une petite fille qui est venue chercher du feu dans son sabot.

— Je veux bien ne pas la manger, dit le Sarrasin ; mais à la condition que tous les matins elle m'apportera son doigt à sucer.

La petite fille s'en alla ; mais tous les matins elle apportait son doigt à sucer au Sarrasin, et elle maigrissait à vue d'œil. Les frères s'en aperçurent et lui dirent :

— Qu'est-ce que tu as? tu deviens pâle comme un navet.

— Je n'ai rien, répondit-elle.

Mais comme ils la pressaient de questions. elle ne voulut point mentir, et leur dit qu'un matin elle n'avait pas voulu donner au petit chien un morceau de noix, et que comme il refusait d'aller chercher du feu, elle avait été obligée d'aller en demander chez le Sarrasin; il était survenu pendant qu'elle en prenait, et n'avait consenti à ne pas la manger, que si elle lui apportait son doigt à sucer; tous les matins elle passait son doigt gauche par une fente de la porte, et sa main enflait dès que son doigt avait été sucé.

— Demain tu retourneras encore, lui dirent ses frères; mais tu diras au Sarrasin d'agrandir le trou de la porte, et de passer sa tête pour te sucer le doigt.

Le lendemain le Sarrasin agrandit le trou de sa porte, et au moment où il passait la tête pour sucer le doigt de la petite fille, un des frères qui le guettait lui fit sauter la tête d'un coup de hache.

La femme du Sarrasin fut bien contente d'être débarrassée de son mari; elle l'enterra dans un grand trou, dans un coin de son jardin. Elle planta sur sa fosse des poireaux qui devinrent si énormes que chacun d'eux avait plus d'un pied de tour. Les frères n'avaient point de jardin; mais la femme du Sarrasin leur donnait volontiers des légumes. Un jour ils dirent à leur sœur d'aller chercher des poireaux; elle en mit dans la soupe; mais dès que ses frères l'eurent mangée, ils tournèrent en Sarrasins.

La petite fille resta à vivre avec la veuve du Sarrasin, et elles furent très heureuses toutes les deux.

Conté en 1881, par Françoise Dumont, d'Ercé, fille d'un tisserand, âgée de 21 ans environ.

XXVIII

LE PILLOTOUS (1)

Un jour que le *pillotous* Sans-Quartier traversait une forêt, il aperçut parmi les arbres un beau château, et il y alla pour demander si la cuisinière n'avait pas des peaux de lapins à lui vendre ou des chiffons usés à échanger pour des mouchoirs de couleur.

Dans la cour, dont la porte était ouverte, il n'y avait personne, pas même un chien : il poussa le cri habituel aux gens de sa profession :

La bourgeoise, av'ous des pillots (2) ?

sans entendre aucune voix lui répondre. Étonné de ce silence, il entra et commença à visiter la maison. Dans la cuisine des marmites étaient sur le feu, mais il ne voyait point de cuisinier; la table de la salle à manger était couverte de belles assiettes avec des morceaux de pain blanc à côté ; mais ni là, ni dans les autres chambres qu'il visita, il ne put apercevoir aucun habitant, ce qui le surprit étrangement.

Il revint à la salle à manger, et comme il avait [illegible] se mit à table, après avoir pris un peu de [illegible] dans les marmites ; mais au moment où il

[illegible]t le nom qu'on donne en Haute-Bretagne aux chiffon[illegible]bulants.

[illegible], chiffons.

portait à sa bouche les premiers morceaux, il entendit une voix qui, par trois fois, prononça distinctement son nom. Il se leva, et parcourut encore les appartements sans voir personne. Quand il eut recommencé à manger, il s'entendit de nouveau appeler, et cette fois, il découvrit dans une des chambres une chèvre qui lui présenta du tabac et lui demanda s'il était un homme courageux.

— Oui, certes, répondit-il, et je ne sais encore si la peur a du poil ou de la plume sur le dos.

— En ce cas, dit la chèvre, tu peux rendre un grand service à une personne affligée : reviens à la nuit dans cette chambre, et quoi qu'on te fasse, quoi que tu entendes dire, ne prononce pas une parole, et laisse-toi même au besoin maltraiter.

A minuit, le château retentit d'un bruit de chaînes agitées avec violence, et quatre diables descendirent par la cheminée ; ils se jetèrent sur Sans-Quartier qui fut roulé par terre, berné dans une couverture, pincé et maltraité de la façon la plus étrange. Mais, comme il voyait que dans tout cela il y avait de l'enchantement, il ne prononça pas une parole et ne fit entendre aucune plainte. Les diables disparurent par où ils étaient venus, et il dormit le reste de la nuit.

Au matin, il vit venir la chèvre qui marchait sur deux pieds pareils à ceux d'une femme, et avait depuis la ceinture jusqu'à terre une belle robe ; mais la tête et toute la partie supérieure de son corps conservait la forme d'une chèvre.

Elle lui demanda s'il consentait encore à passer la nuit prochaine dans la chambre où il avait vu les diables. Sans-Quartier, bien que meurtri, ne voulut pas refuser, et la chèvre lui donna encore du tabac.

Les diables furent bien plus méchants cette f
que la précédente ; mais le pillotous souffrit

mauvais traitements avec courage, et ne poussa pas une plainte. Quand le jour fut venu, il vit que la tête seule de la jeune fille avait l'apparence d'une chèvre : tout le corps, depuis le cou jusqu'aux pieds, ressemblait à celui d'une belle dame. Comme il se doutait que les épreuves qu'il subissait contribuaient à achever la métamorphose, il consentit encore à retourner passer la nuit dans la chambre aux enchantements.

A minuit, un bruit horrible de chaînes se fit entendre, et les diables paraissaient plus irrités que de coutume. Après avoir tracassé et roulé Sans-Quartier, l'un d'eux s'écria :

— Il faut mettre ce pillotous à la broche ; nous verrons bien si, quand il tournera et grillera devant le feu, sa langue finira par se délier.

— Excellente idée, répondit un autre ; va chercher une broche bien pointue, pendant que moi j'allumerai un brasier capable de rôtir un bœuf.

Les deux autres diables continuèrent à tourmenter Sans-Quartier jusqu'au moment où le coq chanta pour annoncer les premières lueurs du jour, et ils s'en allèrent sans avoir mis leur menace à exécution : mais le pauvre homme était si moulu qu'il pouvait à peine se remuer.

Au matin, il vit paraître la jeune fille dont la tête de chèvre avait disparu pour faire place à une figure la plus jolie du monde; elle ressemblait à une grande dame, si belle et si bien faite que le pillotous demeura ébloui.

Elle le remercia de l'avoir, par son courage, délivrée de son enchantement, et lui ordonna d'aller chez un marchand de corbeaux qui demeurait assez loin, et qui avait sept de ces oiseaux. Quand le pillotous fut arrivé à la maison du marchand, celui-ci lui

dit que ses corbeaux étaient à manger du grain dans un champ qu'il lui indiqua.

*
* *

Sans-Quartier ne vit d'abord que six corbeaux, qu'il appela et qui accoururent à lui : peu après il aperçut le septième qui revenait à tire-d'ailes.

— D'où viens-tu, corbeau? lui demanda le pillotous ?

— Des fiançailles de la princesse de Sérésie.

— Viens avec moi, dit Sans-Quartier, qui comprit que la princesse était cette dame dont il avait rompu l'enchantement.

Il arriva, conduit par le corbeau, au palais du roi où tout le monde était en fête. La princesse le reconnut et trouva moyen de lui parler secrètement : elle lui dit qu'avant d'avoir été transformée en chèvre par une méchante fée, elle était promise à un prince; mais que si pendant trois matins de suite Sans-Quartier voulait se trouver à trois heures près de la fontaine, elle lui accorderait pour sa récompense tout ce qu'il voudrait.

Le pillotous consentit encore à cette nouvelle épreuve, car la princesse était si belle qu'il se serait laissé hacher en morceaux pour lui plaire.

Le premier matin, il s'endormit et ne se réveilla que lorsqu'il sentit qu'on le plongeait dans l'eau froide; quand il ouvrit les yeux il vit une belle dame dont il ne distinguait pas les traits à cause de l'obscurité, et qui, avant de le quitter, lui mit dans la poche un mouchoir. Le lendemain et le jour suivant pareille ave ture lui arriva : et quand vint le matin du der jour, il vit auprès de lui une vieille femme qui lu

que la princesse elle-même lui avait mis les trois mouchoirs dans la poche, et elle lui conseilla d'aller au palais du roi et d'y entrer hardiment.

Quand il y arriva, on y faisait un grand festin pour célébrer la délivrance de la princesse : son père, la voyant toute triste, lui demanda si elle était contrariée de se marier avec le prince son fiancé. Elle répondit d'abord qu'elle agirait suivant la volonté de son père ; mais ensuite, pressée de questions, elle finit par avouer qu'elle désirait, à moins que le roi ne s'y opposât, épouser son libérateur qui avait souffert pour elle. Le Pillotous parut en ce moment, et comme c'était un homme de bonne mine, à l'air ouvert et à la figure intelligente, il ne déplut pas au père de la princesse, qui consentit volontiers au mariage. Ils firent de belles noces, auxquelles furent invités bien des gens, et ils vécurent heureux jusqu'à un âge avancé.

Conté en 1879, par Marie Huchetz d'Ercé, âgée de 13 ans.

XXIX

LE PETIT MOUTON MARTINET

Il était une fois un homme qui avait une petite fille; il lui avait donné une fée pour marraine et il l'aimait bien. Mais sa femme mourut, et comme il était encore jeune, il se remaria et de son second mariage il eut une fille.

La femme, comme c'est l'ordinaire des belles-mères, n'aimait point l'enfant de son mari, et elle était jalouse d'elle parce qu'elle était plus jolie que sa fille. Elle l'envoyait garder les moutons et lui donnait seulement un petit morceau de pain sec pour sa journée.

Un jour la petite fille était à regarder son morceau de pain ; elle songeait qu'il était bien petit et bien dur, et que, pendant que sa sœur restait à la maison bien choyée et bien nourrie, elle était dans les champs, traitée comme une mendiante. Elle se mit à pleurer et elle vit sa marraine qui passait par là, déguisée en chercheuse de pain.

— Qu'as-tu à pleurer, ma petite fille? lui demanda-t-elle.

— Regardez, répondit-elle, ce que j'ai pour me nourrir toute la journée.

— Ce n'est guère, mon enfant; mais tu en as encore plus que moi : veux-tu m'en donner un petit morceau ?

L'enfant partagea son pain avec la vieille, et elle

lui raconta comment sa belle-mère la traitait et l'envoyait garder son troupeau sans lui donner de quoi manger son content.

— Comment se nomment tes moutons? demanda la fée.

— Celui-ci se nomme Martinet, l'autre Thébaud, l'autre Isar.

— Lequel aimes-tu le mieux?

— C'est mon petit mouton Martinet, car il n'est point farouche, et il se laisse caresser.

— Hé bien, dit la fée; voici une baguette. Quand tu entendras sonner la cloche, tu frapperas sur le dos de ton mouton en disant :

Par la vertu de mon mouton Martinet,
Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait,

et tu verras se dresser devant toi une table bien garnie, que tu feras disparaître quand tu seras rassasiée. Mais garde-toi bien que ta belle-mère ne sache que tu as la baguette, car elle te ferait encore du mal.

La petite fille remercia la fée qui s'éloigna. Quand elle entendit sonner l'Angélus, elle appela son petit mouton, et elle lui frappa doucement sur le dos en disant :

Par la vertu de mon mouton Martinet,
Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait.

Aussitôt elle vit devant elle une jolie table servie et les plats qui étaient dessus étaient tout chauds. Elle mangea de bon appétit, puis quand elle n'eut plus faim, elle joua de sa baguette en disant :

vertu de mon mouton Martinet,
va-t'en sous terre et disparais.

s jours elle était servie quand elle voulait,

et loin de maigrir, elle devenait de plus en plus fraîche et jolie ; sa belle-mère en était bien navrée, et elle dit à sa fille :

— Demain, tu iras aux champs avec ta sœur, et tu lui diras : « Ma sœur, cherche-moi mes poux dans la tête et je te chercherai les tiens après. » Tu feras mine de dormir et tu verras si quelqu'un lui apporte à manger.

La vilaine petite fille alla aux champs avec sa sœur, et lui dit :

— Ma sœur, si tu veux nous allons nous chercher nos poux ?

— Volontiers, répondit la petite fille.

Elle se mit à peigner sa sœur, mais comme celle-ci se doutait qu'elle était venue pour l'épier, elle se tint sur ses gardes. La petite fille eut faim et elle dit à sa sœur :

— Qu'est-ce que tu as à manger ?

L'autre lui montra son morceau de pain sec ; mais quand elle le vit, elle fit la grimace, et retourna dîner à la maison. Dès qu'elle fut partie, la petite fille appela son mouton, et le frappa de trois coups de baguette en disant :

Par la vertu de mon mouton Martinet,
Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait.

Le lendemain la méchante belle-mère envoya encore sa fille ; mais elle lui donna un gros morceau de pain bien beurré pour qu'elle n'eût pas besoin de revenir à midi.

La vilaine petite fille se mit à peigner sa sœur; mais elle fit mine de s'endormir. Fanchette prit la tête d'un vieil âne qui n'avait plus que les os, et mit entre les mains de sa sœur, puis elle aj

son mouton et fit jouer sa baguette en disant tout bas :

> **Par la vertu de mon mouton Martinet,**
> **Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait.**

L'enfant, qui ne dormait pas, vit sa sœur manger des meilleurs plats et faire ensuite disparaître la table. Quand elle rentra à la maison, elle raconta ce qu'elle avait vu, et sa mère en fut si irritée, qu'elle tomba malade de colère et se mit au lit.

En revenant, son mari la trouva couchée et lui demanda ce qu'elle avait :

— Ah ! répondit-elle, je suis bien malade.

— Qu'est-ce que je ferais bien pour te guérir, dit le mari.

— Si je mangeais un morceau du petit mouton Martinet, il me semble que je serais soulagée.

— Ah ! dit le mari, ce serait dommage de le tuer, car il est gentil et ma fille l'aime bien ; il vaudrait mieux tuer Isar ou Thébaud, qui sont aussi gras.

— Non, répondit-elle, c'est Martinet que je veux manger.

Quand Fanchette apprit que son mouton allait être tué, elle alla chez sa marraine, et lui dit en pleurant :

— Ah ! ma marraine, ma méchante belle-mère qui veut manger mon pauvre petit Martinet !

— Puisqu'elle veut le manger, répondit la fée, je n'y peux rien ; mais tu demanderas à ton père sa tête et ses quatre pieds, et tu me les apporteras.

Quand la fée eut la tête et les pieds de l'agneau Martinet, elle les toucha avec sa baguette, et dit :

> **Je veux qu'ici s'élève un beau château,**
> **Où se trouve dedans tout ce qu'il faut.**

Alors la tête devint la charpente et les pieds formèrent les murailles. On voyait le château de la mer, et il était plus beau que celui du roi.

*
* *

Quelque temps après le fils du roi alla à la chasse, et il se trouva à passer auprès du château :

— Voilà, dit-il, un château qui a été construit depuis peu.

Il y entra et dit à Fanchette :

— Voulez-vous me permettre d'allumer mon cigare, Mademoiselle.

— Oui, Monsieur, entrez.

Jamais le fils du roi n'avait vu rien de si beau, et, comme Fanchette lui plaisait, il se mit à lui faire la cour. En s'en allant, il lui dit :

— Je voudrais bien revenir ici; que faudra-t-il vous apporter?

— Un peu du gibier que vous aurez tué, répondit-elle.

Quand il fut de retour chez son père, il lui dit :

— J'ai fait bonne chasse, et j'ai vu sur ma route un château qui est plus beau que le nôtre; il faudra que vous veniez le voir avec moi.

Ils vinrent au château, et virent sur le balcon la jeune fille qui chantait. Ils lui demandèrent la permission d'entrer; et elle y consentit : pendant qu'ils descendaient de cheval, elle se hâta d'épousseter le salon, puis elle vint leur ouvrir et les invita à s'asseoir dans des fauteuils tout dorés.

— Désirez-vous vous rafraîchir? leur demanda-t-elle; il fait chaud.

— Avec plaisir, Mademoiselle, dit le roi.

Elle alla dans sa salle à manger, et pren

baguette que lui avait donnée sa marraine, elle dit :

> Par la vertu de mon mouton Martinet,
> Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait.

Il vint une table couverte de pâtisseries et de liqueurs ; jamais le roi n'avait vu rien de mieux servi.

En s'en allant le prince dit à son père :

— Comment trouvez-vous cette jeune fille?

— Elle me plaît beaucoup, répondit-il.

— Et à moi aussi ; si elle y consent, nous nous marierons ensemble.

Ils revinrent le lendemain, et Fanchette consentit à épouser le fils du roi. Quand elle avait besoin de quelque chose, elle descendait dans sa cave pour jouer de sa baguette, et sa belle-mère, qui en eut connaissance, trouva moyen de s'y cacher.

Pour le jour du mariage, elle dit au roi :

— Il n'est pas nécessaire que vous apportiez rien ici, je me procurerai tout ce qu'il faudra.

Quand le roi et son fils furent arrivés, elle descendit à la cave pour commander à sa baguette un beau repas ; mais sa belle-mère qui la guettait la saisit par la ceinture ; Fanchette cria au secours, le fils du roi accourut et vit la méchante belle-mère qui levait un grand couteau pour égorger sa belle-fille. Le prince tua la méchante femme et jeta son cadavre à pourrir parmi les broussailles.

Il se maria avec la jeune fille, et ils firent de belles
anchette fit ensuite venir son père qui de-
c elle, et ils vécurent heureux.

880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de
nt ce conte de Suzon Loisel, veuve Josset, de Saint-
s 70 ans.

XXX

LE ROI DES CRAPAUDS ET LA REINE DES GRENOUILLES

Au temps jadis il y avait au Moulin de la Mer, en la paroisse de Matignon, un meunier qui fut obligé de cesser d'habiter la maison auprès de son moulin : toutes les nuits les crapauds et les grenouilles venaient se battre sur le bord de l'étang, et ils faisaient un tel vacarme qu'il était impossible de fermer l'œil dans le voisinage.

Cela dura dix huit mois, et comme le bruit s'en répandit dans le pays, il venait des gens de très loin pour voir la bataille des Crapauds et des Grenouilles.

Parmi ceux qui vinrent alors au Moulin de la Mer se trouvait un homme qui comprenait le langage des crapauds et des grenouilles ; il dit au meunier :

— Si vous voulez, je vous débarrasserai des grenouilles et des crapauds qui vous empêchent de dormir la nuit dans votre moulin ?

— Ah! répondit le meunier, j'en serais bien aise : combien me demandez-vous pour cela?

— Cent francs, dit l'homme.

— Si vous pouvez m'en débarrasser, ce n'est pas cent francs, c'est mille francs que je vous donnerai.

Le meunier emmena l'homme au moulin; quand vint le soir, les grenouilles commencèrent à coasser dans l'étang, et les crapauds descendaient la montagne en faisant entendre leur cri ; ils se battir-

le combat avait lieu partout, sur la chaussée, dans l'étang, dans la cour du moulin, et jusque dans la maison.

L'homme qui entendait le langage des bêtes ne disait rien et écoutait. Quand le combat fut terminé, il dit au meunier :

— Savez-vous la cause de cette bataille?

— Non.

— C'est une guerre qu'il y a entre les Crapauds et les Grenouilles ; le roi des Crapauds est devenu amoureux de la reine des Grenouilles et l'a demandée en mariage ; mais elle a refusé, et c'est pour cela qu'a lieu tout ce carnage. Mais demain, si vous voulez, je prendrai la reine des Grenouilles.

— Comment ferez-vous ?

— Peu vous importe ; avez-vous un filet un peu grand?

Le meunier lui donna un filet grand comme un carrelet ; l'homme qui entendait le langage des bêtes le graissa avec une pommade qu'il avait dans une petite bouteille, puis il tendit son carrelet, et la reine des Grenouilles vint s'y prendre. Elle pesait plus de dix livres et elle était toute verte : elle avait les yeux comme des verres de montre et les pattes aussi grosses que les mains d'un homme de grande taille. Ils furent bien étonnés de la voir, et le meunier en eut peur.

La reine des Grenouilles dit à l'homme qui avait tendu le carrelet :

— Ah ! pêcheur, pourquoi ton filet m'a-t-il prise?

— Parce que je voulais t'avoir en ma puissance, répondit-il.

— Qui t'a dévoilé le secret que tu as?

— C'est le père Lampoudrie.

— Ah ! s'écria-t-elle, c'est mon grand ennemi ;

mais prends garde, si tu ne me mets pas à aller, le moulin n'aura plus jamais d'eau.

— Avant de t'en aller, dit le meunier qui n'avait pas encore parlé, il faut que tu me promettes de faire cesser la guerre; il y a trop longtemps que tu me fais du tort, et que toutes les nuits tu m'empêches de dormir.

— Pourquoi, reprit l'autre homme, n'épouses-tu pas le roi des Crapauds?

— Jamais, s'écria-t-elle, je ne consentirai à me marier avec lui : il est trop laid.

— Je vais t'emporter chez moi, dit le meunier.

— Si tu me laisses une heure sans eau, dit la Grenouille, je mourrai, et jamais ton moulin ne moudra plus.

Le meunier apporta une grande cuve pleine d'eau et y mit la Grenouille.

Quand vint le soir, voilà les grenouilles qui se mettent à coasser, les crapauds à descendre la montagne, et le combat recommença : dès que la reine des Grenouilles aperçut le roi des Crapauds, elle fit un saut de plus de dix pieds et s'élança sur son ennemi : pendant toute la nuit il y eut encore un grand carnage de Crapauds et de Grenouilles, et la bataille ne cessa qu'avec le jour.

Le lendemain l'homme qui comprenait le langage des animaux revint au moulin; il graissa de nouveau son filet, et la reine des Grenouilles vint s'y prendre; mais cette fois elle fut obligée de promettre d'épouser le roi des Crapauds, pour faire cesser la guerre. On alla chercher le roi des Crapauds qui arriva tout joyeux de cette bonne nouvelle.

Quand elle le vit, elle lui dit :

— Ah! Crapaud, comment veux-tu que je t'épouse, toi qui es si laid!

— Si je suis laid, répondit-il, je ramasse le venin de la terre et je purifie l'eau qui te nourrit (1).

La reine des Grenouilles promit au roi des Crapauds de se marier avec lui le lendemain :

— Ah! disait-elle, depuis que la guerre dure, j'ai déjà perdu plus de dix mille grenouilles.

— Et moi, répondit le Crapaud, plus de vingt mille de mes sujets sont morts à la guerre.

Ils invitèrent à leur noce le meunier et la meunière, en leur disant :

— Après la noce, nous vous donnerons une récompense.

Le lendemain soir, le roi des Crapauds arriva le premier sur le bord de l'étang accompagné de tous ses sujets; il s'était fait beau pour le mariage : il avait les yeux rouges et le corps couvert de boutons gros comme des œufs de poule; c'était là sa beauté et il avait mis son plus bel habit. La reine des Grenouilles se présenta à son tour, qui était bien belle aussi : elle avait mis sa plus belle robe verte et ses yeux étaient gros comme des verres de montre, et toutes les grenouilles chantaient parce que la guerre était finie.

Le repas eut lieu au bord de l'étang; il y avait des mets et des friandises à la mode des Crapauds et des Grenouilles : une table était dressée pour le meunier, la meunière et l'homme qui entendait le langage des bêtes, et il y avait dessus tout ce qu'on peut désirer de meilleur comme nourriture et comme boisson.

Quand le repas fut terminé, les Crapauds invitèrent les Grenouilles à danser, et la danse dura jusqu'au matin. Lorsqu'elle fut terminée, le Crapaud dit au meunier.

— C'est toi qui es cause que j'ai épousé la reine

(1) Les crapauds passent pour prendre le mauvais air.

des Grenouilles ; pour te récompenser, je chasserai de sur tes terres tous les *v'lins* (1), je les empêcherai de ravager tes champs, et tu auras toujours de bonnes récoltes.

La reine des Grenouilles lui dit :

— Meunier, pour te récompenser de m'avoir laissé la vie, tu auras toujours de l'eau dans ton étang et du blé dans ton moulin, et je vais te découvrir un trésor qui a été caché, il y a deux cents ans, par un autre meunier.

Le roi des Crapauds et la reine des Grenouilles lui montrèrent le trésor, puis ils s'en allèrent ensemble : depuis ce temps le meunier fit toujours de bonnes affaires, et il ne revit plus jamais le roi des Crapauds et la reine des Grenouilles.

(1) Reptiles.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast. Elle tient ce conte de Marie Jeanne Carfantan, âgée de 45 ans, femme de Mathurin Renault, laboureur à Saint-Cast. Marie Jeanne Carfantan, née et élevée à Henanbihen, canton de Matignon, avait appris ce conte de son grand-père.

que la princesse elle-même lui avait mis les trois mouchoirs dans la poche, et elle lui conseilla d'aller au palais du roi et d'y entrer hardiment.

Quand il y arriva, on y faisait un grand festin pour célébrer la délivrance de la princesse : son père, la voyant toute triste, lui demanda si elle était contrariée de se marier avec le prince son fiancé. Elle répondit d'abord qu'elle agirait suivant la volonté de son père ; mais ensuite, pressée de questions, elle finit par avouer qu'elle désirait, à moins que le roi ne s'y opposât, épouser son libérateur qui avait souffert pour elle. Le Pillotous parut en ce moment, et comme c'était un homme de bonne mine, à l'air ouvert et à la figure intelligente, il ne déplut pas au père de la princesse, qui consentit volontiers au mariage. Ils firent de belles noces, auxquelles furent invités bien des gens, et ils vécurent heureux jusqu'à un âge avancé.

Conté en 1879, par Marie Huchetz d'Ercé, âgée de 13 ans.

XXIX

LE PETIT MOUTON MARTINET

Il était une fois un homme qui avait une petite fille; il lui avait donné une fée pour marraine et il l'aimait bien. Mais sa femme mourut, et comme il était encore jeune, il se remaria et de son second mariage il eut une fille.

La femme, comme c'est l'ordinaire des belles-mères, n'aimait point l'enfant de son mari, et elle était jalouse d'elle parce qu'elle était plus jolie que sa fille. Elle l'envoyait garder les moutons et lui donnait seulement un petit morceau de pain sec pour sa journée.

Un jour la petite fille était à regarder son morceau de pain ; elle songeait qu'il était bien petit et bien dur, et que, pendant que sa sœur restait à la maison bien choyée et bien nourrie, elle était dans les champs, traitée comme une mendiante. Elle se mit à pleurer et elle vit sa marraine qui passait par là, déguisée en chercheuse de pain.

— Qu'as-tu à pleurer, ma petite fille? lui demanda-t-elle.

— Regardez, répondit-elle, ce que j'ai pour me nourrir toute la journée.

— Ce n'est guère, mon enfant; mais tu en as encore plus que moi : veux-tu m'en donner un petit morceau ?

L'enfant partagea son pain avec la vieille, et ell

comme elles avaient mauvais cœur, elles dirent que si cela continuait, elles iraient avec leur mère chasser la bonne femme qui voulait du bien à Cendrouse.

*
* *

Quand le lendemain Cendrouse vit venir la fée, elle lui raconta les propos de ses sœurs, et elle pleurait en pensant à leur méchanceté.

— Voudrais-tu, dit la fée, être mieux habillée que tu n'es, et avoir de beaux vêtements bien chauds à la place de tes haillons percés?

— Ah! oui, répondit-elle, j'en serais bien contente, quand ce ne serait que pour rendre jalouses mes sœurs qui sont si méchantes.

— Il ne faut pas leur souhaiter du mal, il faut au contraire leur désirer du bien, dit la vieille.

— Je tâcherai, répondit Cendrouse, de ne plus les détester, puisque tel est votre désir.

La bonne femme lui donna une baguette blanche en disant :

— Ton père a fait pousser sur son fumier de belles citrouilles qu'il a soigneusement ramassées quand elles ont été mûres : prends la plus grosse et porte-la dans l'aire. Quand tu l'auras frappée d'un coup de baguette, elle se transformera en carrosse : appelle le chat qui se chauffe dans les cendres et qui n'a pas peur de toi, car tu ne lui as jamais fait de mal; en trois coups de baguette tu le feras devenir un cheval tout attelé; et quand au lieu de tes vieux haillons tu auras des habits plus beaux que ceux de tes sœurs, tu monteras dans ta voiture pour te promener, et la baguette te fournira tout l'argent que tu désireras.

Cendrouse ne savait comment remercier la vieille femme : elle retourna à la maison, et bientôt elle monta dans un beau carrosse attelé d'un cheval vigoureux : elle était aussi bien vêtue qu'une dame de la ville, et elle commença à se promener.

Sur la route elle rencontra la vieille femme qui marchait péniblement appuyée sur un bâton : aussitôt elle arrêta sa voiture et invita la pauvresse à y monter. Celle-ci accepta, et, dès qu'elle fut assise auprès de Cendrouse, elle redevint jeune et belle et ses vêtements étaient magnifiques ; elle dit à la petite fille :

— Tu as bien fait de ne pas avoir honte de secourir une pauvre vieille mal vêtue : si tu avais été ingrate et orgueilleuse, tu aurais tout perdu, et personne ne t'aurait plus protégée contre ta belle-mère et tes sœurs.

Cendrouse voyagea quelque temps avec la fée qui, ravie de son bon naturel, lui fit épouser un beau monsieur avec lequel elle vécut heureuse.

Conté en 1879 par Aimé Pierre, de Liffré, âgé de 19 ans, garçon de ferme à Ercé.

XXXII

LE PRÉSENT DE LA FÉE

Il y avait une fois un petit garçon à qui rien ne plaisait tant que d'entendre raconter des contes de fées.

— Ah! ma mère, disait-il souvent, c'est moi qui serais aise de trouver une de ces fées qui font de si beaux présents!

— Mon enfant, répondait la mère, c'était dans le temps jadis qu'on rencontrait les fées; mais on n'en voit plus maintenant.

— Si je pouvais pourtant en trouver une, c'est moi qui serais content, disait-il.

L'enfant grandit, et, quand il fut devenu homme, il reçut l'ordre de partir pour le service. Le jour de son départ, sa mère lui dit :

— Sur ta route est une forêt que tu dois traverser ; tâche de ne pas t'attarder et de ne pas y passer à la nuit close, car elle est remplie de brigands et de voleurs.

— N'ayez pas peur, ma mère, répondit le garçon 'embrassant; je vous obéirai.

mit en route, mais comme tout était nouveau ui, il ne se pressait pas et se plaisait à regarder ages et les campagnes qu'il traversait. Quand

il arriva à la lisière de la forêt, il se faisait tard, et la nuit commençait à tomber.

— Ah! mon Dieu, dit-il, ma mère qui m'avait tant recommandé de passer la forêt avant la nuit; comment ferai-je si je suis attaqué par les brigands?

Il hâta le pas, et marcha dans la forêt, qui était large de deux lieues. En arrivant au milieu, il vit une pauvre vieille bonne femme étendue par terre sans connaissance.

— Si je m'arrête à la secourir, pensa-t-il, la nuit va me surprendre; si je la laisse, c'est lâcheté. Ma foi, tant pis; je vais voir si je peux lui être utile.

Il alla à elle, et lui versa sur la figure un peu d'eau qu'il avait dans sa gourde: elle ouvrit les yeux, et lui dit:

— Ah! mon Petit Pierre, je savais bien que tu avais bon cœur; il y a longtemps que je te connais.

Elle se leva, et aussitôt, de vieille qu'elle était, elle devint jeune et belle, et elle était vêtue comme une grande dame.

— Je ne savais pas qui vous étiez, dit le jeune garçon; comment savez-vous mon nom?

— Ne te souviens-tu plus que, lorsque ta mère te disait des contes, tu aurais bien voulu voir des fées? Je suis une fée, et je m'appelle Truitonne (1); pour te souvenir de moi, je vais t'accorder un don; désire ce que tu voudras, et ton souhait sera accompli.

— Eh bien, répondit-il après avoir un peu réfléchi, je voudrais être invisible.

— Quand tu auras envie d'être invisible, dit la fée, tu

(1) La fée Truitonne est assez connue des narrateurs gal' ne crois pas qu'ils aient emprunté ce nom aux contes de n d'Aulnoy.

n'auras qu'à souhaiter de le devenir et personne ne te verra ; mais prends bien garde d'abuser de ce don.

La belle dame disparut, et Petit Pierre se remit en route. Bientôt il vit paraître des brigands ; il en venait de tous côtés, et l'on aurait dit une fourmilière. Il souhaita devenir invisible, et il passa au milieu d'eux sans être vu.

*
* *

Il arriva au régiment, et, comme c'était un bon garçon, il se fit aimer de ses camarades et de ses chefs. Bientôt l'armée partit pour la guerre, et un jour elle se trouva dans une position difficile. Le général disait :

— Si on pouvait savoir comment l'ennemi est embusqué, nous l'attaquerions par son côté faible, et nous serions victorieux ; mais comment pourrait-on, sans être tué, aller reconnaître ses positions ?

Petit Pierre alla trouver son commandant et lui dit :

— Si vous voulez, j'irai reconnaître la ville et je saurai comment elle est faite.

— Non, répondit le commandant, tu serais tué ; reste ici, tu es un trop bon soldat pour que je veuille te perdre.

— Si vous voulez me laisser, je vais partir, dit Petit Pierre.

— Va, mon garçon, puisque c'est ton idée ; mais j'aimerais mieux que tu restasses ici.

Quand Petit Pierre se mit en route, tous ses camarades vinrent lui dire adieu et lui serrer la main, pen[illegible] bien qu'ils ne le reverraient plus jamais.

— A bientôt, leur cria-t-il.

Avant d'arriver à la forteresse des ennemis, il souhaita d'être invisible ; il passa au milieu d'eux sans être aperçu, et il les entendait se réjouir et dire qu'ils tueraient tous les Français. Il fit le tour des remparts, et vit un endroit faible. Quand il l'eut bien remarqué, il dit :

— Je ne suis jamais allé dans la ville, j'ai envie de la visiter.

Il se mit à se promener au milieu des rues, et il vit que tout le monde se dirigeait vers la grande place. Il y alla comme les autres, et vit un grand bûcher sur lequel étaient attachés deux prisonniers français. On se disposait à les brûler, et le peuple dansait de joie autour d'eux.

Petit Pierre avait apporté son sabre, il le dégaina, et se mit à sabrer les ennemis à droite et à gauche, et, comme ils ne le voyaient point, ils ne savaient d'où cela venait ; il alla au bûcher, coupa les liens qui attachaient les deux Français, et leur dit :

— Tâchez de vous sauver.

Ils étaient bien étonnés de l'entendre parler, car ils ne le voyaient point ; mais ils se mirent à courir de leur mieux, et Petit Pierre sortit de la ville, et revint à son régiment. Comme il était redevenu visible, son commandant l'aperçut et lui dit :

— Ah ! te voilà, mon Petit Pierre, je suis bien aise de te voir.

— Menez-moi au général, répondit-il ; j'ai trouvé le côté faible des ennemis.

Il raconta au général ce qu'il avait vu et s'offrit à conduire l'attaque.

— Ah ! dit le général, si nous réussissons, grâce à toi, je te fais passer colonel d'emblée.

A onze heures du soir, le régiment se mit en m

pour attaquer : à deux heures du matin, l'ennemi était en fuite et la ville gagnée.

Petit Pierre ne voulut pas être colonel; mais il fut bien récompensé, et il retourna vivre avec ses parents, qu'il mit à leur aise pour le restant de leurs jours.

Conté en 1880 par Anne-Marie Durand de Plévenon, âgée de 34 ans.

XXXIII

LES BŒUFS DES FÉES

Les fées de la Brousse (1) rendaient volontiers service à leurs voisins, et elles ne demandaient point de récompense ; mais, quand elles donnaient un avis à quelqu'un, il fallait faire comme elles disaient. Tant pis pour celui qui ne leur obéissait pas, car elles s'en souvenaient.

Elles avaient des bœufs, et quand les gens du Frêne (2) voulaient faire leurs labours, ils venaient les leur emprunter ; mais elles leur recommandaient bien de ne pas les faire travailler avant le soleil levé ni après le soleil couché. Pendant longtemps les gens du Frêne obéirent aux fées ; mais, un soir qu'ils étaient à labourer, il ne leur restait plus que les forières (3) à charruer pour terminer la pièce de terre — c'est un champ qu'on nomme la Garenne, — ils firent travailler les bœufs après le coucher du soleil, et les bœufs crevèrent aussitôt.

Alors les fées vinrent au champ où leurs bœufs étaient morts, et elles dirent :

(1) A la Brousse il y a un groupe important de mégalithes qui jadis étaient la demeure des fées.

(2) Le Frêne est une ancienne gentilhommière.

(3) Espace entre le talus et la culture.

Faîne, Faîne (1)
La Brousse et le Frêne,
Jamais ton bien ne passera ton mal,
Et, tandis que tu vivras,
En pauvreté tu iras.

Et de fait, toujours depuis ce temps jamais les habitants du Frêne n'ont prospéré.

Conté au château de la Saudraie en Penguilly, en 1880, par François Mallet, du Gouray, cultivateur propriétaire, âgé de 60 ans environ. Né auprès de la Brousse, et y ayant passé toute sa vie, il a entendu raconter beaucoup de choses sur les fées qui, d'après la tradition, y faisaient leur demeure.

On raconte une légende assez semblable à Vieux-Bourg Quintin, sur la limite de la langue française et de la langue bretonne: « A Kerfolben, où l'on voyait jadis un tumulus, vivait un Korandon qui était fort riche en troupeaux de bœufs. Lorsque les gens du pays avaient besoin d'un attelage, ils se rendaient auprès du tumulus à la tombée de la nuit, et demandaient une paire de bœufs au Korandon. Le lendemain, à l'aube, les bœufs se trouvaient au pied du tumulus, liés sous le joug. Ils étaient absolument noirs. Mais il fallait avoir soin, lorsque le jour baissait, de les reconduire à l'endroit même où on les avait pris le matin, et l'on mettait sous leur joug cinq sous pour le Korandon ». (Communiqué par M. Lionel Bonnemère).

(1) Sort jeté, sort jeté! Faîner veut dire jeter un sort.

XXXIV

L'ENFANT QUI VA CHERCHER DES REMÈDES

Il y avait une fois une femme veuve qui avait trois enfants ; l'aîné avait douze ans, le second onze ans et le plus jeune neuf. Elle n'était pas riche et elle travaillait tant qu'elle pouvait pour les élever et leur donner du pain ; mais un jour elle tomba malade, et ses petits enfants, qui n'avaient point d'argent pour payer le médecin et acheter des remèdes, se désolaient et ne faisaient que pleurer.

La pauvre femme allait de mal en pis, et, un jour que les enfants étaient tous les trois à pleurer dans le foyer, ils virent descendre par la cheminée une petite bonne femme qui n'était pas plus haute que la botte d'un cavalier :

— Qu'avez-vous à vous désoler ainsi, mes enfants ? leur demanda-t-elle.

— Depuis quinze jours notre pauvre mère est malade, répondit l'aîné ; elle va de mal en pis, et nous ne savons que lui faire.

— Eh bien ! mes petits enfants, dit la bonne femme, qui était une fée, cessez de vous désoler ; il y a sur le Mont-Blanc une herbe à trois coutures qui est sous un chat-huant ; si vous pouvez la rapporter, e'' rira votre mère ; mais il y a des obstacles ?

— Si je suis laid, répondit-il, je ramasse le venin de la terre et je purifie l'eau qui te nourrit (1).

La reine des Grenouilles promit au roi des Crapauds de se marier avec lui le lendemain :

— Ah! disait-elle, depuis que la guerre dure, j'ai déjà perdu plus de dix mille grenouilles.

— Et moi, répondit le Crapaud, plus de vingt mille de mes sujets sont morts à la guerre.

Ils invitèrent à leur noce le meunier et la meunière, en leur disant :

— Après la noce, nous vous donnerons une récompense.

Le lendemain soir, le roi des Crapauds arriva le premier sur le bord de l'étang accompagné de tous ses sujets; il s'était fait beau pour le mariage : il avait les yeux rouges et le corps couvert de boutons gros comme des œufs de poule; c'était là sa beauté et il avait mis son plus bel habit. La reine des Grenouilles se présenta à son tour, qui était bien belle aussi : elle avait mis sa plus belle robe verte et ses yeux étaient gros comme des verres de montre, et toutes les grenouilles chantaient parce que la guerre était finie.

Le repas eut lieu au bord de l'étang; il y avait des mets et des friandises à la mode des Crapauds et des Grenouilles : une table était dressée pour le meunier, la meunière et l'homme qui entendait le langage des bêtes, et il y avait dessus tout ce qu'on peut désirer de meilleur comme nourriture et comme boisson.

Quand le repas fut terminé, les Crapauds invitèrent les Grenouilles à danser, et la danse dura jusqu'au matin. Lorsqu'elle fut terminée, le Crapaud dit au meunier.

— C'est toi qui es cause que j'ai épousé la reine

(1) Les crapauds passent pour prendre le mauvais air.

des Grenouilles; pour te récompenser, je chasserai de sur tes terres tous les *v'lins* (1), je les empêcherai de ravager tes champs, et tu auras toujours de bonnes récoltes.

La reine des Grenouilles lui dit :

— Meunier, pour te récompenser de m'avoir laissé la vie, tu auras toujours de l'eau dans ton étang et du blé dans ton moulin, et je vais te découvrir un trésor qui a été caché, il y a deux cents ans, par un autre meunier.

Le roi des Crapauds et la reine des Grenouilles lui montrèrent le trésor, puis ils s'en allèrent ensemble : depuis ce temps le meunier fit toujours de bonnes affaires, et il ne revit plus jamais le roi des Crapauds et la reine des Grenouilles.

(1) Reptiles.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast. Elle tient ce conte de Marie Jeanne Carfantan, âgée de 45 ans, femme de Mathurin Renault, laboureur à Saint-Cast. Marie Jeanne Carfantan, née et élevée à Henanbihen, canton de Matignon, avait appris ce conte de son grand-père.

comme elles avaient mauvais cœur, elles dirent que si cela continuait, elles iraient avec leur mère chasser la bonne femme qui voulait du bien à Cendrouse.

*
* *

Quand le lendemain Cendrouse vit venir la fée, elle lui raconta les propos de ses sœurs, et elle pleurait en pensant à leur méchanceté.

— Voudrais-tu, dit la fée, être mieux habillée que tu n'es, et avoir de beaux vêtements bien chauds à la place de tes haillons percés?

— Ah! oui, répondit-elle, j'en serais bien contente, quand ce ne serait que pour rendre jalouses mes sœurs qui sont si méchantes.

— Il ne faut pas leur souhaiter du mal, il faut au contraire leur désirer du bien, dit la vieille.

— Je tâcherai, répondit Cendrouse, de ne plus les détester, puisque tel est votre désir.

La bonne femme lui donna une baguette blanche en disant :

— Ton père a fait pousser sur son fumier de belles citrouilles qu'il a soigneusement ramassées quand elles ont été mûres : prends la plus grosse et porte-la dans l'aire. Quand tu l'auras frappée d'un coup de baguette, elle se transformera en carrosse : appelle le chat qui se chauffe dans les cendres et qui n'a pas peur de toi, car tu ne lui as jamais fait de mal; en trois coups de baguette tu le feras devenir un cheval tout attelé; et quand au lieu de tes vieux haillons tu auras des habits plus beaux que ceux de tes sœurs, tu monteras dans ta voiture pour te promener, et la baguette te fournira tout l'argent u désireras.

Cendrouse ne savait comment remercier la vieille femme : elle retourna à la maison, et bientôt elle monta dans un beau carrosse attelé d'un cheval vigoureux : elle était aussi bien vêtue qu'une dame de la ville, et elle commença à se promener.

Sur la route elle rencontra la vieille femme qui marchait péniblement appuyée sur un bâton : aussitôt elle arrêta sa voiture et invita la pauvresse à y monter. Celle-ci accepta, et, dès qu'elle fut assise auprès de Cendrouse, elle redevint jeune et belle et ses vêtements étaient magnifiques; elle dit à la petite fille :

— Tu as bien fait de ne pas avoir honte de secourir une pauvre vieille mal vêtue : si tu avais été ingrate et orgueilleuse, tu aurais tout perdu, et personne ne t'aurait plus protégée contre ta belle-mère et tes sœurs.

Cendrouse voyagea quelque temps avec la fée qui, ravie de son bon naturel, lui fit épouser un beau monsieur avec lequel elle vécut heureuse.

Conté en 1879 par Aimé Pierre, de Liffré, âgé de 19 ans, garçon de ferme à Ercé.

---

et il faudra vous défier d'une fée qui est mon ennemie mortelle.

La fée donna à l'aîné une bague en or et lui dit :

— C'est à toi de partir, car tu es l'aîné; tiens, voici une bague; tout ce que tu montreras avec disparaîtra aussitôt.

La fée s'en alla par la cheminée, et le plus âgé des enfants se mit en route ; il rencontra sur son chemin un gros serpent qui se traînait vers lui en sifflant :

— Ah ! pensa-t-il, je vais être avalé !

Mais il se souvint de la bague que la fée lui avait donnée ; il la tira de sa poche et la montra au serpent qui disparut aussitôt, et il ne le revit plus. Il continua de marcher et rencontra un tigre qui s'avançait vers lui la gueule béante :

— Ah ! pensa-t-il, cette fois je vais être dévoré.

Mais il se rappela qu'il avait une bague en or que la fée lui avait donnée; il la montra au tigre qui disparut aussitôt, et il ne le revit plus.

Il se remit en route, et alla loin, bien loin; il vit un grand précipice qui était devant lui, et, à mesure qu'il avançait, le précipice grandissait; il essaya d'en faire le tour, mais le précipice grandissait à mesure. Le petit gars ne songea plus à sa bague, et il revint sur ses pas.

A peine était-il rentré à la maison, que la petite fée descendit par la cheminée :

— Te voilà de retour, lui dit-elle, tu n'as pas fait tout ce que je t'avais dit.

— Non, répondit-il ; quand j'ai vu le grand précipice, j'ai eu si peur que je n'ai plus pensé à la bague.

— C'est à ton tour de partir, dit la fée au cadet ;

il arriva à la lisière de la forêt, il se faisait tard, et la nuit commençait à tomber.

— Ah! mon Dieu, dit-il, ma mère qui m'avait tant recommandé de passer la forêt avant la nuit; comment ferai-je si je suis attaqué par les brigands?

Il hâta le pas, et marcha dans la forêt, qui était large de deux lieues. En arrivant au milieu, il vit une pauvre vieille bonne femme étendue par terre sans connaissance.

— Si je m'arrête à la secourir, pensa-t-il, la nuit va me surprendre; si je la laisse, c'est lâcheté. Ma foi, tant pis; je vais voir si je peux lui être utile.

Il alla à elle, et lui versa sur la figure un peu d'eau qu'il avait dans sa gourde: elle ouvrit les yeux, et lui dit:

— Ah! mon Petit Pierre, je savais bien que tu avais bon cœur; il y a longtemps que je te connais.

Elle se leva, et aussitôt, de vieille qu'elle était, elle devint jeune et belle, et elle était vêtue comme une grande dame.

— Je ne savais pas qui vous étiez, dit le jeune garçon; comment savez-vous mon nom?

— Ne te souviens-tu plus que, lorsque ta mère te disait des contes, tu aurais bien voulu voir des fées? Je suis une fée, et je m'appelle Truitonne (1); pour te souvenir de moi, je vais t'accorder un don; désire ce que tu voudras, et ton souhait sera accompli.

— Eh bien, répondit-il après avoir un peu réfléchi, je voudrais être invisible.

— Quand tu auras envie d'être invisible, dit la fée, tu

(1) La fée Truitonne est assez connue des narrateurs gallots; je ne crois pas qu'ils aient emprunté ce nom aux contes de mad d'Aulnoy.

le Mont-Blanc l'herbe à trois coutures gardée par un chat-huant. Écoute bien; tout ce qu'on te dira de faire, il faudra l'entreprendre sans hésiter un instant.



Voilà l'enfant parti; il arriva dans un bois, et, sur sa route, il rencontra une cabane; il y entra et vit une vieille, vieille bonne femme qui avait les yeux rouges, la bouche de travers, un long nez, et qui était maigre comme un clou.

— Que viens-tu faire ici? lui demanda-t-elle d'une voix rude.

— Ma mère est malade, et je vais au Mont-Blanc chercher, pour la guérir, l'herbe à trois coutures gardée par un chat-huant.

— Je le savais, dit la vieille, c'est mon ennemie mortelle qui t'envoie; mais comme c'est pour ta mère que tu fais ce voyage, je veux bien te laisser passer. Voici une fourmilière : avant de t'en aller, il faut que tu arraches les yeux à toutes les fourmis, et que tu les mettes dans une écuelle, et il faut qu'il n'en manque pas un.

Le petit garçon se mit à l'œuvre, et bientôt il lui rapporta l'écuelle remplie d'yeux de fourmis.

— Te voilà déjà prêt, dit la vieille, tu n'as pas été longtemps.

Elle alla à la fourmilière et souffla dessus, et aussitôt elle vit qu'il ne restait pas un œil aux fourmis.

— Passe, dit-elle au petit gars, puisque c'est pour ta mère malade.

Il se remit en route, et il alla loin, bien loin; sur son passage il trouva un étang qui s'étendait à perte de vue, et comme il cherchait où il finissait, il aperçut

sur le bord une cabane de pêcheur ; il se présenta à la porte, et dit :

— Bonjour à vous.

— Qu'est-ce que tu fais ici, petit ver de terre, poussière de mes mains, ombre de mes moustaches, s'écria un grand ogre ; tu es sans doute venu pour te faire manger.

— Non, Monsieur l'ogre, je vous en prie, ne me mangez pas avant que ma mère soit guérie. Ne pourriez-vous m'indiquer comment passer l'étang, Monsieur l'ogre ?

— Où veux-tu aller ?

— Ma mère est malade, répondit l'enfant, et, pour qu'elle soit guérie, il faut que je lui rapporte l'herbe aux trois coutures, qui est sur le Mont-Blanc, gardée par un chat-huant.

— Si c'est pour une malade, je vais te livrer passage ; mais à la condition que tu m'apportes tous les poissons qui sont dans l'étang.

— Hélas ! Monsieur l'ogre, comment le pourrai-je ?

— Tiens, voilà une ligne et une manne ; choisis.

Le petit gars prit la manne, et alla au bord de l'étang ; à peine l'avait-il plongée dans l'eau qu'il vit venir dedans un petit poisson tout doré. Comme il se préparait à le prendre, le poisson lui dit :

— Ah ! je t'en prie, laisse-moi aller !

— Non, répondit l'enfant, car, si je ne puis prendre tous les poissons de l'étang, je serai mangé par l'ogre.

— Je suis le roi des poissons ; si tu veux me rejeter à l'eau, tous les poissons vont venir dans ta manne, et tu les prendras facilement.

Le petit gars remit à l'eau le petit poisson doré qui disparut ; aussitôt les poissons sautaient à l'envi dans sa manne, et bientôt il les eut tous pr-

mis sur l'herbe au bord de l'étang. Il vint à la cabane de l'ogre, et lui dit que se tâche était accomplie.

— Les as-tu tous pris?

— Oui, répondit-il, excepté un petit poisson doré qui m'a supplié de le laisser aller.

— Coquin, s'écria l'ogre, c'est mon ennemi mortel; malheur à toi, s'il est encore dans l'étang!

L'ogre regarda les poissons, puis il souffla sur l'étang, et vit qu'il n'en restait pas un seul dans l'eau, parce que le petit poisson doré s'était enfoncé bien profondément dans la vase. Il laissa passer le petit gars qui continua sa route, et arriva dans une plaine où s'étendait à perte de vue un champ de blé; les tiges étaient plus hautes qu'un homme, et l'on n'y voyait aucun sentier.

— Comment faire? se dit le petit gars.

Il regarda de tous côtés, et aperçut une cabane où il entra :

— Bonjour à vous, dit-il; voulez-vous me laisser passer?

— Non, lui répondit un géant, je ne te laisserai passer que si tu peux couper le blé, le battre et en faire du pain.

Le petit garçon se rappela le conseil de la fée; il se mit à l'œuvre, et en peu de temps il eut accompli sa tâche et vint prévenir le géant.

Le géant arriva sur le bord du champ, puis il souffla et vit qu'il ne restait pas un grain de blé; alors il livra passage au petit gars.

L'enfant se remit en route, et, à force de marcher, il arriva près d'une grille qui s'étendait à perte de vue; derrière elle il y avait des tigres, des léopards et des serpents qui montraient leurs dents comme pour l'avaler et faisaient un bruit à rendre sourd.

— Comment faire? se dit-il.

Il regarda de tous côtés et vit une cabane où il entra :

— Ne pourriez-vous, demanda-t-il, me livrer passage?

— Non, répondit le géant, à moins que tu ne tues en huit jours toutes les bêtes féroces qui sont derrière la grille.

— Si j'avais des armes, j'essaierais, dit le petit gars ; mais je n'en ai point.

— Tiens, voici un arc et des flèches.

Le petit gars prit l'arc et les flèches, et au bout du septième jour, il avait tué toutes les bêtes féroces. Le géant vint, souffla sur les bêtes étendues à terre ; aucune ne remuait, et il le laissa passer.

Le petit gars, à force de marcher, arriva au Mont-Blanc ; c'était une grande montagne qu'il eut bien de la peine à gravir, et, quand il fut au haut, il vit le chat-huant qui lui dit :

— Il était temps, grand temps que tu arrives ; cinq minutes plus tard, tu ne me retrouvais pas ni l'herbe non plus. Tiens, voici l'herbe à trois coutures, serre-la précieusement ; mais donne-toi bien garde à ton retour, car tu auras à passer beaucoup de précipices.

— Comment faire, chat-huant, pour ne pas y tomber ?

— Prends une plume de ma queue et mets-la entre les jambes, tu traverseras tous les obstacles.

Le petit gars arracha une des plumes de la queue du chat-huant et se la mit entre les jambes comme s'il chevauchait un bâton ; aussitôt le voilà parti dans les airs, et, en moins de cinq minutes, il arriva à la cabane de sa mère.

Aussitôt descendit par la cheminée la petite fée qui n'était pas plus haute que la botte d'un cavalier ; il lui donna l'herbe aux trois coutures qu'il avait cueill-

sur le Mont-Blanc. Elle frotta avec l'herbe la bonne femme qui guérit aussitôt.

Depuis ce moment la mère et ses trois enfants vécurent heureux tous ensemble, et, s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans. Il tient ce récit de sa sœur.

XXXV

LE BERGER QUI ÉPOUSA LA FILLE DU ROI

Il était une fois un roi qui avait une fille si bien élevée qu'elle ne donnait de démenti à personne, et il promit de la donner en mariage à celui qui pourrait lui faire dire : « Tu en as menti. » Comme la princesse était jolie, il vint de tous côtés des gens pour tenter l'aventure ; mais aucun ne réussit.

Un garçon de ferme, qui se nommait Jean, se dit :

— Il faut que j'essaye si je ne pourrais pas avoir la princesse.

Il mit ses habits des dimanches et vint au palais du roi.

— Bonjour, Sire, lui dit-il.

— Bonjour, Jean, lui répondit le roi.

— Où est la princesse ?

— Elle se promène dans mon jardin ; est-ce que tu voudrais lui faire dire : Tu en as menti ?

— Je ne sais pas, répondit-il, mais je voudrais bien lui parler.

— Va, lui dit le roi.

Jean se rendit au jardin, et il trouva la fille du roi :

— Bonjour, ma princesse, lui dit-il.

— Bonjour, Jean.

— Vous êtes à faire un tour de jardin?

— Oui, je suis à regarder les mouches à miel de mon père.

— Mon père en a aussi; il ne sait pas le nombre de ses cavelées (1), mais il sait le nombre de ses mouches.

— Cela se peut bien, répondit la princesse.

— C'est bien vrai, ma princesse. Un jour il les avait comptées ; il lui en manquait une ; il monta à cheval et se mit à la recherche de sa mouche à miel ; il la trouva qui s'en venait avec un seau d'eau sous chaque aile. Il prit les deux seaux et les mit sur le dos du cheval ; mais ils coupèrent notre cheval en deux.

— Cela se peut bien, Jean.

— C'est bien vrai, ma princesse. Mon père coupa une gaule de coudrier et rattacha les deux morceaux de notre cheval ; il le laissa dans notre prairie, et je suis resté longtemps sans aller l'y voir.

— Cela se peut bien, Jean.

— C'est bien vrai, ma princesse. Au bout de sept ans, quand j'y retournai, la gaule de coudrier avait si bien poussé, qu'elle montait jusqu'au ciel.

— Cela se peut bien, Jean.

— C'est bien vrai, ma princesse. Je grimpai par les branches, je ramassai des noisettes plein mes poches, et me voilà entré dans le paradis ; mais, pendant que j'y étais, le cheval qui pâturait avait changé de place, la tige de coudrier ne se trouvait plus à côté du trou par où j'y étais entré, et me voilà resté dans le paradis, sans savoir comment j'en sortirais. Je me mis à jeter de si grands cris que tous les saints ont eu compassion de moi.

— Cela se peut bien, Jean.

— C'est bien vrai, ma princesse. La sainte Vierge

(1) Ruches.

était à sasser du blé noir pour faire de la galette ; elle m'a tressé une corde avec le bran.

— Cela se peut bien, Jean.

— C'est bien vrai, ma princesse. Je descendis au long de la corde ; mais elle n'était pas assez longue; il s'en manquait plus de quarante pieds; je me suis laissé tomber, et ma tête s'est enfoncée dans la terre entre deux cailloux. Jamais je n'ai pu arracher ma tête; il m'a fallu aller au moulin voisin chercher des marteaux pour casser les cailloux et retirer ma tête. Quand je revins, il y avait des corbeaux qui étaient à la manger ; je leur ai jeté mes marteaux, et il a volé plus gros de plumes que votre château.

— Cela se peut bien, Jean.

— C'est bien vrai, ma princesse. Pendant que j'étais au moulin, on venait d'arrêter un voleur ; je ne l'ai dit à personne autre que vous; mais c'était votre frère qui était le voleur.

— Tu en as menti, Jean, s'écria la princesse ; je n'ai pas de frère.

Le roi, qui était à les écouter, sortit de sa cachette et dit à Jean :

— Tu es fin toi, et tu as réussi : tu auras ma fille.

Ils se marièrent, et on fit des noces comme jamais on n'en a vu ni avant ni depuis.

Conté en 1880 par Françoise Guinel, de Saint-Cast, âgée de 43 ans, femme de François Renault, pêcheur.

XXXVI

LA BELLE-MÈRE

Il était une fois un homme qui avait une petite fille; sa femme mourut. Il était encore jeune et il se remaria avec une femme qui faisait mille caresses à son enfant, de sorte qu'il espérait qu'elle serait pour elle une seconde mère. Mais, dès qu'elle fut mariée, elle changea de conduite et prit en haine sa belle-fille: tous les matins elle l'envoyait aux champs garder les oies, et pour toute nourriture elle lui donnait un petit morceau de pain avec si peu de beurre qu'en l'étendant de son mieux avec son couteau, la petite fille ne pouvait beurrer tout son pain ; jamais elle n'avait bien fait ni bien dit, et elle était malheureuse comme les pierres.

Un jour que sa belle-mère lui avait coupé un morceau plus petit que de coutume, la petite fille, en allant aux champs, vit venir une vieille bonne femme qui lui demanda la charité :

— Je n'ai guère de pain, répondit-elle: mais je vais partager avec vous.

La vieille femme, qui était une fée, mangea le morceau de pain et s'en alla.

Le lendemain la petite fille avait un morceau moitié plus petit que celui de la veille; la bonne femme vint encore et lui dit :

— Charité, s'il vous plaît.

— Oui, ma bonne mère, répondit l'enfant; et elle lui donna la moitié de sa dînette.

Quand la vieille eut mangé, elle devint une dame si belle que jamais la petite fille n'avait vu sa pareille; elle lui dit :

— Mon enfant, va chez toi demander à ton père un morceau de pain; ta belle-mère est couchée, si elle dit quelque chose, tu me le rapporteras bien exactement.

La petite fille alla à la maison et dit à son père :

— Papa, j'ai faim ; donne-moi un bon morceau de pain.

Le père coupa pour sa fille un morceau qui faisait le tour de la gâche, et la belle-mère, qui était couchée, dit, en le voyant :

— En voilà un bon lopin!

La petite fille revint aux champs et rapporta le morceau de pain à la belle dame.

— Qu'est-ce que ta belle-mère a dit? lui demanda-t-elle.

— Rien, elle a regardé le pain.

— Si, elle a dit quelque chose, rappelle-toi bien.

— Ah! c'est vrai, elle s'est écriée : « En voilà un bon lopin! »

— Puisque ta belle-mère a parlé, dit la fée, je ne puis rien faire avec ce morceau; retourne en demander un autre à ton père.

La petite fille courut à la maison et dit :

— Papa, j'ai encore faim, donne-moi un autre morceau.

Son père lui en coupa un plus épais que le premier et qui faisait le tour de la gâche. Sa belle-mère, qui avait la tête tournée du côté du mur, ne la vit pas et elle ne dit rien cette fois.

La petite fille se hâta de retourner aux champs où

était la fée et elle lui donna le morceau de pain.

La fée demanda si la belle-mère n'avait rien dit, et quand la petite fille lui eut assuré qu'elle n'avait pas même vu le morceau, elle le plaça au milieu du champ où la petite fille gardait ses oies. Elle frappa dessus trois coups avec sa baguette, en disant :

— Par la vertu de ma petite baguette, deviens un château si beau qu'on n'en ait jamais vu de pareil.

Aussitôt s'éleva au milieu du champ un château où il y avait des appartements magnifiques, des domestiques, des broches qui tournaient, tout ce qu'on peut désirer de mieux.

La petite fille courut chez son père et lui dit :

— Ah ! papa, viens donc voir le beau château que j'ai maintenant.

— Qu'est-ce que tu dis ? tu rêves, mon enfant.

— Non, papa, je t'assure que c'est vrai.

— Je vais aller avec toi pour te faire plaisir.

Quand il fut sorti, il fut bien surpris de voir le beau château qui se montrait au-dessus des arbres. La petite fille lui dit :

— Je vais aller devant pour embrasser ma marraine qui me l'a donné.

Quand le père arriva pour entrer dans le château, il y avait un gardien à la porte qui lui dit :

— On ne passe pas ; qui êtes vous ?

— Le père de votre maîtresse.

La petite fille arriva et dit de laisser entrer son père qui parcourut tous les appartements ; jamais il n'avait rien vu de si beau. Il se mit à table avec la fée et sa fille, et ils mangèrent de bon appétit ; mais les pains et les plats ne diminuaient point. La petite fille conta à son père toute la misère que sa belle-mère lui avait faite : alors il s'en alla chez lui et reprocha à sa femme d'avoir maltraité son enfant.

— Qu'est-ce que tu dis, criait-elle d'une voix aigre, je ne l'ai seulement pas touchée, ta fille ! si tu continues à m'agacer, je vais te mettre dehors.

Mais une voix douce se fit entendre :

— Vous ne le mettrez pas à la porte.

Et la belle fée se montra sur le seuil.

— De quoi vous mêlez-vous? dit la méchante femme; ce que je fais ne vous regarde pas.

La fée la toucha de sa baguette en disant :

— Deviens une statue de marbre, puisque tu as eu le cœur aussi dur que la pierre.

Elle emporta la statue dans le château. La petite fille et son père y vécurent heureux, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 15 ans.

XXXVII

LE PERTUS DORÉ

Il était une fois un bonhomme qui avait coutume d'aller faire des fagots dans la forêt de la Nouée ; il ne gagnait pas beaucoup à ce métier et souvent il se plaignait de son malheureux sort.

Un soir qu'il s'en revenait à la tombée de la nuit, il vit sur une clairière une belle dame vêtue de blanc ; il ôta son bonnet en passant devant elle, et lui souhaita le bonsoir, comme c'est l'usage à la campagne.

— Bonsoir, mon brave homme, lui répondit la dame ; d'où venez vous si tard ?

— De faire des fagots dans la forêt, répondit le bonhomme ; mais c'est un métier qui ne vaut guère.

— Seriez-vous content d'être plus à votre aise ?

— Oui, Madame, et pour cela, il ne me faudrait guère.

— Si je remplissais d'or ce que vous tenez à la main, dit-elle en montrant un petit pot qui servait au bonhomme à porter sa soupe, seriez-vous bien content ?

— Ah ! oui, Madame.

— Eh bien, ôtez son couvercle, et regardez.

Le bonhomme découvrit son petit pot, et vit qu'il était plein de belles pièces d'or. Il fut d'abord ébloui de cette fortune inattendue, puis il pensa : « Si j'avais eu un grand pot, il n'en aurait pas plus coûté à la fée de l'emplir d'or. » Il se gratta l'oreille et dit :

— Je vous remercie bien, Madame ; mais mon pot

est tout petit, et je n'aurai pas pour longtemps de ce qui est dedans. Je voudrais bien aller jusqu'à la maison chercher un vase un peu plus grand.

— A vos souhaits, répondit la fée.

Le bonhomme courut à sa cabane, et revint le plus vite qu'il put à la clairière, apportant avec lui un *potaplon*, ou, si vous aimez mieux, un de ces pots à puiser de l'eau qui sont, comme chacun sait, de grande dimension ; et il pensait en lui-même à la quantité de pièces d'or qu'il pourrait contenir.

Mais, quand il arriva à l'endroit où il avait vu la fée, elle avait disparu, et la seule chose qu'il vit, c'est un peu de mousse jaunâtre qui garnissait une fente d'un gros rocher, que depuis on a appelé le Pertus doré.

Quand il regarda dans son petit pot, au lieu d'y trouver de l'or, il n'y vit qu'un reste de soupe, et il s'en retourna chez lui, bien marri d'avoir, pour être trop ambitieux, perdu ce que la fée lui avait d'abord donné.

Cette légende, qui m'a été contée par M. Vallée, propriétaire à Paimpont, est, m'assure-t-il, populaire aux environs de Josselin. Le Pertus (pertuis, trou) doré existe dans un grand rocher sur la route de la Nouée.

XXXVIII

POINT-DU-JOUR

Il était une fois un veuvier (1) qui avait trois enfants, deux filles et un petit garçon ; il aimait bien ses deux filles, leur donnait de beaux habits et tout ce qui leur plaisait ; mais souvent il frappait le petit garçon qui se nommait Point-du-Jour et parfois il l'envoyait se coucher sans souper ; ses sœurs ne le traitaient pas mieux, et il avait beau faire toute la besogne de la maison, il ne recevait que des coups de pied pour récompense.

Un jour il se dit :

— Je ne saurais être plus malheureux que je ne le suis, je veux aller chercher des aventures.

Le voilà parti ; il marcha toute la journée, et, quand arriva le soir, il se trouvait dans une forêt ; mais il s'éleva un orage terrible, la pluie tombait à torrents, le vent soufflait, un éclair n'attendait pas l'autre ; il se cacha dans le creux d'un rocher, mourant de peur. Le vent était si violent qu'il déracinait les arbres ; il y en eut un qui tomba auprès de lui, et un nid de fauvettes qui était construit sur une branche roula par terre avec les petits qui étaient dedans et n'avaient pas encore de plumes ; le père et la mère volaient autour d'eux en poussant de petits cris, et ils essayaient en vain de leur porter secours.

Point-du-Jour en eut pitié et il se dit :

(1) Veuf.

— Voilà de pauvres petits oisillons qui sont perdus s'ils restent par terre; leurs parents les abandonneront, et ils seront mangés par les éperviers.

Il sortit de son rocher, et, avec un peu de ficelle qu'il avait dans sa poche, il refit leur nid de son mieux, puis il ramassa les petits, les essuya et les mit tout doucement dans leur nid. Les deux fauvettes étaient si contentes, qu'en signe de joie, elles venaient se frotter contre sa figure comme si elles avaient voulu l'embrasser. Il monta dans un arbre et plaça le nid entre deux branches où il était bien caché.

La fauvette lui dit :

— Mon pauvre petit Point-du-Jour, tu as vraiment bon cœur ; sans toi mes oisillons seraient morts ou auraient été mangés par les éperviers ; prends une des plumes de ma queue et ramasse-la, tu verras qu'elle te portera chance.

Point-du-Jour arracha une des plumes de la fauvette, et la ramassa soigneusement, puis il se remit en route. Au bout de quelque temps, il vit un lézard qui était sous une pierre, et qui faisait tous ses efforts pour s'en retirer ; auprès de lui un autre lézard allait et venait et essayait aussi de la dégager.

— Ah ! pauvre bête, dit Point-du-Jour, comme tu souffres !

Il ôta la pierre qui l'écrasait ; mais le lézard ne pouvait se traîner. Point-du-Jour avait une petite bouteille d'eau-de-vie, il en mit une goutte dans la bouche du lézard qui aussitôt commença à marcher.

— Au revoir, Point-du-Jour, lui dit-il, ton bon cœur sera recompensé.

*
* *

Voilà Point-du-Jour qui partit à l'aventure

il eut cheminé toute la journée, il monta dans un arbre pour tâcher de découvrir un endroit où passer la nuit; il aperçut une lumière, et se mit en route de ce côté. Il arriva auprès d'une maison, et frappa à la porte.

— Qui est là? lui dit une voix.

— C'est un pauvre petit malheureux qui ne sait où coucher; ma bonne mère, ayez le bon cœur de me loger.

Il leva les yeux sur la femme qui était venue lui ouvrir : elle était hideuse à voir, ses yeux étaient de travers, et elle avait des dents longues comme la main.

— Mon pauvre petit gars, lui dit-elle, ne restez pas ici; ceux qui sont entrés dans cette maison n'en sont jamais sortis vivants.

— Tant pis, répondit Point-du-Jour, je ne sais où aller; aussi bien mourir ici qu'ailleurs.

Elle le fit entrer et le cacha sous un lit. Peu après on entendit un grand bruit, c'était l'ogre qui rentrait et qui cria :

— Je sens la chair fraîche.

— Non, répondit la femme, c'est une tête de veau qui cuit dans la marmite.

— Je sens la chair fraîche, te dis-je; si tu ne me dis pas ce que c'est, je vais te manger.

— Eh bien! répondit-elle, j'ai ramassé un petit garçon qui est venu demander à coucher; il est mignon comme tout, mais si maigre, si maigre qu'avant de le manger, il faudra le mettre en *paisson* (1). Il est caché sous le lit.

L'ogre se baissa et prit Point-du-Jour dans le creux de sa main :

— Le joli petit oiseau, dit-il; il a des plumes do-

(1) A engraisser.

rées sur la tête (c'étaient les cheveux blonds du petit gars).

Point-du-Jour se mit à crier, car il avait peur.

— Chante-t-il bien, dit l'ogre; j'en ferai tout de même une gibelotte.

Pour le mieux écouter, il l'approcha de son oreille; elle était si grande que Point-du-Jour crut voir la gueule d'un puits.

L'ogre le posa sur un lit, et lui dit :

— Dors bien, petit oiseau.

Et il ordonna à sa servante de lui donner de la nourriture autant qu'il voudrait pour l'engraisser.

Le huitième jour il devait être mangé; le matin il était couché, et il pleurait en pensant qu'avant la fin de la journée il allait être dévoré. Un lézard vint lui chatouiller l'oreille et lui dit :

— Te souviens-tu du jour où tu m'as retiré de dessous une pierre qui m'écrasait ?

— Oui, répondit Point-du-Jour.

— Eh bien, dit le lézard; si tu veux me croire, tu seras délivré. L'ogre va te prendre dans sa main, et te porter auprès de son puits merveilleux; car c'est là qu'il lave ceux qu'il mange après les avoir saignés; tu lui jetteras la plume de l'oiseau, et tu lui diras : « Laissez-moi, avant de mourir, regarder votre merveilleux puits. » Il y consentira ; tu te laisseras choir dedans, et, quand tu auras touché le fond, tu te trouveras dans un monde nouveau.

L'ogre vint prendre Point-du-Jour, et le porta auprès du puits ; alors le petit gars lui cria :

— Avant de mourir, permettez-moi de regarder votre merveilleux puits.

— Tu as raison, Point-du-Jour, répondit l'ogre; tu es malin ; je n'avais pas pensé à te le montrer ; viens voir mon merveilleux puits; c'est avec son eau

tu seras lavé quand je t'aurai saigné et écorché.

Il posa Point-du-Jour sur le bord; mais Point-du-Jour s'y laissa tomber; il alla jusqu'au fond, et, quand il y fut arrivé, il se trouva dans un monde nouveau, où il y avait de belles prairies, des montagnes et des villages.

L'ogre était en colère, et il s'écriait :

— Il faut que j'aie quelque ennemi qui ait conté cela à Point-du-Jour; sur soixante-dix hommes que j'ai attrapés, voici le seul qui m'échappe. C'est toi, cria-t-il à sa servante, qui le lui as dit! Je vais te manger à sa place.

Et il lui montrait les dents en criant qu'il allait la dévorer ; mais je pense qu'il ne le fit pas, parce qu'elle était trop vieille et trop vilaine.

*
* *

Point-du-Jour errait à l'aventure; il ne savait pas trop où il était, mais il lui semblait qu'il n'était pas loin de l'endroit où demeuraient ses parents. Il vit venir un lézard qui lui dit :

— Te rappelles-tu que je t'ai délivré de l'ogre parce que tu m'avais tiré de sous la pierre qui m'écrasait? Voici encore une petite boîte; il ne faudra pas l'ouvrir avant d'être chez toi; c'est du bonbon qu'il y a dedans.

A peine se fut-il remis en route qu'il vit une fauvette qui volait auprès de lui :

— Te souviens-tu, lui dit-elle, du jour où tu as ramassé mes petits qui étaient tombés par terre?

— Oui, répondit-il.

— Voici un œuf que je te donne; quand tu auras besoin de vêtements, tu n'auras qu'à le casser, tu y

trouveras la plus belle toilette que tu aies jamais vue.

Un peu plus loin il vit une colombe blanche :

— Point-du-Jour, lui dit-elle, tu as tiré de peine un lézard et des fauvettes.

— Oui, répondit-il.

— C'étaient mes sœurs ; pour te récompenser, voici un petit talisman ; tout ce que tu lui demanderas te sera accordé.

Point-du-Jour remercia la colombe et se remit en route ; il arriva à la maison de son père. Quand ses deux sœurs le virent, elles s'écrièrent :

— Ah ! voici ce petit propre à rien qui revient ; est-ce qu'il n'aurait pas mieux fait de rester où il était, puisqu'il s'était sauvé ?

Elles se mirent à le frapper, et il leur disait :

— Laissez-moi tranquille, mes sœurs, j'ai faim.

— Est-ce que tu n'as pas trouvé à manger dans ta tournée ? lui répondirent-elles en continuant de le battre.

— Tenez, leur dit-il ; voici une petite boîte qu'on m'a donnée, je vous en fais cadeau à condition que vous ne me battrez plus et que vous me couperez un morceau de pain.

Elles ouvrirent la petite boîte ; mais il en sortit de gros crapauds qui sautaient autour des méchantes sœurs et ouvraient la gueule pour les manger.

Elles supplièrent Point-du-Jour de les faire rentrer dans la boîte ; mais, quand ils y furent, elles se mirent à le frapper de plus belle.

— Coquin, lui disaient-elles, c'est toi qui as été chercher ces vilains crapauds pour nous faire peur.

— Tenez, leur dit-il en montrant l'œuf, voici un œuf qui m'a été donné, et qui contient, à ce qu'on

m'a dit, de belles toilettes, je vous en fais cadeau si vous voulez être bonnes avec moi.

Elles cassèrent l'œuf; mais il en sortit un serpent qui s'élançait sur les méchantes sœurs comme pour les dévorer.

Elles le supplièrent encore de faire rentrer le serpent dans l'œuf; mais, dès qu'il y fut, elles voulaient tuer Point-du Jour.

Il leur dit:

— Laissez-moi essayer mon talisman.

Il le mit sur la table, et aussitôt elle fut couverte d'or.

Alors les sœurs se mirent à l'embrasser, et elles lui disaient :

— Ah! mon petit Point-du-Jour, comme tu es gentil !

Peu de temps après les deux méchantes sœurs moururent; Point-du-Jour resta seul, et vécut toujours heureux.

Et ni, ni,
Mon petit conte est fini.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

XXXIX

LA FILLE AUX BRAS COUPÉS

Il était une fois un homme qui avait six enfants, et comme il n'avait pas de quoi les nourrir, il allait chercher son pain par les chemins. Un jour, il rencontra un monsieur qui lui dit :

— Que fais-tu, mon brave homme?

— Je cherche mon pain, répondit-il ; j'ai une bande d'enfants, et rien à leur donner.

— Si tu en as trop, vends-m'en un.

— Non, répondit-il, je ne vous vendrai pas un de ceux qui sont nés, mais celui qui est à venir.

— Je veux bien, dit le monsieur. — C'était le diable. — On ne le baptisera pas, et, quand il aura sept ans, je viendrai le chercher.

Il donna de l'argent au bonhomme qui s'en alla bien content.

L'enfant qui naquit était une fille; la mère dit :

— Tu as vendu ta fille : mais je veux la garder pour moi, et on ne l'emmènera pas.

Elle la fit baptiser, et lui donna pour marraine une religieuse. La petite fille allait à l'école, et, quand elle approcha de l'âge de sept ans, elle voyait tous les jours sur son chemin une bête qui lui répétait :

— Tu es à moi, je t'aurai ; tu es à moi, je t'aurai.

Sa marraine la religieuse lui dit :

— Quand le diable viendra te chercher, tu feras le

signe de la croix avec la main droite en passant devant les calvaires ; s'il te la coupe, tu te signeras avec la gauche, et, s'il te la coupe encore, tu salueras les croix avec la tête.

Le jour où la petite fille eut sept ans accomplis, le diable vint la chercher, et il dit qu'il voulait l'emmener puisqu'il l'avait achetée. Elle le suivit ; à la première croix devant laquelle elle passa elle fit le signe de la croix avec la main droite ; le diable la lui coupa ; à la croix d'après, elle se signa avec la main gauche, le diable la lui coupa encore. Elle passa devant une troisième croix qu'elle salua en inclinant la tête ; alors le diable la jeta au pied et ne l'emmena pas plus loin.

Elle se réfugia dans un bois et elle y trouva un arbre creux où elle se retira comme dans une petite maison. Il y avait tout près de là un beau château, où il y avait beaucoup de chiens, et tous les jours l'un d'eux lui apportait le pain qu'on lui donnait. Un jour, le maître du château dit à son domestique :

— Vous ne donnez pas à manger à ce chien-là ; regardez comme il est maigre.

— Si, répondit-il, il en a comme les autres.

A l'heure du repas, dès que le chien eut son morceau, le monsieur le vit l'emporter dans sa gueule sans le manger.

— Demain à midi, il faudra seller mon cheval, je saurai où il va, dit le seigneur.

Le lendemain on coupa pour le chien la moitié d'une gâche, et le monsieur le suivit à cheval, mais il le perdit de vue au milieu du bois. Le jour d'après, il lui fit donner une gâche tout entière, et comme le chien allait moins vite que d'habitude, il put le suivre jusqu'au pied d'un arbre où il s'arrêta, et il entendit une voix qui disait doucement :

— Ah! ma pauvre bête, comment as-tu pu apporter cela jusqu'ici?

Le monsieur s'approcha de l'arbre, et, voyant une jeune fille qui n'avait que ses cheveux pour se couvrir — car, depuis qu'elle était dans le creux de son arbre, elle avait grandi, et ses vêtements s'étaient usés, — il lui donna son manteau et l'emmena avec lui au château. Comme elle était douce et jolie, il tomba amoureux d'elle et dit à ses parents qu'il voulait l'épouser.

— Non, lui répondirent-ils, il ne faut pas te marier avec cette pauvresse qui vient on ne sait d'où et qui n'a pas de bras.

Mais il se maria tout de même avec elle; quelque temps après, il fut appelé pour aller à la guerre, et il laissa sa femme avec ses parents qui ne l'aimaient guère.

*
* *

Pendant qu'il était à l'armée, elle eut deux enfants, et ses parents écrivirent à son mari que sa femme avait donné le jour à deux petites bêtes. Ils attachèrent les enfants sur son dos, et la chassèrent de la maison. Voilà la pauvre femme partie, et sur sa route elle ne trouvait personne pour détacher ses enfants. Elle rencontra Notre-Seigneur Jésus-Christ et lui dit:

— Par pitié, détachez mes enfants qui sont sur mon dos pour que je puisse leur donner à boire.

— Allez plus loin, répondit Notre-Seigneur, vous trouverez qui vous les détachera.

Elle continua sa route et trouva saint Paul.

— Par pitié, lui dit-elle, détachez mes enfants qui

sont sur mon dos pour que je puisse leur donner à boire.

— Allez plus loin, répondit-il, vous trouverez qui vous les détachera.

Elle marcha encore et rencontra saint Pierre :

— Ah ! par pitié, lui dit-elle, détachez mes enfants qui sont sur mon dos, pour que je puisse leur donner à boire.

— Allez plus loin, répondit-il, vous trouverez qui vous les détachera.

Elle arriva à une fontaine, et, en se penchant pour y boire, un de ses enfants y tomba ; elle voulut le rattraper comme si elle n'avait pas été manchotte, et aussitôt il lui revint un bras ; en se penchant encore pour boire, elle laissa son autre enfant tomber à l'eau, il lui vint un autre bras, et elle était comme avant d'avoir été mutilée par le diable.

Elle alla dans une ferme où elle demanda à loger, les fermiers lui donnèrent une petite maison et un lit pour se coucher, et elle y resta toute seule avec ses enfants.

*
* *

Quand son mari revint du service, il demanda ce que sa femme était devenue; ses parents répondirent qu'elle était partie :

— Non, répondit-il, c'est vous qui l'avez mise à s'en aller ; il faut que je la retrouve.

Il se mit à sa recherche, et il voyagea plus d'un an sans avoir connaissance d'elle ; mais, un soir, il se trouva auprès de la petite maison où elle demeurait et il y entra pour demander à coucher.

— Je voudrais bien, répondit-elle, mais je n'ai que ce lit.

Elle le reconnaissait bien.

— Ah ! dit-il, je suis fatigué ; il y a un an que je cherche ma femme qui n'a point de bras et je ne la trouve pas.

Elle lui céda son lit, et le soir, quand ses enfants s'agenouillèrent pour dire leurs prières avant de se coucher, elle leur dit :

— Priez le bon Dieu qu'il vous fasse retrouver votre père.

Il entendit cela, et le lendemain, l'ayant mieux regardée, il dit :

— Je n'ai pas, je pense, besoin de chercher plus loin : je crois que vous êtes ma femme.

Elle se fit reconnaître à lui et lui raconta toutes les misères que ses parents lui avaient faites. Ils restèrent à demeurer ensemble et ils furent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1880 au château de la Saudraie en Penguilly par Angélique Lucas, de Saint-Glen, domestique, âgée de 15 ans.

Dans les Contes populaires de la Haute-Bretagne, n. XV, se trouve sous le même titre un conte plus long que celui-ci, et qui repose sur une donnée analogue.

XL

LE BOEUF D'OR

Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille. La reine tomba malade, et quand elle sentit qu'elle allait trépasser, elle appela son mari à son lit de mort, et lui fit promettre que, s'il se remariait, il choisirait une femme qui lui ressemblerait comme si c'était elle-même et qui pourrait porter ses vêtements.

Peu d'instants après, elle mourut. Le roi eut beaucoup de chagrin ; mais, comme il était jeune encore. et que ses conseillers le pressaient de se remarier, il fit publier dans tous les pays du monde qu'il prendrait pour femme la personne qui ressemblerait à la défunte reine et pourrait s'habiller dans ses vêtements ; il vint beaucoup de jeunes filles pour essayer les robes, mais elles n'allaient à aucune. Alors le roi se mit en route et parcourut bien des pays en dehors de son royaume ; mais il eut beau chercher parmi les princesses et parmi les dames nobles, parmi les bourgeoises et les paysannes, il ne trouva personne qui ressemblât à la défunte. Il s'en revint dans son royaume, et ses conseillers le pressaient toujours de se remarier.

Il y avait déjà plusieurs années que la reine était morte, et sa fille était devenue grande. Un jour elle entra dans la chambre où l'on gardait les habits de sa mère, et il lui prit envie de les essayer. Son père

qui passait par là entendit du bruit, et, ayant regardé par le trou de la serrure, il crut voir sa femme ressuscitée. Il ouvrit la porte, et ne reconnut qu'il s'était trompé que lorsque sa fille lui parla ; car elle ressemblait à sa mère comme une goutte de lait ressemble à une autre.

Son père lui dit :

— Ma fille, puisque c'est toi qui ressembles le mieux à ta mère, il faut que tu te maries avec moi.

— Ah ! mon père, c'est pour vous moquer que vous me dites cela : vous ne parlez pas sérieusement.

— Si, répondit le roi ; quand ta mère est morte, je lui ai promis de ne me remarier qu'à une femme qui lui ressemblerait comme si c'était elle-même. J'ai cherché en vain dans tous les pays ; mais en entrant ici j'ai cru voir la reine en personne.

La princesse était bien marrie ; elle n'osa répondre non à son père ; mais quand il fut parti, elle alla en pleurant tout raconter à sa nourrice. La bonne femme lui conseilla de ne pas refuser tout net ; mais de demander à son père une robe en fleurs de violettes sans couture.

Le roi vint voir sa fille et la pressa de se marier avec lui :

— Je désirerais auparavant, répondit-elle, que vous me donniez une robe en fleurs de violettes sans couture ; je ne vous épouserai que si vous me l'apportez.

Le roi fit venir tous les marchands d'étoffes de son royaume ; mais comme aucun d'eux ne pouvait faire la robe que la princesse voulait, il se mit en route lui-même et parcourut beaucoup de pays, promettant de donner à celui qui lui apporterait une robe en fleurs de violettes sans couture autant d'or qu'il pourrait en porter. A force de chercher, il finit par tro

la robe en fleurs de violettes sans couture, et il vint tout joyeux l'apporter à sa fille. Elle fit mine d'être bien contente ; mais quand le roi fut parti, elle alla encore consulter sa nourrice. La bonne femme lui conseilla de demander une robe en fleurs de roses sans couture. Quand le roi vint revoir sa fille, il lui dit :

— Hé bien ! quand nous marions-nous ?

— Ah ! mon père, répondit-elle, il me faut plus d'une robe ; j'en voudrais une en fleurs de roses sans couture.

Le roi fit encore venir tous les marchands d'étoffes de son royaume ; mais aucun n'était capable de fournir une telle robe. Il se remit à voyager et parcourut beaucoup de pays, promettant sa charge d'or à celui qui lui apporterait une robe en fleurs de roses sans couture. Il alla bien loin, bien loin, et, à force de chercher, il finit par se procurer la robe que voulait la princesse. Il vint l'apporter tout joyeux à sa fille ; elle fit mine d'être bien contente, mais, dès qu'il fut parti, elle se mit à pleurer, et vint encore prendre conseil de sa nourrice. Celle-ci lui dit de demander à son père un Bœuf d'or qui serait creux, et ressemblerait à un bœuf naturel.

Quand le roi vint voir sa fille, il lui dit :

— Maintenant que tu as tes robes de violettes et de roses sans couture, nous allons nous marier.

— Oui, répondit-elle ; mais auparavant, je voudrais un Bœuf d'or creux en dedans et qui ressemblerait à un bœuf vivant, le plus grand que l'on puisse voir.

Le roi fit venir les plus habiles orfèvres de son royaume, et il leur ordonna de faire un Bœuf d'or creux en dedans, et qui ressemblerait à un bœuf vivant et de grande taille, leur promettant une riche récompense s'ils achevaient promptement leur tra-

vail. Ils se mirent à la besogne, et comme le roi leur donnait autant d'or qu'ils en avaient besoin, ils terminèrent vite le Bœuf d'or ; quand il fut prêt, on l'apporta dans la chambre de la princesse. Elle déclara qu'elle le trouvait à son goût, et elle promit à son père de l'épouser le lendemain.

Mais pendant la nuit, elle mit des vivres et des vêtements dans le corps du Bœuf d'or, et elle s'y cacha ; car il y avait une plaque qui s'ouvrait et se fermait à volonté. Quand le roi vint chercher sa fille pour se marier avec elle, il ne la trouva point dans sa chambre, ni dans aucun des appartements du château ; il pensa qu'elle s'était noyée dans la rivière ou qu'elle s'était jetée du haut des murs, ou bien qu'elle s'était enfuie. Il envoya de tous côtés des gens à sa recherche, mais personne ne put lui dire ce que la princesse était devenue.

*
* *

Le roi eut beaucoup de chagrin, et comme la vue du Bœuf d'or le faisait penser à sa fille qu'il croyait morte, il résolut de le vendre, et fit partout publier qu'il avait dans son château un Bœuf d'or creux en dedans et qui ressemblait si bien à un bœuf vivant que c'était merveille de le voir. Le jour de la vente, il vint pour l'acheter des rois et des princes de tous les pays, et ce fut le roi d'Espagne auquel il fut adjugé.

Ce roi avait un fils déjà grand ; mais, quoiqu'il fut beau garçon et bien portant, rien ne lui plaisait, et il vivait à l'écart dans sa chambre, ne riant jamais et ne voulant voir âme qui vive.

Le roi d'Espagne, qui pensait que la vue de ce d'or merveilleux ferait plaisir à son fils, le fit

dans son appartement, mais le prince le regarda à peine.

C'était la coutume des domestiques d'apporter à manger au prince pendant qu'il dormait, et son sommeil était profond. Quand la fille du roi eut épuisé les provisions qu'elle avait mises dans le Bœuf d'or, elle sortait sans bruit de sa cachette et venait manger les plats destinés au fils du roi. Il s'aperçut que tous les mets qu'on lui servait étaient entamés, et il fit des reproches à son domestique :

— Comment, lui dit-il, maintenant vous ne me servez plus que des restes !

— Mais non, répondit-il, tous les plats étaient entiers quand je vous les ai apportés.

Plusieurs jours se passèrent, et toujours le prince s'apercevait qu'on avait touché à son dîner; il se dit :

— Il faut que je fasse semblant de dormir ; mais je ne fermerai les yeux qu'à moitié et je saurai qui a l'audace de venir me voler jusque sous mon nez.

Dès que le domestique eut apporté le dîner, le prince vit une jeune personne sortir du Bœuf d'or et se mettre à manger. Quand elle eut fini, il fit semblant de se réveiller, et il lui dit :

— C'est donc vous qui venez tous les jours goûter à mes plats? restez à dîner avec moi.

Ils se mirent à manger, et il la trouva si jolie que lui qui ne pouvait souffrir personne, il commença à lui sourire et à lui parler. Quand le domestique vint chercher les restes du repas, il fut bien surpris de voir le prince assis à la table à côté d'une jeune fille.

— Priez mon père de venir ici, dit-il au domestique.

Le roi vint aussitôt, et quand il vit le prince à côté de la jeune fille, il fut bien content, car il la trouvait jolie comme un jour.

— Hé bien, mon fils, lui dit-il, cette belle demoiselle te plaît donc ?

— Oui, mon père, répondit-il.

— En ce cas, il faut l'épouser.

— Je le veux bien, si elle y consent.

La princesse répondit qu'elle le voulait bien, mais qu'il fallait obtenir le consentement de son père qui était aussi un roi. Son père ne voulait pas d'abord, et il disait que sa fille lui avait promis de l'épouser le premier ; mais on le pressa tant qu'il finit par consentir au mariage de sa fille avec le prince d'Espagne, et même il vint à la noce.

Rien n'y manquait ; il y eut un repas cossu où l'on vit les généraux et les amiraux en grande tenue. Le prince et la princesse vécurent heureux ensemble, et s'ils ne sont pas morts ils vivent encore.

Conté en 1880 par François Depays, de Saint-Cast, pêcheur, âgé de 60 ans environ.

XLI

LA VIEILLE QUI VEUT RAJEUNIR

Il y avait une fois une reine qui était vieille, vieille comme tout : elle n'avait plus une seule dent dans la bouche, la tête lui branlait, et elle avait toujours la roupie au nez. On mettait devant elle les meilleurs plats, mais elle n'avait plus goût à rien, et même elle ne prenait plus plaisir à voir les généraux et les seigneurs venir lui faire leur cour.

Elle invita toutes les fées à un grand dîner, et elle leur dit :

— Si vous voulez me ramener à l'âge de quinze ans, je vous donnerai autant d'argent que vous le désirerez.

— Nous voudrions bien, répondirent les fées, mais nous ne pouvons vous rajeunir que si vous trouvez une jeune fille de quinze ans qui volontairement veuille bien devenir aussi décrépite que vous l'êtes.

La reine fit publier au son du tambour qu'elle donnerait tout ce qu'on voudrait, même sa couronne, à la jeune fille de quinze ans qui consentirait à devenir vieille à sa place. Il vint de tous côtés des jeunes filles, des riches et des pauvres, des jolies et des laides; mais dès qu'elles avaient vu la vieille reine, aucune n'était tentée de prendre sa place.

Toutes les jeunes filles étaient venues, excepté une pauvre petite Bretonne abandonnée de tout le monde et qui ne savait comment gagner sa vie. La reine

l'envoya chercher, et elle lui proposa tout ce qu'elle pourrait désirer; mais la petite Bretonne s'écria :

— J'aimerais mieux être toute ma vie à chercher mon pain et à coucher dehors que de devenir comme vous.

— Essaie, mon enfant, lui dit une des fées; nous allons te faire devenir reine pour quelques instants; mais tu redeviendras jeune dès que tu seras lassée d'être reine.

Elle toucha la petite Bretonne avec sa baguette; aussitôt elle fut aussi décrépite que l'était la reine, et la reine revint à l'âge de quinze ans, et elle dansait de joie dans le palais. On apporta à la petite Bretonne les meilleurs plats; mais elle n'avait point de goût à y toucher; les courtisans et les généraux vinrent la saluer et lui faire leur cour; mais le bruit la gênait, et ils l'ennuyaient.

— Ah! dit-elle aux fées, je suis lassée d'être reine; faites-moi redevenir chercheuse de pain.

La fée la toucha de sa baguette, et elle redevint jeune; elle toucha aussi la reine qui reprit sa vieillesse.

Mais la vieille reine se mit à maudire les fées : pour la punir elles la changèrent en une tortue qui n'avait point de carapace sur le dos, et depuis ce temps-là, elle court les chemins.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

XLII

LA CHÈVRE BLANCHE

Il était une fois un capitaine dont la femme mourut en donnant le jour à une petite fille qui fut nommée Euphrosine et eut une fée pour marraine. Le capitaine eut bien du chagrin à la mort de sa femme, et comme il était souvent en mer, il mit sa petite fille à la nourrice. Mais quand elle fut devenue un peu grande, il trouva qu'elle n'était pas bien soignée par ceux chez qui il l'avait placée, et il se remaria pour que son enfant eût une seconde mère.

Peu de temps après son mariage, il se rembarqua pour un voyage qui devait durer trois ans, et il recommanda à sa femme d'avoir bien soin de sa petite Euphrosine. Elle lui promit tout ce qu'il voulut, mais c'était une méchante personne qui n'aimait qu'une petite fille nommée Césarine qu'elle avait eue d'un premier mariage. Césarine était laide, au lieu qu'Euphrosine avait une figure jolie et gracieuse, et elle avait à une oreille une petite marque rouge comme une fraise que ses cheveux recouvraient.

La belle-mère d'Euphrosine ne lui donnait à man-[illegible] de mauvaises pommes de terre et des [illegible] pain moisi, car elle aurait bien voulu [illegible]ir l'enfant de son mari pour que sa fille à [illegible]out l'héritage. Elle l'envoyait aux champs [illegible]atre moutons blancs, et elle lui donnait [illegible]ours une grosse quenouille à filer; quand

elle n'avait pas rempli sa tâche, elle la battait et l'envoyait coucher sans souper. Mais la marraine d'Euphrosine, qui savait que sa belle-mère voulait la faire mourir de faim, venait chaque jour lui apporter à manger : aussi, au lieu de dépérir, elle devenait gentille et fraîche, et il semblait que plus sa belle-mère lui faisait de misère, plus elle devenait jolie.

— Comment cela se fait-il ? disait la méchante belle-mère, je ne donne rien à manger à Euphrosine, et elle est bien plus jolie que ma fille que je soigne si bien.

— Ah! maman, répondait Césarine, c'est le bon Dieu qui vous punit; si vous donniez à ma sœur un peu plus de quoi se nourrir, peut-être que je deviendrais moins laide.

— Il y a quelqu'un, dit la mère, qui lui apporte à manger; demain, tu iras voir qui c'est, et moi j'irai après-demain.

La petite Césarine alla se cacher auprès du champ où sa sœur gardait ses moutons; elle savait que sa sœur avait été nommée par une fée, mais elle ne vit point sa marraine; Euphrosine mangea un bon morceau de pain beurré, et Césarine la vit, mais elle n'était point méchante, et elle ne dit rien à sa mère :

— Qu'as-tu vu? lui demanda-t-elle quand elle rentra.

— Rien.

— Je parie, dit la belle-mère, que ce soir quand elle va rentrer elle ne voudra pas souper.

Lorsqu'Euphrosine revint à la maison, sa belle-mère lui donna un morceau de pain moisi, mais la petite fille répondit qu'elle n'avait pas faim et elle ne le toucha pas.

La belle-mère se dit :

— J'irai à mon tour demain, et je saurai tout.

Le lendemain, la méchante femme se rendit

e p
iett
ver
er
te
rra
sée
euc
re
ssi
—
ioi
—
rn
la
ne
p
b

lui répondit de soigner de son mieux sa petite fille, car s'il venait à la perdre, il ne s'en consolerait jamais.

Mais la méchante belle-mère fit courir le bruit qu'Euphrosine était morte, et elle l'écrivit à son mari. Elle fit faire une châsse qu'elle remplit de terre et de cailloux, et on l'enterra dans le cimetière : tout le monde croyait Euphrosine trépassée, et Césarine n'osait rien dire parce qu'elle avait peur de sa mère.

La belle-mère alla trouver une méchante vieille fée qui était l'ennemie de la marraine d'Euphrosine, et elle la pria de l'emmorphoser (1); mais elle lui répondit que tant qu'elle posséderait sa baguette et sa bague, elle n'aurait aucun pouvoir sur elle, et elle lui dit où elles étaient cachées. La méchante femme s'en empara, et la vieille fée vint pour emmorphoser Euphrosine; mais elle dit à sa belle-mère qu'elle avait à l'oreille une marque qui lui était venue en naissant et que sa marraine avait touchée et que jamais elle ne pourrait la faire disparaître.

— En quelle bête voulez-vous qu'elle soit emmorphosée, demanda la fée.

— En chèvre noire, répondit la belle-mère.

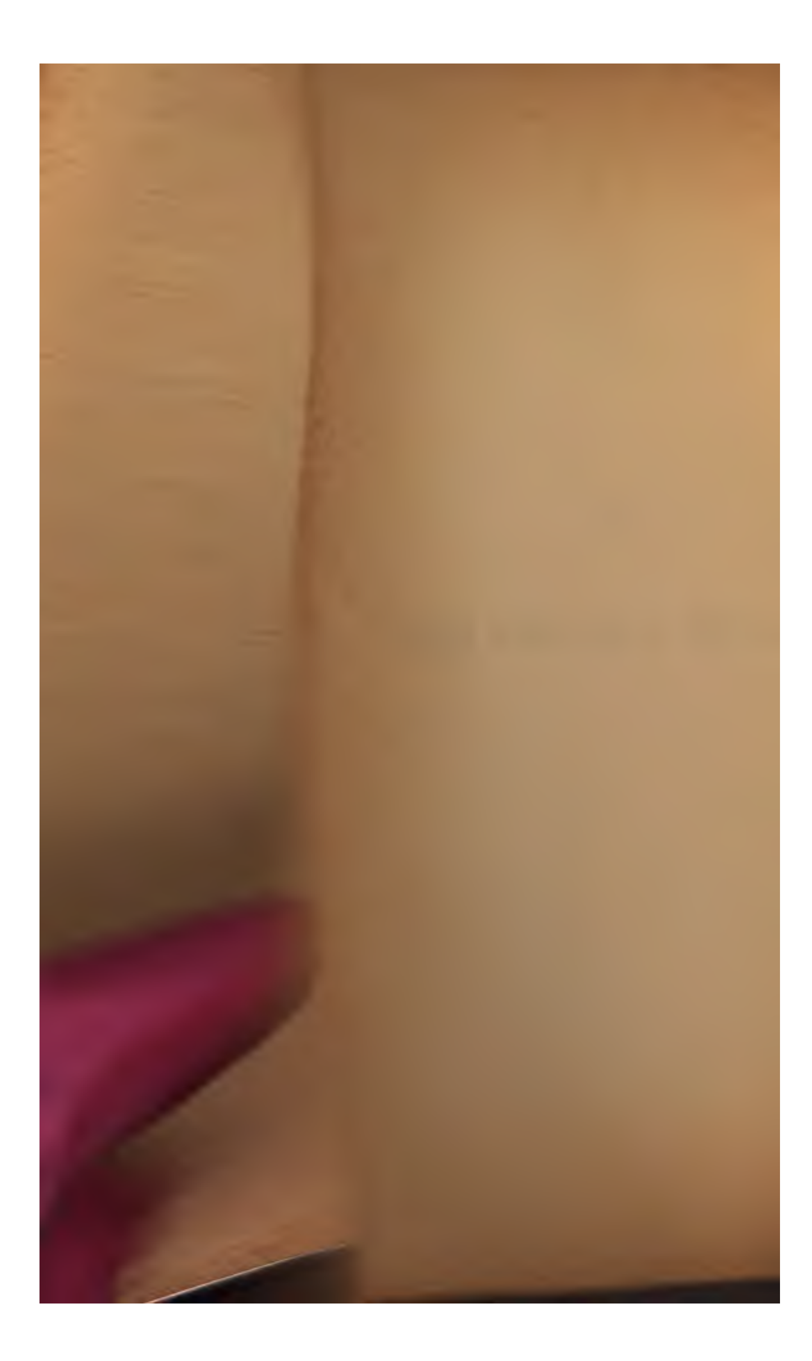
Mais la fée eut beau jouer de sa baguette, elle ne put y réussir.

— Je ne peux, dit-elle, l'emmorphoser en chèvre noire : elle est trop pure, et cela est hors de mon pouvoir; je l'emmorphoserai en chèvre blanche ou en chèvre verte, à votre choix.

— Qu'elle soit en chèvre blanche, répondit la belle-mère.

La fée changea Euphrosine en une petite chèvre blanche, la plus jolie qu'on pût voir, et elle avait à l'oreille la marque que sa marraine avait touchée. Sa

(1) Métamorphoser.



petite chèvre blanche! jamais je n'ai vu une chèvre avoir de si beaux yeux; elle les a comme ceux d'une personne, comme ceux de ma petite Euphrosine, et même elle a comme elle une marque à l'oreille. Si je pouvais l'amener ici, je serais bien content. Mais nous irons demain aux ruines; peut-être qu'elle y sera encore.

Césarine qui savait que sa sœur avait été emmorphosée, aurait bien voulu ne pas aller aux ruines; mais le capitaine insista pour l'y emmener, et elle y fut avec lui. Aussitôt que la petite chèvre la vit, elle accourut en frétillant de la queue; elle disait: « Bée, » d'une voix douce, en se frottant contre Césarine, car elle l'aimait bien. Césarine, qui n'était point méchante, ne pouvait s'empêcher de pleurer; car elle savait que c'était sa sœur.

— Qu'est-ce que tu as donc à pleurer, Césarine? lui demandait le capitaine.

— Ah! répondait-elle, je voudrais l'emmener à la maison, et j'en aurais bien soin.

Mais la chèvre ne pouvait quitter les ruines du château.

— Vous ne l'avez pas amenée avec vous? dit la méchante femme quand ils rentrèrent.

— Non, répondit le capitaine; si tu savais comme elle est jolie; il faudra que demain tu viennes la voir.

Quand son beau-père fut sorti, Césarine s'écria :

— Ah! je ne retournerai jamais au château; si tu savais, ma mère, comme elle est mignonne! comme elle me caressait et comme elle venait me lécher les doigts!

— Si ton père venait à découvrir qui elle est, disait la méchante belle-mère, nous serions perdues; il nous tuerait toutes les deux; ne lui en parle

— Non, ma mère, répondit Césarine.

Le lendemain, le capitaine dit :

— Il faut retourner aux ruines; nous lui porterons un panier de provisions, et elle consentira peut-être à nous suivre.

Les voilà partis tous les trois; mais dès que la chèvre blanche aperçut sa belle-mère, au lieu de bêler comme à l'ordinaire, elle s'enfuit, et alla se cacher.

— C'est bien singulier, dit le capitaine, que cette chèvre qui nous a fait tant de caresses les autres jours ne veuille plus nous voir aujourd'hui !

Il alla tout seul dans les ruines, et la petite chèvre venait le caresser en bêlant; mais dès qu'elle voyait sa belle-mère, elle devenait triste et courait se cacher.

— Il faut, dit-il à sa femme que tu aies fait quelque chose à cette petite chèvre.

— Moi! répartit la méchante belle-mère, c'est la première fois que je la vois, et jamais je n'étais venue à ce vieux château.

Ce jour-là encore, ils ne purent l'emmener.

*
* *

Le capitaine fut malade et obligé de se coucher, de sorte qu'il resta huit jours sans retourner à la chasse auprès du château; dès qu'il put se lever, il y alla et regarda s'il voyait la petite chèvre blanche; mais il ne l'aperçut pas et se dit :

— La pauvre petite! sans doute quelqu'un l'aura tuée.

Il la chercha, et finit par la trouver, à moitié morte, cachée sous un buisson. Elle était aussi tombée malade du chagrin qu'elle avait de ne plus voir son père.

— Ah! te voilà, lui dit-il, ma pauvre petite chèvre, je croyais que l'on t'avait tuée.

— Bée, répondit-elle d'une voix plaintive.

Il lui donna à manger du pain qu'il avait dans sa gibecière, il lui fit boire un peu de vin, et elle se trouva mieux.

Quelques jours après, il se mit en route pour aller la voir, et en approchant des ruines, il rencontra, mais sans la reconnaître, la marraine de sa fille.

— Allez-vous à la chasse, beau chasseur? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit le capitaine, et vous?

— Je n'y vais pas, je suis venue au devant de vous.

— Je vais, dit le capitaine, pour voir une jolie petite chèvre qui est dans les ruines du château : elle vous appartient peut-être?

— Non, répondit la fée; elle est à vous; est ce que vous ne l'avez pas reconnue à la petite marque qu'elle porte à l'oreille?

Le capitaine songea aussitôt à sa fille qu'il croyait morte, et il tomba sans connaissance, car il pensa que c'était peut-être elle qui avait été emmorphosée. La fée le secourut, et, quand il eut repris connaissance, elle lui raconta ce qui s'était passé.

— Est-ce que vous ne l'avez pas reconnue? dit-elle.

— Si, repartit le capitaine, j'ai bien des fois dit qu'elle avait les yeux comme ma pauvre petite Euphrosine, et qu'elle avait comme elle une marque à l'oreille.

— Avant de partir pour un long voyage, dit la fée, je lui avais donné une bague et une baguette pour la préserver des méchancetés de sa belle-mère; car je savais qu'elle voulait l'emmorphoser; elle lui a enlevé la bague et la baguette, et ensuite elle l'a fait passer pour morte.

— Oui, j'ai reçu cette nouvelle, et j'en ai eu bien chagrin.

— Elle est emmorphosée en chèvre blanche,

cheval et se dirigea bride abattue vers les ruines.

Il y trouva la fée qui l'attendait; et il lui donna ce qu'il avait pris à sa femme. La fée posa par terre devant la petite chèvre la bague et la baguette, et lui dit :

— Voilà les objets que je t'avais donnés pour te mettre à l'abri des méchancetés de ta belle-mère; touche-les avec le pied.

La petite chèvre mit un pied sur la bague et l'autre sur la baguette; aussitôt elle fut démorphosée, et, de chèvre blanche, elle devint une belle jeune fille :

— Me voici, mon père, lui dit-elle en l'embrassant.

— Ah! Euphrosine, s'écria-t-il, comme je suis heureux de te retrouver!

Elle embrassa aussi sa marraine la fée, puis elle retourna à la maison de son père; en y arrivant, elle sauta au cou de Césarine, qui fut très aise de la revoir, car elle aimait bien sa sœur et ne lui avait jamais fait de mal; mais la méchante belle-mère était allée se cacher.

— Où est ta mère, Césarine? demanda le capitaine.

— Ah! papa, répondit-elle, je ne vous dirai pas où elle est, car vous voulez tuer maman.

Le capitaine chercha partout, sans pouvoir trouver sa femme; mais il pensa à faire parler la baguette, et la baguette dit que la méchante s'était cachée dans la cheminée.

Le capitaine fit monter un ramoneur sur le haut de la maison pour boucher la cheminée; il mit vingt-cinq fagots dans le foyer, et brûla sa méchante femme.

Quand elle fut rôtie, il resta à demeurer avec ses deux filles; ils vécurent heureux tous les trois, et s'ils ne sont pas morts, je pense qu'ils vivent encore.

Conté en 1880 par Rose Renault de Saint-Cast. Elle a pris ce conte de sa mère, morte en 1829.

III

LES FACÉTIES ET LES BONS TOURS

XLIII

JEANNE LA DIOTE [1]

Il était une fois un bonhomme et une bonne femme qui n'avaient qu'une fille : elle avait envie de se marier, mais elle était toute diote.

Un dimanche, son galant devait venir après la grand'messe pour la demander à ses parents Sa mère lui dit :

— Jeanne, puisque ton bon ami doit dîner ici, il faut lui faire de bonne soupe ; voilà un beau morceau de lard, tu le mettras dans la marmite avec un petit de tout et tout dedans, et tu graisseras les choux:

La fille resta seule à la maison, où il y avait un petit chien qui s'appelait Tout-et-Tout, elle le prit et fourra dans la marmite.

Quand sa mère revint, elle lui demanda si elle avait fait de bonne soupe :

— Oui, répondit la fille, j'ai mis Tout-et-Tout dedans comme vous m'aviez dit.

La bonne femme souleva le couvercle pour goûter la soupe :

— Comment dit-elle, ma pauvre Jeanne, tu as mis le chien dans la marmite ?

— Ne m'aviez vous pas recommandé d'y mettre Tout-et-Tout ?

— Es-tu diote? si ton galant savait que

(1) La simple, l'innocente.

adlézi (1) il ne voudrait certainement pas de toi. Mais laisse ta marmite, et mets des *peux* (2) sur le feu, pendant que je vais aller chercher de l'eau. Tu les démêleras, et tu feras attention à ce qu'ils soient bien liants.

La fille avait beau remuer, ses peux n'étaient point liants comme elle aurait voulu, et elle mit dedans du reparon de chanvre pour les lier.

— Tes peux sont-ils bien liants? demanda sa mère.

— Oui, regardez.

Quand la bonne femme vit le chanvre dans le bassin aux peux, elle leva les bras au ciel, en s'écriant :

— Ciel adorable! que tu es donc diote, Jeanne! mais la messe est finie et ils vont arriver; mets sur la table du pain et du beurre.

Quand le bonhomme revint de la grand'messe avec le galant et ses parents, la bonne femme leur dit :

— Nous n'avons pas eu le temps de préparer un grand fricot; une autre fois nous ferons mieux. La fille a été toute la matinée occupée après sa vache qui mouchait (3). Jeanne, ajouta-t-elle, va-t-en au cellier chercher une *briquée* de cidre.

La jeune fille mit le *pichet* sous la chante-pleure et l'ouvrit, puis elle se mit à penser :

— Je vais me marier; mais si j'ai des garçailles, quel nom pourrai-je leur donner : tous les noms qui sont pris!

Comme elle ne trouvait point moyen de résoudre [...]stion difficile, elle restait au cellier, assise

[...] tromper, innocente.
[...] de blé noir.
[...]urmentée par les mouches.

sur ses talons, et le cidre, qui avait rempli le pichet, coulait par la place.

La bonne femme, inquiète de ne pas la voir revenir, vint au cellier.

— Que fais-tu là, ma pauvre diote, assise tranquillement tandis que le cidre court partout ?

— Ah ! ma mère, ce n'est pas tout de me marier : si j'ai des garçailles, quel nom leur donnerai-je, tous les noms qui sont pris !

La bonne femme, aussi embarrassée que sa fille, se mit aussi à penser, et le cidre continuait de couler.

Le bonhomme vint à son tour au cellier voir ce qui était arrivé :

— Que faites-vous donc là, mes pauvres *diotes*? ne voyez-vous pas que le cidre court partout ?

— Tu dis bien, répondit la bonne femme ; ce n'est pas tout de marier notre fille : si elle a des garçailles, quel nom leur donnera-t-on, tous les noms qui sont pris !

Le bonhomme se mit aussitôt à penser, sans songer à fermer la chante-pleure, et le cidre continuait de couler.

Le garçon attendit pendant quelque temps, puis il alla au cellier voir ce qui était arrivé. Il les trouva tous les trois en train de réfléchir.

— Que faites-vous ! s'écria-t-il ; pendant que vous êtes là la goule sous le nez (1), tout votre cidre court dans la place !

— Tu dis bien, garçon, s'écria le père ; mais si tu te maries, quel nom donneras-tu à tes garçailles : tous les noms qui sont pris !

— Ma foi, dit le garçon, quand j'aurai trou[illegible] personnes aussi bêtes que vous, je reviendr[illegible]

(1) La bouche sous le nez ; cela veut dire être ébahi

* *
*

Il se mit en route, et après avoir cheminé quelque temps, il rencontra des gens qui étaient à faire la moisson : ils coupaient un épi de blé, puis le portaient chez eux, revenaient en couper un second, et continuaient toujours ainsi.

— A quelle sorte de jeu vous amusez-vous? leur demanda l'ancien galant de Jeanne.

— Ce n'est point, un jeu dirent-ils, nous scions notre blé!

Il avait trouvé une faucille, avec laquelle il coupa devant eux une javelle, puis il la leur donna en disant :

— Voici avec quoi scier votre blé, et comme cela vous n'en aurez pas pour longtemps.

— Qu'est-ce que cette bête-là? dit un des laboureurs.

Il la prit dans sa main, mais au lieu de la tenir par le manche, il la prit par la lame et il se coupa.

— La vilaine bête, s'écria-t-il, elle m'a mordu.

Il la jeta par terre et se mit à la frapper.

— Ma foi, dit le garçon, si je trouve encore deux personnes comme vous, je retournerai voir Jeanne.

Plus loin, il rencontra une bonne femme qui voulait emmener chez elle une brouette pleine de [illegible] mais dès que la brouette passait à l'ombre, la [illegible]isparaissait, et elle recommençait.

[illegible]tes-vous à faire là, ma bonne femme? de[illegible]l.

[illegible]oudrais rapporter du soleil chez moi, plein [illegible]lle, mais c'est difficile, car dès que j'arrive [illegible]mbre, il s'en va.

— Bonsoir, dit-elle, voulez-vous me donner un peu de pain?

— Ah! ma pauvre fille, répondit la mère du tailleur, nous n'avons à la maison que trois ou quatre patates bien sèches.

— Ne pourriez-vous au moins me donner à coucher?

— Vous coucher? nous n'avons pour lit que quelques glons de feurre (1).

A ce moment, le tailleur arriva, et voyant le maigre souper, il dit à sa mère :

— Tu n'as que cela pour souper, vieille bonne femme? qu'est-ce que fait ici cette pauvresse, mets-la dehors!

La fille s'en alla chez elle, et le lendemain, déguisée en chercheuse de pain, elle se présenta à la métairie de Janvier.

— Bonsoir, dit-elle, voulez-vous me donner un peu de pain par charité?

— Oui, ma fille, entrezdonc, dit la mère de Janvier.

Elle lui coupa un beau chanteau de pain; la fille la remercia et lui dit :

— Pourriez-vous me coucher pour la nuit?

— Oui, répondit la fermière.

Le lendemain matin, quand la fille fut levée, la bonne femme lui dit :

— Vous êtes jeune et forte, vous pourriez bien travailler.

— C'est vrai, répondit la fille, mais je ne trouve point d'ouvrage.

— Hé bien, restez ici; demain nous avons beaucoup de monde pour un défrichement; cela m'arrangerait bien si vous vouliez m'aider.

La fille se mit à soigner les vaches, à les tirer, à

(1) Bottes de paille.

— Ma foi, dit le galant, j'ai joliment ri dans mon voyage.

Ils se marièrent; le bonhomme et la bonne femme leur donnèrent une vache et des brebis, et ils allèrent se loger dans une maison à côté.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

Une vieille femme de Saint-Cast, Marie Durand, âgée de 80 ans, m'a conté aussi ce conte, avec de légères variantes :

La bonne femme qui *courtine* (porte dans une brouette) le soleil, répond :

— J'ai trois petites garçailles à mourir de froid dans mon foyer; dès que le soleil y est entré il s'en va.

Le galant rencontre ensuite un bonhomme qui avait mis une échelle le long de sa maison, et qui tirait sa vache par la queue pour la faire monter à manger une touffe d'herbe qui se trouvait sur le toit. Dans les contes similaires d'autres pays, ce dernier épisode est assez fréquent.

XLIV

L'INSTRUCTION ET LE JUGEMENT

Il y avait une fois un garçon qui se gagea comme domestique dans une métairie; il était bête, bête comme tout, aussi bête que Jean le Diot. Quand on lui commandait quelque ouvrage, on pouvait être sûr qu'il le faisait tout de travers.

Un jour, son maître lui dit :

— Nous avons préparé un champ hier, tu vas y semer du blé noir.

Le garçon prit un sac de pommes de terre, et alla les semer dans le champ; quand il arriva au soir son maître lui dit :

— Hé bien, Jean, as-tu fait ton ouvrage?

— Oui, notre maître, répondit-il, j'ai semé de bonnes pommes de terre.

— Ah! s'écria le fermier, tu fais tout à rebours; je ne sais ce qui m'empêche de te battre, tu partiras d'ici demain matin.

Le lendemain, le pauvre domestique prit au bout d'un bâton un petit paquet qui contenait ses hardes et il s'en alla. Comme il passait par la forêt, il vit un épervier qui poursuivait un chardonneret. Il ramassa une pierre et la jeta à l'épervier qu'il tua raide. Alors il vit le chardonneret se poser sur un buisson, et, à l'instant, au lieu du gentil petit oiseau, il vit une dame belle comme une fée — c'en était une — qui lui dit :

— Mon pauvre Jean, tu as bien fait de tuer l'épervier qui me poursuivait; tu n'as guère d'esprit; mais tu as bon cœur. Pour te récompenser, je vais te donner à choisir entre deux dons : tu auras à ton choix l'instruction ou le jugement; réfléchis bien.

— Je veux l'instruction, répondit Jean.

— Pense à ton choix, dit la fée; si tu prends l'instruction, tu pourras t'en repentir.

— Cela ne fait rien, répliqua Jean, je veux être instruit pour qu'on ne m'appelle plus Jean le Diot.

Elle le toucha de sa baguette, et dès qu'on lui demandait quelque chose il le savait, et il en disait les raisons; les gens étaient étonnés, et ils disaient :

— Où diable a-t-il été pour apprendre tant de malice?

Le notaire du pays avait besoin d'un clerc; il entendit parler d'un garçon de ferme qui était savant comme tout; il lui proposa d'être son clerc, mais quand Jean fut chez lui, il était plus savant que son maître, et, chaque fois que celui-ci lui commandait quelque ouvrage, il répondait :

— Je sais cela; et il disait tant de raisons, tant de raisons, sans jugement, que le notaire finit par s'ennuyer, et il lui dit :

— Allez-vous-en où vous voudrez, je n'ai plus besoin de vous.

Le pauvre Jean retourna à la forêt, et à peine y fut-il arrivé, qu'il vit venir la belle dame qui lui dit :

— Je savais bien que tu te serais repenti d'avoir choisi l'instruction, n'étant pas plus fin que tu ne l'es; je vais te la retirer et te donner à sa place le jugement.

La dame le toucha avec sa baguette, puis elle disparut, et il ne la revit plus jamais.

Il se remit en route, et ne tarda pas à rencontrer un garçon et une fille qui se disputaient :

— Ah! dirent-ils en l'apercevant, voici un homme qui nous mettra d'accord; nous avons promis de nous en remettre au jugement de la première personne que nous rencontrerions sur la route.

— Contez-moi votre cas, dit Jean.

— Voici, répondit le garçon : nous avions un oncle qui avait promis de donner son héritage à celui qui serait arrivé le premier au moment de sa mort; je me suis mis en route, et je suis arrivé avant la fille; mais elle est venue à son tour, et notre oncle est trépassé pendant que je passais le seuil de la porte pour sortir un instant; n'est-ce pas que c'est moi qui dois hériter?

— Non, se hâta de dire la fille, c'est moi pour sûr.

— N'êtes-vous pas cousin et cousine? demanda Jean.

— Si, répondirent-ils.

— Etes-vous mariés l'un ou l'autre?

— Non.

— Hé bien ! ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous marier ensemble.

— Ah! c'est vrai, dit la fille.

Les deux cousins se marièrent : ce fut une belle paire de noces où Jean fut invité et mis à la place d'honneur.

Depuis ce temps il passa pour le plus malin du pays; tout le monde venait le consulter, et s'il n'est pas mort, il vit encore.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

XLV

SAINT DÉNIGÉ

Il y avait une fois un jeune garçon si paresseux que ses parents ne savaient que faire de lui. Il était toujours à courir par les chemins et ne voulait point travailler.

Ses parents, qui étaient bien embarrassés de ce grand garçon fainéant, le mirent en apprentissage chez son parrain. C'était un menuisier qui avait l'entreprise d'un couvent qu'on était en train de bâtir et qui était dedié à saint Dénigé.

Le couvent fut terminé à l'époque fixée, mais le menuisier n'avait point fait la statue du patron, saint Dénigé. Comment faire? se disait-il en se grattant l'oreille, bien embarrassé. A la fin, il lui vint une idée.

— Tu vas, dit-il à son filleul, te mettre dans la niche, je t'habillerai comme un saint, et tu resteras bien tranquille jusqu'au moment où les travaux auront été examinés. Après qu'ils nous auront payés, tu t'en iras.

Le jeune garçon alla se placer dans la niche, et bientôt la supérieure du couvent et le chapelain vinrent examiner l'ouvrage. Quand ils furent arrivés devant la niche de saint Dénigé, ils le regardèrent attentivement.

[illegible] est très bien, dirent-ils; on croirait qu'il est

[illegible]eulement, ajouta la supérieure, je crois qu'il

a un côté plus gros que l'autre. Il faudra lui donner un coup de rabot.

Quand le garçon entendit cela, il sauta prestement hors de sa niche, et se sauva à toutes jambes, tandis que le chapelain et la supérieure tombaient à genoux en disant :

O miracle !
Saint Dénigé qui s'échappe !
Revenez, saint Dénigé,
Vous n'aurez rien de coupé !

Conté à Saint-Cast en 1880 par madame veuve Blandin, née Lecourt, de Dinard.

Dénigé, veut dire déniché, espiègle : il y a là un double jeu de mots sur le nom du saint et sur sa sortie de sa niche qu'on dit aussi *nige* en patois gallot.

XLVI

JANVIER ET FÉVRIER

Il y avait une fois deux garçons qui allaient voir les filles : l'un d'eux était tailleur de son état et s'appelait Février ; il était toujours bien habillé, tandis que l'autre, qui se nommait Janvier et était laboureur, n'avait que des pantalons de rayé, des habits de toile et des gros sabots à bouchon.

Le tailleur faisait l'empressé auprès de la jeune fille, à qui il plaisait beaucoup, tandis que Janvier en arrivant le soir se plaignait de la fatigue.

— Je suis bien lassé, disait-il.

— Qu'as-tu donc fait? demandait la fille.

— J'ai tenu toute la journée la queue de la charrue.

— Regardez, disait le tailleur en riant, comme vous aurez un bel homme.

Un jour, la fille dit à sa mère :

— Maman, lequel de mes deux galants faut-il prendre? le tailleur me plaît mieux que l'autre.

— Il ne faut pas, répondit la bonne femme, se fier aux apparences : tout ce qui brille n'est pas or. Habille-toi en pauvresse, de façon qu'on ne te reconnaisse pas, et va-t-en chez chacun de tes galants demander à souper et à coucher, et tu verras par toi-même.

La fille se déguisa en chercheuse de pain, salit sa figure et ses mains, laissa ses cheveux ébouriffés, et vint à la maison du tailleur.

— Bonsoir, dit-elle, voulez-vous me donner un peu de pain ?

— Ah ! ma pauvre fille, répondit la mère du tailleur, nous n'avons à la maison que trois ou quatre patates bien sèches.

— Ne pourriez-vous au moins me donner à coucher?

— Vous coucher? nous n'avons pour lit que quelques glons de feurre (1).

A ce moment, le tailleur arriva, et voyant le maigre souper, il dit à sa mère :

— Tu n'as que cela pour souper, vieille bonne femme? qu'est-ce que fait ici cette pauvresse, mets-la dehors !

La fille s'en alla chez elle, et le lendemain, déguisée en chercheuse de pain, elle se présenta à la métairie de Janvier.

— Bonsoir, dit-elle, voulez-vous me donner un peu de pain par charité ?

— Oui, ma fille, entrezdonc, dit la mère de Janvier.

Elle lui coupa un beau chanteau de pain ; la fille la remercia et lui dit :

— Pourriez-vous me coucher pour la nuit ?

— Oui, répondit la fermière.

Le lendemain matin, quand la fille fut levée, la bonne femme lui dit :

— Vous êtes jeune et forte, vous pourriez bien travailler.

— C'est vrai, répondit la fille, mais je ne trouve point d'ouvrage.

— Hé bien, restez ici; demain nous avons beaucoup de monde pour un défrichement; cela m'arrangerait bien si vous vouliez m'aider.

La fille se mit à soigner les vaches, à les tirer,

(1) Bottes de paille.

balayer la maison, et elle allait de temps en temps porter à boire aux défricheurs. Janvier qui ne la reconnaissait point, disait :

— Ma mère, voilà une fille que nous devrions bien garder comme domestique, elle s'entend bien mieux que la nôtre à soigner les vaches et à tout.

Quand vint le soir, elle dit à la bonne femme :

— Donnez-moi une quenouille, je vais filer; restez-là, les hommes, nous allons dire des contes en travaillant.

Le jour d'après, les gens de la ferme auraient bien voulu la garder, mais elle retourna chez sa mère et lui dit :

— Ne me parlez pas de Février; vous aviez raison, c'est chez Janvier qu'il fait bon.

Et elle raconta à la bonne femme ce qu'elle avait vu.

Le soir, voilà ses deux galants revenus.

— Où étiez-vous ces jours-ci? lui demandèrent-ils.

— Chez une de mes cousines, répondit-elle.

— Ah! dit Janvier, il est venu chez nous une belle jeune fille qui cherchait de l'ouvrage : c'est elle qui file bien, et qui s'entend à soigner les vaches, et à tout. Ma mère a dit qu'elle la voudrait bien pour domestique.

— Si elle est comme vous dites, répondit la fille, vous feriez mieux de la prendre comme bourgeoise.

— Non, dit Janvier, j'aime mieux que ce soit toi.

Janvier se maria avec sa bonne amie, qui lui raconta quelque temps après que c'était elle qui était venue chez lui déguisée en pauvresse; et ni l'un ni l'autre ne se repentirent de s'être mariés.

Conté en 1880 par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

XLVII

ET MOI AUSSI

Il y avait une fois une petite bonne femme qui allait à Auray : elle rencontra sur son chemin une autre femme avec laquelle elle fit conversation.

— Où allez-vous? lui demanda-t-elle.

— A Auray.

— Et moi aussi. Comment vous appelez-vous?

— Jeanne.

— Et moi aussi. Avez-vous un homme?

— Oui.

— Et moi aussi. Comment s'appelle-t-il?

— Jean.

— Et le mien tout pareil. C'est bien drôle : vous allez à Auray et j'y vais aussi; vous vous appelez Jeanne et moi Jeanne; votre homme a nom Jean et le mien Jean. Avez-vous une fille?

— Oui.

— Et moi aussi. Comment se nomme-t-elle?

— Jeanne.

— Comme la mienne. En vérité, c'est singulier : vous allez à Auray, et j'y vais aussi : vous vous appelez Jeanne et moi Jeanne; votre homme a nom Jean et le mien Jean; votre fille se nomme Jeanne et la mienne Jeanne. Avez-vous un gars?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il.

— Jean.

— Comme le mien. En conscience, la rencon

n'est-elle pas curieuse? vous allez à Auray, et j'y vais aussi; vous vous appelez Jeanne et moi Jeanne; votre homme a nom Jean et le mien Jean; votre fille se nomme Jeanne et la mienne Jeanne; votre gars s'appelle Jean et le mien Jean. Avez-vous un chien?

— Oui.

— Et moi aussi. Comment a-t-il nom?

— Toutou.

— Comme le mien : comme c'est drôle! vous allez à Auray, et j'y vais aussi; vous vous appelez Jeanne et moi Jeanne, votre homme a nom Jean et le mien Jean; votre fille se nomme Jeanne et la mienne Jeanne; votre gars Jean et le mien Jean; et votre chien, comment s'appelle-t-il, je ne m'en souviens plus?

— Toutou! se hâte de souffler au narrateur quelqu'un de la compagnie qui ne sait pas le dénouement de l'histoire : le conteur se hâte d'ajouter aux applaudissements de la galerie :

— Toutou; fourre ton nez dans son trou!

Conté en 1879 par Constant Joulaud, de Gosné.

XLVIII

LA CITROUILLE.

Il y avait une fois un gars de Plessala qui vit des citrouilles dans une ferme; c'était la première fois qu'il en voyait et il dit au fermier :

— Qu'est-ce que c'est que cela, crapaud? — C'est la coutume des gens de Plessala de dire « crapaud » comme d'autres disent : mon gars.

— Des œufs d'âne, répondit le fermier.

— Des œufs d'âne? si on les mettait à couver, viendrait-il des ânons?

— Oui.

— Alors vends-m'en un.

Le gars de Plessala dit à sa femme de couver l'œuf d'âne, et elle resta quinze jours accroupie sur la citrouille; son mari prit sa place et couva huit jours.

Au bout de ce temps, il s'ennuya et, ne voyant pas l'œuf près d'éclore, il dit :

— Crapaud, il paraît que l'œuf ne vaut rien.

Il prit la citrouille et la jeta par dessus le talus de son jardin; elle se fendit en tombant et réveilla un lièvre couché auprès et qui s'enfuit à toutes jambes.

— Par ma foi, crapaud, s'écria-t-il, si j'avais encore couvé trois jours j'aurais eu un bon petit ânon; celui-ci a de longues oreilles, mais il n'avait qu'un petit bout de queue.

Conté par Joseph André, de Trébry.

Plessala est une commune des Côtes-du-Nord, dont les h tants passent pour n'être pas des plus fins.

XLIX

CELUI QUI COUPA LA TÊTE D'UN JEAN [1]

Il y avait une fois deux perruquiers de fossé qui coupaient de la fouaille le long du talus d'un champ; ils se mirent à deviser sur la langue des femmes, et l'un d'eux qui était marié dit à l'autre :

— Il faut que je sache si ma femme est bavarde.

Quand ils eurent fini leur ouvrage, celui qui était marié avisa un *jan* qui avait la tête haute, et il dit à son camarade :

— Je vais couper la tête de ce *jan*, et je parie que demain toute la ville sera sens dessus dessous à cause de cela.

— Je parie que non, répondit son camarade.

L'autre coupa la tête du jan avec sa faucille et quand il entra chez lui, sa femme lui dit :

— Mange ta soupe, elle est bien chaude.

— Ah! répondait-il en prenant un air chagrin, je n'ai pas le cœur à manger.

— Qu'est-ce que tu as? es-tu malade?

— Non.

— Raconte-moi ce qui t'est arrivé.

— Nenni, tu le dirais.

conte repose sur une équivoque de prononciation ; Jean, omme, et *jan*, le mot patois qui signifie ajonc, se pronon- la même manière.

— Je n'en parlerai à personne; est-ce qu'entre mari et femme on ne se dit pas tout?

— Hé bien, j'ai coupé la tête d'un Jean.

— Ah! malheureux, s'écria la femme qui se mit à pleurer.

L'homme alla se coucher sans manger sa soupe; mais quand il vit que sa femme était endormie, il se leva tout doucement, coupa un bon morceau de pain et alla le manger dans le jardin. Elle s'aperçut qu'il n'était plus là, et, pensant à ce qu'il avait fait dans la journée, elle se dit :

— Il est sans doute à aiguiser son couteau pour m'en faire autant.

Elle ne put dormir de la nuit, et le lendemain matin, avant d'aller à sa journée, son homme paraissait triste, et il ne voulut pas déjeuner.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas comme aujourd'hui des allumettes dans chaque maison, vu qu'elles n'étaient pas inventées, et le matin on allait emprunter du feu chez ses voisins. Ce jour-là, une voisine vint en chercher avec son sabot chez la femme du journalier. Elle lui trouva la figure toute changée et la mine triste :

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai rien.

— Si, on voit que tu as pleuré : pourquoi?

— Ah! si je te le disais, tu irais le redire.

— Non, s'écria-t-elle, est-ce qu'entre voisines on ne se garde pas le secret?

— Hé bien, dit-elle, mon homme a coupé la tête d'un Jean.

L'autre emporta du feu dans son sabot et ne dit rien; la femme regarda où elle allait, et la vit courait du côté de la gendarmerie. Ah! se dit-elle homme est perdu! et elle se mit à pleurer à sa

Bientôt la voisine revint avec les gendarmes :

— Ah! malheureuse, s'écria la femme du journalier, pourquoi disais-tu cela? tu m'avais promis le secret.

— Elle a eu raison, dit le brigadier; on doit dénoncer les criminels ; venez nous conduire où est votre homme.

Elle fut obligée d'accompagner les gendarmes, et quand ils arrivèrent à l'endroit où travaillaient les deux perruquiers de fossé, le brigadier dit à l'homme :

— C'est donc vous qui avez coupé la tête d'un Jean?

— Il n'y a point grand mal à cela, répondit le journalier.

— Comment, vous ne vous en repentez pas davantage! En quel endroit avez-vous fait le crime?

— Regardez dans la contre-douve.

— Je ne vois rien.

— Vous ne voyez pas la tête d'un *jan* qui a été coupée?

— Si, répondit le gendarme, je vois la tête d'un ajonc.

— Hé bien, dit l'homme, à côté est le *jan* dont j'ai coupé la tête.

— Ah! malheureux, s'écrièrent les gendarmes, comment avez-vous eu le cœur de faire courir toute la ville pour une tête de *jan* coupée!

— Ce n'est pas moi, répondit-il, qui vous ai fait venir; ce sont les femmes qui ne savent retenir leur langue. Quand j'aurai un secret, je ne le dirai pas à la mienne, et, vous tous qui m'écoutez, je vous engage à en faire autant.

Conté en 1880 par Joseph Macé, mousse, âgé de 14 ans.

J'ai recueilli dans l'Ille-et-Vilaine, un petit conte très court qui

a plusieurs points de ressemblance avec celui-ci ; comme lui, il repose et sur le bavardage des femmes et sur un jeu de mots : on l'appelle le conte du Mercier.

Il y avait une fois un homme qui voulait savoir si sa femme était bavarde. Il alla dans son jardin, et ayant trouvé un *mercier* — c'est ainsi qu'on appelle les *limas* à coque parce que, comme les merciers, ils portent leur hotte sur le dos, — il le tua ; et l'ayant enveloppé dans une feuille de chou, il le cacha dans un coin de son jardin. Quand il rentra le soir à la maison, sa femme lui demanda ce qu'il y avait de nouveau :

— Ah ! dit-il ; il m'est arrivé un grand malheur, j'ai tué un mercier : n'en dis rien, car tu me ferais prendre par les gendarmes.

La femme promit de se taire ; mais le lendemain, dès que son homme fut parti pour sa journée, elle alla chez sa voisine et lui raconta ce que son mari lui avait dit. Un quart d'heure après, les gendarmes en étaient informés, et ils vinrent chercher l'homme pour savoir où il avait mis le cadavre du mercier. Il les conduisit dans son jardin, et leur montrant le colimaçon qu'il avait enveloppé dans une feuille de chou, il leur dit :

— Voilà le mercier que j'ai tué ; mais si vous m'en croyez, quand vous aurez quelque chose que vous voudrez qui ne soit pas su, n'en parlez point à vos femmes.

Conté en 1881 par Françoise Dumont, d'Ercé, âgée de 21 ans.

---

s
e
ec
e
o
l
qu
le
e
nal
ag
co
aj
la
ve
la

IV

LES DIABLES, LES SORCIERS
ET LES LUTINS

XLVI

JANVIER ET FÉVRIER

Il y avait une fois deux garçons qui allaient voir les filles : l'un d'eux était tailleur de son état et s'appelait Février ; il était toujours bien habillé, tandis que l'autre, qui se nommait Janvier et était laboureur, n'avait que des pantalons de rayé, des habits de toile et des gros sabots à bouchon.

Le tailleur faisait l'empressé auprès de la jeune fille, à qui il plaisait beaucoup, tandis que Janvier en arrivant le soir se plaignait de la fatigue.

— Je suis bien lassé, disait-il.

— Qu'as-tu donc fait? demandait la fille.

— J'ai tenu toute la journée la queue de la charrue.

— Regardez, disait le tailleur en riant, comme vous aurez un bel homme.

Un jour, la fille dit à sa mère :

— Maman, lequel de mes deux galants faut-il prendre? le tailleur me plaît mieux que l'autre.

— Il ne faut pas, répondit la bonne femme, se fier aux apparences : tout ce qui brille n'est pas or. Habille-toi en pauvresse, de façon qu'on ne te reconnaisse pas, et va-t-en chez chacun de tes galants demander à souper et à coucher, et tu verras par toi-même.

La fille se déguisa en chercheuse de pain, salit sa figure et ses mains, laissa ses cheveux ébouriffés, et vint à la maison du tailleur,

— Bonsoir, dit-elle, voulez-vous me donner un peu de pain ?

— Ah ! ma pauvre fille, répondit la mère du tailleur, nous n'avons à la maison que trois ou quatre patates bien sèches.

— Ne pourriez-vous au moins me donner à coucher ?

— Vous coucher ? nous n'avons pour lit que quelques glons de feurre (1).

A ce moment, le tailleur arriva, et voyant le maigre souper, il dit à sa mère :

— Tu n'as que cela pour souper, vieille bonne femme ? qu'est-ce que fait ici cette pauvresse, mets-la dehors !

La fille s'en alla chez elle, et le lendemain, déguisée en chercheuse de pain, elle se présenta à la métairie de Janvier.

— Bonsoir, dit-elle, voulez-vous me donner un peu de pain par charité ?

— Oui, ma fille, entrez donc, dit la mère de Janvier.

Elle lui coupa un beau chanteau de pain ; la fille la remercia et lui dit :

— Pourriez-vous me coucher pour la nuit ?

— Oui, répondit la fermière.

Le lendemain matin, quand la fille fut levée, la bonne femme lui dit :

— Vous êtes jeune et forte, vous pourriez bien travailler.

— C'est vrai, répondit la fille, mais je ne trouve point d'ouvrage.

— Hé bien, restez ici ; demain nous avons beaucoup de monde pour un défrichement ; cela m'arrangerait bien si vous vouliez m'aider.

La fille se mit à soigner les vaches, à les tirer, à

(1) Bottes de paille.

balayer la maison, et elle allait de temps en temps porter à boire aux défricheurs. Janvier qui ne la reconnaissait point, disait :

— Ma mère, voilà une fille que nous devrions bien garder comme domestique, elle s'entend bien mieux que la mère à soigner les vaches et à tout.

Quand vint le soir, elle dit à la bonne femme :

— Donnez-moi une quenouille, je vais filer ; restez-là, les hommes, nous allons dire des contes en travaillant.

Le jour d'après, les gens de la ferme auraient bien voulu la garder, mais elle retourna chez sa mère et lui dit :

— Ne me parlez pas de Février ; vous aviez raison, c'est chez Janvier qu'il fait bon.

Et elle raconta à la bonne femme ce qu'elle avait vu.

Le soir, voilà ses deux galants revenus.

— Où étiez-vous ces jours-ci ? lui demandèrent-ils.

— Chez une de mes cousines, répondit-elle.

— Ah ! dit Janvier, il est venu chez nous une belle jeune fille qui cherchait de l'ouvrage : c'est elle qui file bien, et qui s'entend à soigner les vaches, et à tout. Ma mère a dit qu'elle la voudrait bien pour domestique.

— Si elle est comme vous dites, répondit la fille, vous feriez mieux de la prendre comme bourgeoise.

— Non, dit Janvier, j'aime mieux que ce soit toi.

Janvier se maria avec sa bonne amie, qui lui raconta quelque temps après que c'était elle qui était venue chez lui déguisée en pauvresse ; et ni l'un ni l'autre ne se repentirent de s'être mariés.

(Conté en 1880 par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.)

XLVII

ET MOI AUSSI

Il y avait une fois une petite bonne femme qui allait à Auray : elle rencontra sur son chemin une autre femme avec laquelle elle fit conversation.

— Où allez-vous? lui demanda-t-elle.

— A Auray.

— Et moi aussi. Comment vous appelez-vous?

— Jeanne.

— Et moi aussi. Avez-vous un homme?

— Oui.

— Et moi aussi. Comment s'appelle-t-il?

— Jean.

— Et le mien tout pareil. C'est bien drôle : vous allez à Auray et j'y vais aussi; vous vous appelez Jeanne et moi Jeanne; votre homme a nom Jean et le mien Jean. Avez-vous une fille?

— Oui.

— Et moi aussi. Comment se nomme-t-elle?

— Jeanne.

— Comme la mienne. En vérité, c'est singulier : vous allez à Auray, et j'y vais aussi : vous vous appelez Jeanne et moi Jeanne; votre homme a nom Jean et le mien Jean; votre fille se nomme Jeanne et la mienne Jeanne. Avez-vous un gars?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il.

— Jean.

— Comme le mien. En conscience, la rencon[t-]

n'est-elle pas curieuse ? vous allez à Auray, et j'y vais aussi : vous vous appelez Jeanne et moi Jeanne; votre homme a nom Jean et le mien Jean ; votre fille se nomme Jeanne et la mienne Jeanne ; votre gars s'appelle Jean et le mien Jean. Avez-vous un chien?

— Oui.

— Et moi aussi. Comment a-t-il nom?

— Toutou.

— Comme le mien : comme c'est drôle ! vous allez à Auray, et j'y vais aussi; vous vous appelez Jeanne et moi Jeanne, votre homme a nom Jean et le mien Jean : votre fille se nomme Jeanne et la mienne Jeanne : votre gars Jean et le mien Jean; et votre chien, comment s'appelle-t-il, je ne m'en souviens plus ?

— Toutou ! se hâte de souffler au narrateur quelqu'un de la compagnie qui ne sait pas le dénouement de l'histoire : le conteur se hâte d'ajouter aux applaudissements de la galerie :

— Toutou; fourre ton nez dans son trou !

Conté en 1879 par Constant Jouland, de Gosné.

traverser la mer avec le fermier sur son dos, et venir aborder au pied de la falaise.

Le fermier, voyant que Barbu n'était point un bélier comme les autres, résolut de s'en défaire :

— Il faudra, dit-il, que j'aille le vendre, car il ferait des malheurs ; il a doupé Jeannette, cassé le sabre du douanier, et traversé deux fois la mer ; si mes enfants allaient aux champs avec lui, il pourrait aussi les corner et les blesser.

Le voilà parti pour Lamballe avec sa bête : quand il arriva sur le champ de foire, plus de mille personnes s'assemblèrent autour de lui pour voir le grand bélier de toutes couleurs. En voyant ce grand concours de monde le fermier se dit :

— Puisque chacun veut le voir, je vais le montrer en *curiosité* pour de l'argent.

Il l'enferma dans une cour; dans la journée, il gagna mille francs à le faire voir, et, le soir venu, il le vendit mille francs à un monsieur qui en avait envie.

Il retourna à la maison bien content, et il dit à sa femme :

— Nous voilà débarrassés de Barbu, et j'apporte deux mille francs qu'il m'a gagnés.

— Tu as eu raison de le vendre, répondit la fermière; par ma foi de conscience, j'avais peur de lui : je croyais que c'était le diable.

Quand Jeannette ouvrit l'étable le lendemain matin, Barbu était au milieu des moutons.

—Mon maître, cria-t-elle, le grand bélier qui est revenu !

— Petite menteuse, dit le fermier, tu veux m'en faire accroire.

— Venez voir vous-même si je vous mens.

Le fermier arriva à la porte de l'étable, et en le

voyant, Barbu se mit à rire de toute sa force, comme une personne.

— Voici du nouveau, dit le fermier. Tu connaissais bien la route de Lamballe, car c'est de là que tu es venu ; mais je te menerai à la foire dans un pays où tu n'es pas encore allé, et je parie que cette fois tu ne t'en viendras pas.

Quelque temps après, la fermière dit à son mari :

— Il y a ces jours-ci une foire à Ploubalay, il faudra y conduire Barbu : si tu pouvais le vendre aussi cher qu'à Lamballe !

A Ploubalay, il vint aussi beaucoup de monde pour voir le bélier de toutes couleurs ; le fermier le vendit cinq cents francs, et le soir en rentrant, il dit à sa femme :

— Je me suis défait du bélier : il n'était pas encore allé à Ploubalay ; je ne pense pas que cette fois il retrouve sa route.

— S'il revient, nous le revendrons, répondit la bonne femme qui commençait à s'habituer à l'argent du bélier.

Ils furent huit jours sans le voir, et ils n'y pensaient plus, lorsqu'un matin Jeannette, en ouvrant l'étable, trouva encore Barbu au milieu des moutons.

— Mon maître, dit-elle, Barbu qui est revenu !

— Tant mieux, ma petite fille, répondit la bonne femme, nous le vendrons une troisième fois.

Mais le fermier n'était pas content, car il pensait qu'à la fin le bélier serait cause de quelque malheur. Il alla à l'étable, et dit en entrant :

— Te voilà donc revenu, Barbu ?

— Oui, répondit le bélier qui jusque-là n'avait pas encore parlé.

— Pourquoi es-tu revenu ?

— Pour emporter tes trois filles.

— Je n'en parlerai à personne; est-ce qu'entre mari et femme on ne se dit pas tout?

— Hé bien, j'ai coupé la tête d'un Jean.

— Ah ! malheureux, s'écria la femme qui se mit à pleurer.

L'homme alla se coucher sans manger sa soupe; mais quand il vit que sa femme était endormie, il se leva tout doucement, coupa un bon morceau de pain et alla le manger dans le jardin. Elle s'aperçut qu'il n'était plus là, et, pensant à ce qu'il avait fait dans la journée, elle se dit :

— Il est sans doute à aiguiser son couteau pour m'en faire autant.

Elle ne put dormir de la nuit, et le lendemain matin, avant d'aller à sa journée, son homme paraissait triste, et il ne voulut pas déjeuner.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas comme aujourd'hui des allumettes dans chaque maison, vu qu'elles n'étaient pas inventées, et le matin on allait emprunter du feu chez ses voisins. Ce jour-là, une voisine vint en chercher avec son sabot chez la femme du journalier. Elle lui trouva la figure toute changée et la mine triste :

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai rien.

— Si, on voit que tu as pleuré : pourquoi?

— Ah! si je te le disais, tu irais le redire.

— Non, s'écria-t-elle, est-ce qu'entre voisines on ne se garde pas le secret ?

— Hé bien, dit-elle, mon homme a coupé la tête d'un Jean.

L'autre emporta du feu dans son sabot et ne dit rien; la femme regarda où elle allait, et la vit qui courait du côté de la gendarmerie. Ah! se dit-elle, mon homme est perdu! et elle se mit à pleurer à sa foi

XLIX

CELUI QUI COUPA LA TÊTE D'UN JEAN [1]

Il y avait une fois deux perruquiers de fossé qui coupaient de la fouaille le long du talus d'un champ ; ils se mirent à deviser sur la langue des femmes, et l'un d'eux qui était marié dit à l'autre :

— Il faut que je sache si ma femme est bavarde.

Quand ils eurent fini leur ouvrage, celui qui était marié avisa un *jan* qui avait la tête haute, et il dit à son camarade :

— Je vais couper la tête de ce *jan*, et je parie que demain toute la ville sera sens dessus dessous à cause de cela.

— Je parie que non, répondit son camarade.

L'autre coupa la tête du jan avec sa faucille et quand il entra chez lui, sa femme lui dit :

— Mange ta soupe, elle est bien chaude.

— Ah! répondait-il en prenant un air chagrin, je [illegible] le cœur à manger.

[illegible]'est-ce que tu as? es-tu malade?

[illegible]

[illegible]nte-moi ce qui t'est arrivé.

[illegible], tu le dirais.

(1) [illegible] repose sur une équivoque de prononciation ; Jean, [illegible] et *jan*, le mot patois qui signifie ajonc, se pronon[illegible]ne manière.

— Je n'en parlerai à personne; est-ce qu'entre mari et femme on ne se dit pas tout?

— Hé bien, j'ai coupé la tête d'un Jean.

— Ah ! malheureux, s'écria la femme qui se mit à pleurer.

L'homme alla se coucher sans manger sa soupe; mais quand il vit que sa femme était endormie, il se leva tout doucement, coupa un bon morceau de pain et alla le manger dans le jardin. Elle s'aperçut qu'il n'était plus là, et, pensant à ce qu'il avait fait dans la journée, elle se dit :

— Il est sans doute à aiguiser son couteau pour m'en faire autant.

Elle ne put dormir de la nuit, et le lendemain matin, avant d'aller à sa journée, son homme paraissait triste, et il ne voulut pas déjeuner.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas comme aujourd'hui des allumettes dans chaque maison, vu qu'elles n'étaient pas inventées, et le matin on allait emprunter du feu chez ses voisins. Ce jour-là, une voisine vint en chercher avec son sabot chez la femme du journalier. Elle lui trouva la figure toute changée et la mine triste :

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai rien.

— Si, on voit que tu as pleuré : pourquoi?

— Ah! si je te le disais, tu irais le redire.

— Non, s'écria-t-elle, est-ce qu'entre voisines on ne se garde pas le secret?

— Hé bien, dit-elle, mon homme a coupé la tête d'un Jean.

L'autre emporta du feu dans son sabot et ne dit rien; la femme regarda où elle allait, et la vit qui courait du côté de la gendarmerie. Ah! se dit-el[le] homme est perdu! et elle se mit à pleurer à s

LII

MISÈRE

Il était une fois un forgeron qui s'appelait Misère, et il avait un petit chien qui se nommait Pauvreté. Misère était si pauvre qu'il n'avait ni pain ni pâte et pas de fer pour forger, car il ne trouvait plus de crédit.

Un jour le bon Dieu et saint Pierre passèrent devant sa forge; ils n'avaient point la mine riche et le bon Dieu était monté sur un âne qui venait de se déferrer.

— Voulez-vous ferrer mon âne? demanda le bon Dieu.

— Oui, répondit Misère.

Mais comme il n'avait plus un morceau de fer dans sa forge, il prit une boucle d'argent qui était grosse et se mit à la forger sur son enclume.

— Que fais-tu de cet argent? demanda le bon Dieu.

— Un fer pour votre âne, répondit Misère, et il mit à la monture du bon Dieu un fer d'argent.

— Combien voulez-vous pour avoir ferré mon âne? demanda le bon Dieu.

— Rien, répondit Misère, je crois que vous n'êtes pas plus riche que moi.

— Hé bien! puisque tu ne veux pas d'argent, je vais te faire trois dons; réfléchis et demande ce que tu voudras.

— Demande le paradis, lui disait tout bas saint Pierre.

— J'ai bien le temps, répondit le forgeron ; je voudrais que rien de ce qui sera entré dans ma blague à tabac ne puisse sortir sans ma permission.

— Soit, dit le bon Dieu, et le deuxième don?

— Demande le Paradis, soufflait saint Pierre.

— Laisse-moi tranquille, vieux râbacheur, j'ai bien le temps. Je voudrais que tous ceux qui s'assiéront dans ma chaise ne puissent se lever que quand je l'aurai permis.

— Accordé, dit le bon Dieu ; tu n'as plus qu'un souhait à faire, choisis bien.

— Demande le Paradis, murmurait saint Pierre.

— Tais-toi donc, vieux diot, répondit le forgeron. Quand je serai mort, on me mettra où l'on voudra. Je désire que tous ceux qui monteront dans mon noyer ne puissent en descendre sans ma permission.

Le bon Dieu lui accorda encore ce don, puis il remonta sur son âne, et continua sa route avec saint Pierre.

*
* *

Misère avec ses trois dons n'était pas plus riche qu'auparavant ; il ne mangeait pas toujours son content, et son petit chien Pauvreté était maigre comme un clou.

— Ah! pensait-il souvent, que j'étais bête de ne pas demander la richesse ; pour un rien je me donnerais au diable!

Un soir il vit entrer dans sa forge un beau monsieur qui lui dit :

— Puisque tu veux vendre ton âme, fais marché

avec moi et je te la payerai bien ; je te donnerai de l'or et de l'argent, tout ce que tu voudras.

— Je veux bien, répondit Misère, combien d'années m'accordes-tu ?

— Vingt ans.

— Vingt ans soit, marché conclu.

Le diable donna à Misère de l'or et de l'argent, et il vécut à son aise ; mais vingt ans se passent vite quand on ne s'ennuie pas et qu'on a le gousset bien garni. Lorsque la vingtième année fut écoulée, le diable vint chercher Misère.

— Je te suis, dit Misère, mais je voudrais me débarbouiller un peu et me mettre propre ; assieds-toi dans ma chaise, je ne serai pas long.

Le diable s'assit dans le siège de Misère ; Misère ne fut pas longtemps à faire sa toilette, et quand il eut fini, il dit au diable :

— Viens-tu ?

Le diable essaya de se relever ; mais il semblait vissé à la chaise et ne pouvait bouger.

— Je t'attends, lui disait Misère, ne viens-tu pas ?

— Je ne peux me relever, répondait le diable.

— Combien d'années m'accordes-tu encore pour que je te laisse aller ?

— Vingt ans, répondit le diable.

Le diable sortit de la chaise de Misère. Mais vingt ans se passent vite quand on ne s'ennuie pas et qu'on a le gousset bien garni. Lorsque la vingtième année fut écoulée, le diable vint avec trois autres diables pour chercher Misère.

— Ah ! lui dit Misère, laisse-moi faire un bout de toilette ; si tu veux manger des noix, il y en a dans mon noyer qui sont bien mûres, jamais tu n'as rien mangé de meilleur.

Les quatre diables grimpèrent dans le noyer, et se

mirent à manger les noix; quand Misère fut prêt, il vint sous son arbre et se mit à se moquer du diable qui ne pouvait descendre.

— Laisse-nous aller, Misère, criait le diable, je te donne encore vingt années à vivre et de l'argent à discrétion.

Misère laissa descendre les diables; mais vingt ans se passent vite quand on ne s'ennuie pas et qu'on a le gousset bien garni. Le chef des diables, Plâtus, vint pour prendre Misère, et amena avec lui tous les diables de l'Enfer.

— Je suis prêt, dit Misère; mais on m'a assuré que tu te rendais petit à volonté; est-ce que c'est vrai? pourrais-tu entrer dans le corps d'une fourmi, toi et tous tes diables?

— Oui, répondit Plâtus.

Aussitôt, au lieu du diable et de tous ses sujets, Misère vit une fourmi qu'il se hâta de fourrer dans sa blague; puis il la posa sur son enclume et se mit à frapper dessus jusqu'à ce qu'il eût mouillé sa chemise, et tous les jours il recommençait.

Cependant il n'y avait plus sur terre ni guerre ni dispute parce que le diable ne tentait plus le monde; chacun était heureux, excepté les procureurs qui crevaient de faim. Ils vinrent se plaindre au roi qui finit par savoir que Misère tenait tous les diables d'enfer dans sa blague à tabac. Il lui ordonna de lâcher les diables pour empêcher ses procureurs de crever de faim, en le menaçant de le pendre s'il n'obéissait pas. Misère, qui avait peur pour son cou, lâcha les diables à la condition qu'ils ne viendraient plus le chercher. Aussitôt les guerres et les disputes recommencèrent: les procureurs gagnaient de l'argent à sachées, et le roi était content.

M[illegible] et il arriva à la porte du [illegible] chien Pauvreté. Il frappa : [illegible] Pierre vint lui ouvrir.

— [illegible] Misère, lui dit-il d'un ton goguenard [illegible] pour toi : tu aurais dû [illegible] je t'avais prévenu.

[illegible] au nez, et Misère vint frapper [illegible] Purgatoire. Le portier ouvrit le [illegible] vu les papiers de Misère, il [illegible]

— [illegible] de petits péchés et trop de [illegible] passe ton chemin.

[illegible] au nez, et Misère se rendit à [illegible] Dès que le portier l'aperçut, il se [illegible]

— [illegible] Misère, jamais tu n'entreras ici, tu [illegible] quand nous étions dans ta [illegible]

Misère [illegible] sur la terre, et il y est toujours [illegible] de son petit chien Pau-[illegible]

[illegible] de Saint-Cast, mousse, âgé de 15 ans.

[illegible] *L[illegible] orale de la Haute-Bretagne* [illegible] sous le même titre un conte dont le [illegible] ressemble à celui-ci.

LIII

LA CHARRETTE MOULINOIRE

La charrette Moulinoire passait autrefois la nuit par Plévenon : douze cochons, six grands et six petits, y étaient attelés, et la traînaient en grognant constamment. A côté de l'attelage se trouvait un homme qui le conduisait en criant : « Gare la vâ du limonnier ! gare la vâ du limonnier (1) ! »

Cet homme était, disait-on, le diable, à qui appartenait la charrette: il emportait les personnes qui ne se dérangeaient pas quand elle passait, et on n'entendait plus parler d'eux.

Quand elle versait à la porte d'une maison, on pouvait être sûr que dans la quinzaine un de ceux qui l'habitaient mourait. On disait aussi que les personnes qui avaient pris place dans la charrette étaient forcées de « se mettre en bêtes », toutes les nuits et de courir jusqu'à ce qu'elles eussent été blessées à la tête. Elles étaient alors délivrées.

Un habitant de Plévenon passait le soir dans un chemin, lorsqu'à un détour, il rencontra l'homme à la charrette Moulinoire qui la conduisait en répétant comme d'habitude : « Gare la vâ du limonnier ! »

(1) Gare la voie du cheval de limon !

— Je me moque pas mal du limonnier! répondit le gars qui avait peut-être bu un peu ce jour-là, et d'un coup d'épaule, il renversa l'attelage qui alla rouler dans le fossé.

Le conducteur lui dit :

— Relève ma charrette ou demain tu seras mort.

Il s'en alla, et le pauvre homme passa toute la nuit à essayer; mais quand elle était relevée d'un côté, elle retombait de l'autre. Au point du jour, il finit pourtant par la relever, et aussitôt elle disparut : il était temps, car il n'en pouvait plus.

Un autre homme la renversa aussi, et le limonnier lui dit :

— Si la charrette n'est pas relevée avant huit jours, tu es perdu.

L'homme alla à confesse, et il raconta au prêtre qu'il avait renversé la charrette Moulinoire, et il lui demanda comment il pourrait faire pour la relever sans courir de danger. Le prêtre lui conseilla de prendre dans son berceau un enfant de six mois et de le porter avec lui, assurant qu'en agissant de la sorte il ne lui arriverait aucun mal.

Le soir venu, l'homme alla chez une de ses voisines qui avait un enfant de six mois; il la pria de le lui donner pour quelques minutes, et il se rendit à l'endroit où la charrette Moulinoire était versée.

D'une main il tenait l'enfant, et de l'autre il releva la charrette; il entendit alors une voix qui lui cria :

— Tu peux aller remercier ceux qui t'ont donné de bons conseils; si tu ne les avais pas suivis, tu ne serais plus.

Une femme qui se rendait un soir à une veillée fut très surprise de trouver à la porte de la maison où elle allait une petite charrette attelée de douze co-

chons. Elle voulut mettre la main dessus pour l'écarter de sa route; mais, tout à coup, la petite charrette s'éleva dans les airs et disparut. C'était encore la charrette Moulinoire.

Un autre homme qui avait aussi insulté le limonnier fut poursuivi jusqu'à sa maison par des lances de feu.

Conté en 1880 par Elie Ménard, de Plévenon, clerc de notaire, âgé de 17 ans.

LIV

LE DOREUR ET LE DIABLE

Il y avait une fois un recteur qui fit bâtir une église neuve, puis il l'orna de boiseries sculptées et d'autels sur lesquels on voyait des saints en bois. Mais quand il s'agit de les dorer, il ne trouva pas de doreur assez habile. Comme il demandait partout à qui il pourrait s'adresser, on lui dit que personne n'était plus capable de dorer les sculptures que le père Thomas, qui demeurait dans une forêt.

Le recteur dit à ses fabriciens de monter à cheval et d'aller parler au doreur. A l'entrée de la forêt, ils virent une vieille cabane délabrée, et ils se dirent : « Bien sûr ce n'est pas là qu'il demeure. » Et voyant à la fenêtre un homme de pauvre apparence, ils s'adressèrent à lui.

— Bonjour, mon brave homme, dirent-ils ; pourriez-vous nous enseigner où demeure Thomas le doreur ?

— Thomas le doreur ? c'est moi, répondit-il.

— Nous venons vous chercher pour dorer les sculptures d'une église, car on nous a parlé de vous comme d'une personne habile dans son métier.

— Je ne demande pas mieux, dit Thomas, si nous nous arrangeons.

Les fabriciens attachèrent leurs chevaux à des arbres, et ils entrèrent dans la cabane. Ils firent voir

les plans au doreur, et, quand il les eut examinés, ils lui dirent :

— Combien vous faudrait-il pour faire cet ouvrage ?

— Deux cent mille francs, répondit-il.

— C'est plus que nous ne pouvons mettre; si vous le voulez, nous nous arrangerons pour cent quatre-vingt mille francs.

— Soit, répondit le doreur.

Il signa l'engagement et promit de se mettre à l'œuvre dans quinze jours.

Quand les fabriciens furent partis, il dit à sa femme de chercher ses feuilles d'or ; mais ils ne purent en trouver en tout que quatre.

— Il faudra, lui dit sa femme, demander de l'argent au recteur.

— Non, répondit-il, je ne veux pas lui en demander maintenant.

— Hé bien ! dit-elle, il y a un monsieur qui a maintes fois voulu acheter la bonne Vierge qui est dans une niche au-dessus de notre porte; je vais la lui montrer et lui dire que nous voulons bien la lui vendre ; sans doute, il nous en donnera un bon prix.

Mais quand la femme arriva à la maison du monsieur qui avait eu envie de sa bonne Vierge, on lui dit qu'il était absent, et elle s'en retourna bien marrie ; car il n'y avait plus d'argent à la maison, et elle ne savait comment nourrir ses treize enfants et acheter des feuilles d'or pour les boiseries de l'église.

*
* *

Thomas le doreur se désolait encore plus qu'elle, et il pensait à un seigneur du pays à qui tout réus-

sissait, parce que, disait-on, il avait fait un pacte avec le diable, et tous les soirs le compère (1) venait le voir dans une tour de son château qu'on appelait à cause de cela la Tour Maudite.

— Comment faire? se disait le doreur : je n'ai plus qu'une ressource, c'est d'appeler le compère de Monseigneur; on prétend qu'il lui fournit de l'argent et de l'or à foison. Il faut que j'en aie aussi moi, quand je devrais me donner au diable.

Aussitôt, il vit devant lui un beau monsieur qui lui dit :

— Hé bien! es-tu décidé, Thomas?

— A quoi? répondit-il.

— A me vendre ton âme pour de l'or.

— Oui.

— Alors trouve-toi ce soir à onze heures à la Tour Maudite.

Le monsieur disparut, et Thomas alla se coucher, bien tourmenté de ce que le diable lui avait dit, et sa femme l'entendait se remuer et s'agiter.

A dix heures, il se leva et arriva à la Tour Maudite; quand il en ouvrit la porte, le seigneur qui croyait que c'était son compère le diable, lui dit :

— Vous venez de bien bonne heure aujourd'hui.

Mais aussitôt il reconnut le doreur et lui dit :

— C'est vous, maître Thomas, qu'êtes-vous venu chercher ici ?

— De l'argent que doit me donner votre compère.

— Ah! dit-il, vous n'êtes pas retiré de ses griffes.

Le diable arriva quelques instants après et dit à Thomas :

— As-tu changé d'avis ?

— Non, répondit-il.

(1) On appelle familièrement le diable « le compère ».

Le diable se mit à rire si fort que les vitres tremblaient.

— Donne-lui l'or qu'il demande, dit-il au seigneur.

— Non, tu es plus riche que moi.

— C'est vrai, mais avec l'or du diable on ne peut dorer les saints. Cherche-lui de l'or qui te vienne de tes parents.

Avant de remettre l'or au doreur, le diable lui dit :

— Signe un engagement pour dix ans.

— Non, répondit Thomas, je ne signe rien avant que tout mon ouvrage soit terminé.

— Soit, dit le diable, mais si à ce moment tu essaies de me tromper, je saurai me venger.

*
* *

Thomas partit avec son argent; il acheta des feuilles d'or et se mit à l'ouvrage. Sa femme était bien étonnée et elle disait :

— Où a-t-il pu prendre avec quoi se fournir de feuilles d'or? On dit que le seigneur a un compère qui lui donne de l'argent; mais à coup sûr mon mari ne s'est pas adressé à lui.

Cependant l'ouvrage avançait, et la dorure était si belle que de tous côtés on venait pour la voir; on faisait des compliments à Thomas et le jour où la dernière feuille fut posée, le recteur lui dit :

— Apportez demain votre compte, et vous serez payé.

Thomas prépara son compte, et à la porte de l'église il vit le compère qui lui dit :

— Maintenant tu vas signer le pacte.

— Non, pas encore.

— Ton ouvrage est fini, puisque tu vas te faire payer.

— Non, il n'est pas tout à fait terminé ; l'oreille du chien de saint Roch n'est pas encore dorée.

— Prends garde à toi, Thomas, je me vengerai.

Le doreur porta sa note au recteur qui lui donna de l'argent, et lui dit :

— Avez-vous tout dépensé pour la dorure?

— Non, il me reste encore cent mille francs.

— Je sais tout, dit le recteur; tu as emprunté deux cent mille francs au compère de Monseigneur ; voilà cent mille francs que tu vas lui porter ce soir avec les cent mille francs qui te restent.

Mais quand ils repassèrent par l'église, la dorure si brillante un instant auparavant était verdâtre et noircie comme si la pluie était tombée dessus. Thomas se désolait de voir son ouvrage gâté.

— Tu as pris l'argent du diable, lui dit le recteur.

— Non, répondit-il; c'était celui du seigneur.

— Est-ce bien sûr? en ce cas tout n'est pas perdu.

Le recteur alla chercher de l'eau bénite, et il en aspergea les dorures qui peu à peu redevinrent brillantes.

— Maintenant, dit le recteur, retourne porter ton argent à la Tour Maudite ; mais prends bien garde en traversant la forêt ; si tu t'y arrêtes tu seras tourmenté.

En passant par la forêt, Thomas entendit un bruit terrible, comme si des milliers de chevaux avaient galopé derrière lui, et il avait si peur que chacun de ses cheveux avait sa goutte de sueur.

mettait le pied sur le seuil du château, il voix qui disait :

omas, tu l'as échappé belle ; mais à mi-ur paiera pour toi.

Il entra et dit au seigneur :

— Tenez, voilà votre argent.

— Tu es donc débarrassé? demanda le seigneur.

— Oui, mais le compère a déclaré qu'à minuit vous alliez payer pour tous.

— Ah! il vous a dit cela. Aidez-moi à porter ce coffre.

— Où allons-nous ?

— A la Tour Maudite.

En arrivant à la Tour, le seigneur déposa le coffre, et dit :

— Satan, je te rends ton argent, je ne veux plus avoir affaire avec toi.

Aussitôt, tout le château fut rempli de flammes, et ils n'eurent que le temps de sortir.

— Je le savais, dit le seigneur, maintenant je n'ai plus longtemps à vivre; va chez toi, je vais être foudroyé.

Thomas s'en retourna chez lui, et je ne sais pas comment Monseigneur s'arrangea avec son compère le diable.

Conté en 1880 par Anne Marie Durand, de Plévenon, âgée de 34 ans. Elle sait ce conte depuis son enfance.

LV

LE FERSÉ

Il y avait une fois un tailleur qui s'appelait Le Coq, et il allait coudre d'une maison dans l'autre. Tous les soirs, en s'en retournant chez lui, il voyait auprès d'un échalier une manière de poulain qui était couché.

Il dit aux gens de la ferme :

— Tous les soirs, en m'en allant, je trouve une manière de poulain couché au même endroit, près d'un échalier.

— C'est le Fersé, lui répondirent-ils.

— Hé bien! si c'est lui, je vais l'attraper, pas plus tard qu'aujourd'hui.

En s'en allant, il trouva encore le poulain, et lui dit :

— Ah! tu es encore couché là! tu as envie de me jeter dans la rivière, et de te mettre à rire quand tu m'auras bien mouillé. Écoute, je vais monter sur ton dos; conduis-moi bien droit chez moi, ou je te conpe les oreilles; j'ai là une paire de bons ciseaux.

Le tailleur monta à cheval sur le poulain, et de temps en temps, il faisait du bruit avec ses ciseaux. Le Fersé le mena bien droit, et le tailleur remarqua qu'il avait une bride qui brillait comme de l'or.

— Si j'avais sa bride, pensait-il, je la vendrais bien, car elle est brillante et a la mine lourde.

Quand il fut arrivé à sa porte, il prit la bride du

Fersé, et la mit dans sa poche, puis il rentra chez lui.

Le Fersé ne s'en alla pas, et pendant toute la nuit, il resta à crier :

Rends-moi ma bride !
Rends-moi ma bride !

Le tailleur et sa maisonnée ne pouvaient dormir, et sa femme lui dit :

— Qui est-ce qui crie comme cela : Rends-moi ma bride ?

— C'est le Fersé, répondit-il, je ne sais ce qu'il a.

Le lendemain, dès que la nuit fut venue, le Fersé revint dans l'aire, et il répéta jusqu'au matin :

Rends-moi ma bride !
Rends-moi ma bride !

La femme du tailleur et ses enfants étaient ennuyés de ne pouvoir dormir, mais il ne voulait pas rendre la bride. Il avait regardé par la croisée, et avait vu que le poulain s'asseyait sur une pierre qui était dans un coin de l'aire. Il dit à sa femme :

— Si vous voulez que le Fersé ne vous ennuie plus, chauffez pendant toute la journée la pierre sur laquelle il s'assied ; si vous la chauffez bien, il ne reviendra plus.

Pendant toute la journée la femme et les enfants du tailleur firent du feu sur la pierre, qui était toute rouge, à force d'être chauffée, puis le soir, ils balayèrent les cendres pour que le Fersé ne s'aperçût de rien.

Dès que la nuit fut close, il arriva comme d'habitude, et en s'asseyant sur la pierre il cria :

Rends-moi.....

Mais il se brûla si dur qu'il n'acheva pas; il s'enfuit en criant, et le tailleur conserva la bride.

Conté en 1880 par Marie Sanson, de Saint-Cast, femme de Michel, cordonnier, âgée de 40 ans.

Elle l'a entendu raconter à sa mère. Le Fersé était une bête, une manière de poulain, qui lorsqu'on montait sur son dos allait jeter son cavalier à la rivière et se mettait ensuite à rire. Cette « bête d'autrefois » était, dit-on, une personne maudite et condamnée à rester sous la forme de bête pendant un temps déterminé.

LVI

LE PACTE

Il était une fois un homme et une femme qui avaient beaucoup d'enfants. L'homme qui était charpentier travaillait tous les jours pour leur donner du pain; mais tout à coup l'ouvrage vint à manquer dans le pays et il ne trouvait plus de journées. Il se mit à aller chercher du pain pour qu'au moins sa famille ne mourût pas de faim; mais on ne lui en donnait guère, et il était dépité.

Un jour qu'il n'avait presque rien dans son bissac, il passa par un bois, et tout en marchant il se disait :

« Je crois que si le diable me donnait de l'ouvrage, je le ferais, tant je suis fûté (1) » Il continua à s'avancer dans le bois, et bientôt après il vit paraître devant lui un grand monsieur bien mis; il lui demanda la charité :

— La charité, dit le monsieur, est-ce qu'un homme de ton âge n'est pas capable de gagner sa vie?

— Si, monsieur, répondit-il, je suis bon ouvrier, et je ne demanderais qu'à travailler; mais je ne trouve point d'ouvrage.

— De quel état es-tu?

— Je suis charpentier; autrefois je gagnais quarante sous par jour, et nous vivions à l'aise; mais aujourd'hui personne ne veut me faire travailler

(1) Dépité.

je ne peux pourtant pas laisser mourir de faim ma femme et mes enfants.

— Ce que tu racontes est un prétexte, répliqua le monsieur, les paresseux disent toujours qu'ils ne trouvent point d'ouvrage.

— Moi, s'écria-t-il, je suis si fûté de ne pas en avoir, que si le diable m'apparaissait, je crois que je ferais marché avec lui.

— Tu crois donc qu'il y a un diable, toi?

— Je n'en sais rien, répondit-il, c'est ma femme qui le dit.

— Hé bien! c'est moi qui m'appelle le Diable.

— Je ne crois pas, monsieur; j'ai toujours entendu dire que le diable avait les pieds comme un sabot d'âne, et vous les avez faits comme moi.

— Tu ne veux pas croire que je suis le diable?

— Non, monsieur : ôtez vos pieds de vos souliers que je voie.

Le diable ôta ses souliers, et ses pieds étaient faits comme des sabots d'âne :

— Crois-tu maintenant que c'est moi Satan? dit le monsieur; quel marché veux-tu faire avec moi?

— Voyons celui que vous me proposerez.

— Hé bien! la besogne que tu auras à faire, c'est de jurer tous les jours; tu as un Christ devant chez toi; il faudra que tous les jours tu ailles jurer aux pieds du Christ, et lui cracher à la figure.

— Que me donnerez-vous pour ma peine?

— Tu ne manqueras de rien, ni toi, ni ta femme, ni tes enfants; tous les jours je viendrai te voir; mais il faudra que tu ne manques pas une seule fois à ta tâche; sinon, au bout d'un an et un jour, je t'em-
erai, ou bien tu me donneras ton fils aîné. Nous
s faire un pacte : il est convenu que si tu man-
un seul jour à ta tâche, je t'emporterai.

— Soit, répondit le charpentier; mais si vous manquez un seul jour de venir me voir, le marché sera rompu.

— Je veux bien, dit le diable.

Ils signèrent tous les deux le pacte de leur sang. Voilà le charpentier bien content, il emmena le diable chez lui.

Quand sa femme vit entrer ce beau monsieur, elle lui souhaita le bonjour.

— Ah! lui dit son mari, tu m'avais fait peur du diable, le voilà arrivé.

— N'as-tu pas honte de dire des malhonnêtetés à ce monsieur-là. Ne l'écoutez pas, monsieur, dit-elle en lui offrant une chaise, il ne sait ce qu'il dit.

— Si, répondit le diable, j'ai passé un pacte avec votre mari; s'il y manque, au bout d'un an et un jour je l'emporterai, ou bien l'aîné de ses enfants.

— Ah! monsieur, disait la femme, vous voulez rire; vous avez trop bonne figure pour être le diable.

— Déchaussez-vous, dit le mari; tu vas voir si ses pieds ne sont pas faits comme ceux de notre vieil âne.

Quand la femme vit les pieds du diable, elle se mit à jeter les hauts cris, et elle voulait le chasser de la maison. Il s'en alla en disant qu'il n'avait pas affaire à elle, mais à son mari.

*
* *

Le diable venait tous les jours chez le charpentier; il signait un registre et donnait ce qui était nécessaire pour la maison, où l'on ne manquait de rien. La femme s'habitua à le voir, et elle disait :

— C'est un bonhomme, tout de même.

Cependant tous les jours le charpentier al

au pied de la croix, et cracher à la figure du Christ, et tout le monde à cause de cela le fuyait comme un pestiféré.

Un jour il fut bien malade, si malade qu'il ne pouvait plus marcher. Il dit à sa femme :

— Va t'en jurer pour moi au pied de la croix, et cracher sur le Christ.

— Non, jamais, répondit-elle. Mais, comme elle avait peur que le diable ne vînt emporter son mari ; elle le prit sur son dos et le mena jurer et cracher sur le Calvaire.

— Tu as bien fait de le porter, dit le diable quand il vînt au soir.

— Ah ! répondit-elle, il voulait que j'aille jurer à sa place.

— Cela ne servirait de rien ; c'est à lui seul que j'ai affaire, malheur à lui s'il y manque !

La femme fut encore obligée de porter son mari deux ou trois fois ; mais il devint mieux. Le diable à son tour fut malade, et resta trois jours sans venir. Quand il revint, l'homme lui dit :

— Le marché est rompu ; tu devais venir signer tous les jours et tu y as manqué trois fois.

— J'ai envoyé un de mes diablotins.

— Oui, mais il n'a pas signé.

— Cela ne fait rien, dit le diable, le marché continue.

Le charpentier n'était pas à son aise ; il tomba malade de peur et sa femme le porta comme elle put pour jurer au pied de la croix. Le soir, le diable vint pour lui donner de l'argent, et lui dit :

— Tu n'as pas craché sur le Christ aujourd'hui ; si tu y manques, malheur à toi !

L'homme eut encore plus peur, et il dit à sa femme :

— Si je m'embarquais pour lui échapper ?

— Oui, répondit-elle, va-t'en bien loin, peut-êt qu'il ne pourra te retrouver.

*
* *

Le charpentier s'embarqua à bord d'un navire q partait pour le long cours; quand on fut en mer, capitaine s'aperçut que son nouveau matelot n'éta pas un marin :

— Vous ne connaissez rien au métier, lui dit-i pourquoi vous êtes-vous embarqué, à votre âge?

— Jamais je n'avais navigué, répondit-il, ma j'avais fait un pacte avec le diable : tous les jours devais aller jurer au pied de la croix et cracher sur figure du Christ, j'y ai manqué une journée; j'ai (peur d'être emporté, et je suis parti.

— Ah! bah! dit le capitaine, tu crois qu'il y a ı diable?

— Oui, il est bien certain qu'il y en a un ; tene voici mes papiers.

— Laisse-le va venir, dit le capitaine après avo examiné le pacte; il a manqué trois fois, et toi ur seule : il n'a plus de pouvoir sur toi.

*
* *

Cependant le diable alla chez le charpentier, et n trouva que sa femme qui lui dit que son mari éta parti.

— Je sais où il est, répondit-il, moi aussi je va prendre un embarquement.

Il s'embarqua sur un navire, mais ne se mont que quand ils furent en mer. Et bientôt les m s'aperçurent qu'ils avaient le diable à bor ils juraient, il riait et grinçait des dents, du pl

avait à les entendre, et il était toujours fourré dans le haut de la mâture où il grimpait comme un chat. Il ne mangeait point avec les autres, et quand les matelots lui disaient :

— Balthasar — c'est ainsi qu'il s'était nommé, — viens manger avec nous.

Il répondait : — Non, non, jamais je ne mange.

Un jour le capitaine s'aperçut que son matelot n'avait point d'ongles, mais des griffes, et que c'était pour cela qu'il grimpait dans la mâture sans s'aider avec les cordages.

— Balthasar, se dit-il, je ne sais pourquoi tu es venu ici, mais nous allons bien voir.

Il alla chercher de l'eau bénite, et dit :

— Balthasar, descends sur le pont.

— Non, je suis bien ici.

— Descends, te dis-je, c'est moi seul qui commande à bord de mon navire.

.Quand il fut sur le pont, il lui dit :

— D'où es-tu venu à mon bord? il faut que je le sache.

— Je suis venu au moment où vous m'avez vu, je ne me suis point caché.

— Comment t'appelles-tu?

— Balthazar.

— Ton autre nom? tu t'appelles le diable?

— Oui, Lucifer de l'enfer.

— Sur qui as-tu droit ici?

— Sur personne du navire; je vais chercher un homme avec lequel j'ai fait un pacte.

Les matelots l'attachèrent sur la chaîne du guindal et ils l'enroulèrent autour de lui; ils lui jetaient de l'eau bénite, et il poussait des cris effroyables. Quand ils furent lassés de le tourmenter, ils le laissèrent aller, et il disparut, on ne sait comment.

*
* *

Le charpentier qui voyageait au long cours ne voulait pas s'en revenir; mais son capitaine lui dit :

— Tes papiers sont bien en règle, le diable n'a plus aucun pouvoir sur toi.

Le charpentier retourna chez sa femme qui fut bien contente de le voir; mais presque aussitôt, voilà le diable arrivé :

— Tu t'es sauvé de moi, lui dit-il.

— Tu n'es pas venu signer tous les jours le papier.

— Mais tu as manqué une fois de cracher sur le Christ.

— Si j'ai manqué un jour, tu as manqué trois fois.

— C'est égal, je vais t'emporter.

Le charpentier dit à sa femme :

— Cherche ton eau bénite.

Elle se mit à en asperger le diable, qui finit par dire :

— Puisqu'il faut que je parte; comment faut-il m'en aller ? en feu ?

— Non.

— En vent ?

— Non.

— Comment veux-tu donc que je sorte ?

— En pluie.

Aussitôt un torrent d'eau se mit à tomber, qui enleva une partie de la maison; mais ils furent débarrassés du diable, et ne le revirent plus.

Conté en 1880, par Rose Renaud de Saint-Cast, âgée de [illegible]
Elle a appris ce conte dans sa jeunesse d'un matelot
venon, nommé Mariton Petitbon.

ceinte, et c'est l'enfant que je porte que tu lui as donné.

Le fermier fut bien plus navré de cela que s'il avait perdu tout son argent; il alla à confesse au prêtre qui lui dit de ne pas se désoler, et qu'il arrangerait tout cela.

— Mais, ajouta-t-il, quand votre femme sera prête d'accoucher, venez vite me chercher.

Le mari n'eut garde de ne pas le faire quand le moment fut venu : à l'instant où le prêtre arrivait, le diable se présentait aussi : à mesure que le prêtre approchait du lit, le diable en approchait aussi, mais il ne pouvait en être si proche que le prêtre.

Celui-ci dit au fermier :

— Allez chercher un parrain et une marraine, et choisissez-les tous les deux les meilleurs et les plus saints que vous pourrez trouver.

Sur sa route, le fermier rencontra une femme qui lui demanda où il allait.

— Chercher un parrain et une marraine pour mon enfant, les plus saints et les meilleurs qu'il se pourra.

— Veux-tu que je sois sa marraine?

— Je le voudrais bien, mais je ne sais qui vous êtes, ni quel est votre genre de vie.

— Tu peux, répondit-elle, être assuré que tu ne trouveras pas une personne plus sainte que moi.

Le fermier accepta, et continuant sa route, il vit un peu plus loin un jeune homme qui lui demanda où il allait :

— Chercher un parrain pour mon enfant : je viens de trouver une marraine; mais il me faudrait un parrain le plus saint qui se puisse rencontrer.

— Veux-tu que je sois parrain de ton fils ?

monsieur ce qu'il demandait, et le gros monsieur l dit ;

— Pose à terre ton chapelet et ton couteau, m ton pied sur le mien. Où je te prends, je t'y ra porte.

Il le mena dans un endroit où était son maît qui était assis dans un fauteuil cossu, et vêtu d' beau paletot.

— Ah! mon maître, dit le fermier, je vois av plaisir que vous êtes bien ici.

— Je ne suis pas si à l'aise que tu penses, répond il; il entr'ouvrit son paletot, et le fermier vit en de sous du feu et des serpents.

— Je vous ai payé, mon maître, et vos héritie me demandent de l'argent : voulez-vous me sign une quittance?

Le maître prit une plume et fit une quittance, m elle n'était pas bonne, et le fermier la jeta à terre; ne voulut pas davantage d'une seconde, mais il a cepta la troisième qui était en règle.

Le monsieur, qui était le diable, le reporta à l'e droit où il l'avait pris.

*
* *

Quand le fermier fut de retour chez lui, il dit sa femme :

— J'ai trouvé un monsieur qui m'a dit qu'il me rait avoir une quittance de notre défunt maît à la condition que je lui donnerais ce que je ne sav pas qui était chez nous; j'y ai consenti, et quittance.

— Malheureux, répondit la femme; je

..e, repondit-il, puisqu'on
...a lui; je vais joliment

...ent?

...rnette pour le batt...
...s pour qu'il renonce à

...lait prendre; vers le
... était bien lassé, et il
...lui répondit que cela ne
...qui y passaient la nuit y

...ut de même, dit-il.
...il se coucha dans un lit
...n bruit dans la cheminée,
...faisant : pouf! c'était un
...ner du feu : un peu après,
...il se mit à faire la cuisine;
...que les autres, arriva en-
...commencèrent à jouer aux

...Benedicité leur dit :
...troubler mon sommeil?
...venir dans ce château?
...permission.

...gros des diables, en

...pour t'engager à ne
...à renoncer à tout

...ette, et le diable

Il y a
rut. Le
les Sai
donné
l'argen
qu'il n
Il all
champ
vant lu
l'air si
— H
héritie
point
gner le
paye d
— Je
qu



— Que tu me brûles dur, Bénédicité, que tu me brûles dur !

— Qui t'a appris mon nom ?

— J'étais là quand tu es né : laisse-moi, je vais signer.

Il lui tendit un papier. Bénédicité le jeta à terre ...ant :

— Il ne vaut rien.

— Si, il est bon.

— Signes-en un autre.

— Non.

...tit gars se mit encore à le frapper de sa ba... et le diable criait :

...e tu me brûles dur, Bénédicité ; je vais signer.

...na un second écrit que Bénédicité jeta à terre, ... troisième qu'il ramassa dans sa poche, car ... le bon.

— Maintenant, dit Bénédicité, vous allez partir de ...teau et vous n'y reviendrez jamais.

Le lendemain, il alla dire aux gens de la ferme que maintenant ils pourraient venir demeurer dans le château, et que désormais personne ne leur ferait de mal.

Ils en furent si aises qu'en signe de réjouissance, ils firent un grand repas, et ils donnèrent à Bénédicité un petit cheval pour s'en retourner chez ses parents.

Conté le 21 juin 1880, par Françoise Dumont, d'Ercé, qui tient ce récit d'Angélina Blandin, aussi d'Ercé.

LVII *bis*

LE REÇU

Un propriétaire était mort subitement, et n'avait point eu le temps de donner à son fermier un reçu de la somme que celui-ci avait payée.

Les héritiers la lui réclamèrent, et comme le défunt était un homme soigneux, que rien n'était porté sur ses registres, et que le fermier ne pouvait montrer aucune pièce justifiant le paiement de son fermage, il se voyait forcé de payer une seconde fois, et cela le chagrinait fort.

Comme il s'en revenait le soir tout soucieux, il rencontra sur la route un étranger avec lequel il chemina pendant quelque temps, et il finit par lui raconter le sujet de son chagrin.

L'autre lui dit :

— Je sais où est votre maître, et je vais vous mener à lui si vous avez le courage de vous confier à moi. Mais quand vous serez en sa présence n'acceptez ni le premier ni le second reçu qu'il vous fera, mais seulement le troisième qui seul sera bon. Si vous voulez [illegible] est votre maître, posez votre pied sur le mien, us ferme et sans crainte.

er fit ce qui lui avait été proposé ; l'étran-
a jusqu'au ciel, et le déposa dans une

chambre où il aperçut son maître qui paraissait semblable à ce qu'il était de son vivant.

— Mon maître, dit-il, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai l'autre jour payé mes fermages?

— Si, je me le rappelle parfaitement, et je regrette de n'avoir pas eu le temps de te signer une quittance.

— Mais je suis venu en chercher une, et j'espère que vous voudrez bien me la donner.

— Volontiers, dit le maître en s'asseyant à une table.

Il se mit à écrire; et quelques instants après, il lui tendit un reçu. Le fermier refusa de le prendre, et dit qu'il en désirait un autre; quand le second fut fait, il le refusa également; mais il accepta le troisième, et remercia « son bourgeois » de le lui avoir donné.

— Je suis content, dit-il, en regardant l'appartement, de voir que vous êtes bien ici, et j'en suis aise, car vous avez toujours été bon pour nous.

— Hélas! répondit-il, je ne dois pas demeurer longtemps ici, et voici l'heure où j'en dois sortir.

A ces mots, il se leva et s'enveloppa d'un manteau rouge; une porte s'ouvrit par laquelle on voyait un immense brasier qui s'étendait à perte de vue, et dans lequel son maître disparut à ses yeux.

Le lendemain, le fermier put montrer à ses nouveaux propriétaires la quittance qui lui avait été donnée par le défunt, et qui était parfaitement en règle. Mais il avait éprouvé une telle émotion dans cette terrible nuit, que jamais personne ne put le faire sourire, et il mourut peu d'années après.

Conté en 1878, par Jean Bouchery, de Dourdain.

On raconte souvent à la campagne des histoires analogues : une de mes cousines avait une bonne originaire de Calorguen (Côtes-du-Nord) qui croyait fermement qu'une pareille aventure était arrivée à son bisaïeul. Cette fois le diable qui avait d'abord demandé au fermier l'enfant que sa femme portait dans son sein, finit par se contenter de deux poulets. Le fermier alla en enfer où il vit son maître, qui lui donna une quittance en règle ; mais ayant posé son bâton sur le pied de son maître, son bâton fut brûlé, et la poignée seule lui resta dans la main.

LVIII

LA GRANGE DU DIABLE

Il y avait une fois un laboureur qui était marié, et il demeurait avec sa femme dans une jolie ferme.

Une année sa moisson commençait à jaunir dans les champs, et il avait l'espérance d'une bonne récolte ; mais voici qu'un orage monta (1) qui fut bien mauvais pour lui; car le tonnerre tomba sur sa grange et la brûla entièrement.

Le fermier était désolé, car il ne savait où mettre ses gerbes; il ne dormait pas la nuit, tant il était dépité, et il allait et venait comme un homme qui va perdre la tête.

Un soir qu'il se promenait en songeant à son malheur, il entendit autour de lui comme un souffle de vent, et il vit un monsieur bien mis et de bonne mine, mais qui avait des pieds difformes.

— Qui vous afflige tant? demanda-t-il au fermier.

— Ah! monsieur, répondit-il, ce n'est pas la peine de vous le dire ; car vous ne pourriez me consoler.

— Peut-être, j'ai plus de crédit que vous ne croyez.

— Le tonnerre est tombé sur ma grange, et il est impossible qu'elle soit relevée à temps pour y mettre mes gerbes : je suis ruiné.

— Hé bien! si vous voulez faire marché avec moi et me donner ce que je vais vous demander, je vous

(1) C'est l'expression dont se servent les paysans pour d qu'un orage se forme.

donne ma parole que votre grange sera rebâtie dans les vingt-quatre heures, plus belle et plus grande qu'auparavant.

— Je ne pourrais vous payer ce qu'il faudra, dit le fermier.

— Je ne vous demande pas un sou, répondit le monsieur ; mais vous me donnerez votre premier-né.

— Que voulez-vous en faire?

— C'est pour l'employer plus tard à un travail comme celui-là, ou bien à d'autres.

— Non, dit le fermier, je ne vous donnerai pas mon enfant.

— Puisque vous tenez si fort à votre grange, elle sera faite pour le soleil levant d'après-demain. Je vous donne jusqu'à demain soir pour réfléchir.

Le monsieur disparut, et le fermier rentra chez lui; mais il se retournait sur son lit et ne pouvait dormir. Il ne parla de rien à sa femme, et elle ne lui demanda pas ce qui le préoccupait, car elle avait l'habitude de le voir soucieux. Le lendemain, il fut encore plus ennuyé que de coutume, et il ne savait comment faire. Le soir venu, il se rendit au même endroit que la veille, et bientôt le monsieur y arriva.

— Hé bien! lui dit-il, avez-vous réfléchi?

— Oui, monsieur, répondit-il, mais j'ai de la peine à consentir à ce que vous me demandez.

— Acceptez, dit le monsieur, votre grange sera faite avant que le coq ait chanté au matin.

Le fermier accepta, à la condition que la grange serait faite et achevée au temps fixé, et le monsieur disparut.

En rentrant chez lui, le fermier entendit travailler du côté de sa grange; on remuait des pierres et du bois, et il semblait qu'il y avait plus de mille ou-
-rs ensemble.

Il se coucha, et quand il fut au lit, il se mit à pleurer.

— Qu'as-tu ? lui demanda sa femme.

— Ce que j'ai, répondit-il, je ne te le dirai pas.

— Si, il faut que je le sache.

Il finit par lui raconter que la veille, comme il se désolait de n'avoir plus où mettre ses gerbes, il avait vu un monsieur qui lui avait proposé de lui rebâtir sa grange, d'abord dans les vingt-quatre heures, puis avant le soleil levé, puis enfin avant le chant du coq, et qu'il avait fini par accepter.

— A quelle condition ? demanda la femme.

— A la condition que notre premier-né lui appartienne, s'il a terminé avant que le coq ait chanté.

Aussitôt voilà la femme qui se lève.

— Je vais, dit-elle, lui en donner, du chant du coq !

Elle prit son balai, et frappa ses coqs et ses poules qui s'éveillèrent, et l'un des coqs se mit à chanter. Sitôt que les ouvriers du diable l'eurent entendu, ils s'enfuirent en toute hâte et il n'en resta plus un seul.

Il était temps, car la grange était reconstruite, et il ne restait plus pour la finir qu'un petit bout de la toiture à couvrir.

— Ah ! dit le fermier, voilà ma grange rebâtie et il n'a plus aucun droit sur moi ; nous allons bien pouvoir terminer son ouvrage.

Il se mit à couvrir l'endroit qui était resté inachevé, mais toutes les nuits le diable venait défaire son ouvrage, et je pense que la grange est restée inachevée, car il y a longtemps que je ne l'ai vue.

Conté en 1880, au château de la Saudraie, en Penguilly, par Joseph André, couturier et chantre à Trébry.

Dans *Les femmes et le diable*, n° XLIV des Contes populaires de la Haute Bretagne, il y a plusieurs récits où le diable est attrapé par la ruse des femmes.

LIX

LES SORCIERS DE KNÉA.

Au temps jadis, les sorciers de Trêvé avaient coutume de s'assembler pour danser autour de la croix de Knéa, et pour accompagner leur danse ils chantaient invariablement :

> Dimanche et lundi !
> Dimanche et lundi !

Un soir, un bossu de Trêvé qui passait par là se cacha pour les voir derrière une broussée d'ajoncs ; il finit par s'ennuyer de les entendre toujours chanter la même chose, et il dit d'une voix claire et flûtée :

> Mardi !

Voilà les sorciers qui s'emparent aussitôt du mot pour voir s'il pouvait entrer dans leur chanson, et ils chantaient sur le même air :

> Dimanche et lundi,
> Mardi !
> Dimanche et lundi,
> Mardi !

— Voilà notre ronde allongée, dirent-ils quand ils se furent assurés que le rhythme n'était pas dérangé : a dit : Mardi ?

— C'est moi, répondit la voix du bossu, qui voyait bien qu'ils avaient l'air content.

— Où es-tu ?

— Derrière cette broussée d'ajoncs.

Les sorciers arrivèrent au buisson, et il s'écrièrent :

— Ah ! c'est un petit bossu ! Pour le remercier, il faut lui ôter sa bosse.

Et il le rendirent droit comme un i.

En s'en retournant il rencontra un autre bossu de Trêvé qui lui dit :

— Ah ! camarade, tu n'as plus de bosse ! comment as-tu fait pour cela?

— Je suis allé voir les sorciers danser autour de la croix de Knéa, et comme ils répétaient toujours « Dimanche et lundi », j'ai crié « Mardi », et pour me récompenser, ils m'ont ôté ma bosse.

Quand vint le soir, l'autre petit bossu alla à Knéa ; dès que les sorciers eurent commencé à chanter :

Dimanche et lundi,
Mardi ;

il cria : Mercredi.

Les sorciers furent surpris, et ils ajoutèrent mercredi à leur chanson :

Dimanche et lundi ;
Mardi !
Mercredi.

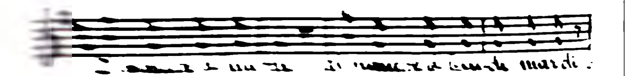
Mais cela n'allait plus ; ils se précipitèrent fu... dans les champs, et l'un d'eux ramena par l'oreille celui qui avait crié : Mercredi.

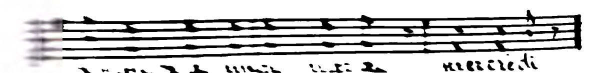
— Ah ! dirent-ils, c'est encore un petit bossu ! Qu'allons-nous lui faire pour le punir?

... mettre par devant la bosse que son ... avait par derrière.

... qui était venu avec une ... avec deux.

... veuve ..., de Loudéac, qui tient ... Trévé. Les habitants de ... en parlant d'eux : « les ...





LX

LES CHATS-SORCIERS ET LES BOSSUS

Il y avait jadis à Plévenon des chats-sorciers qui se réunissaient tous les soirs, à la croix du Meurtel, auprès de Château-Serin, ou à la croix de Gouéhas, sur la lisière de la Lande de Fréhel.

Ils dansaient en rond autour des croix en répétant toujours les deux mêmes mots :

> Lundi, Mardi ;
> Lundi, Mardi ;

Un bossu qui passa un soir auprès d'eux, entendant leur chanson, voulut l'allonger un peu et il cria :

> Lundi, Mardi, Mercredi.

Et les chats-sorciers, tout joyeux, se mirent à répéter :

> Lundi, Mardi, Mercredi.

Quand ils eurent dansé quelque temps, ils se demandèrent les uns aux autres qui avait enr refrain :

— C'est moi, répondit le bossu, en quittant le fossé où il s'était caché.

— Ah ! dirent les chats-sorciers, que ferions-nous bien pour récompenser cet homme du service qu'il vient de nous rendre ?

— Il faut, répondirent plusieurs voix, lui ôter sa bosse.

Les chats-sorciers applaudirent à cette proposition. En un clin d'œil, cela fut accompli, et le bossu s'en retourna chez lui sans sa bosse, et aussi droit que s'il avait avalé une baïonnette.

Un autre homme de Plévenon qui avait sur le dos une grosse bosse dont il était bien marri, ayant entendu parler du service que les chats-sorciers avaient rendu au ci-devant bossu, vint le trouver et lui demanda comment il avait été rendu droit comme un mât de navire. L'autre lui indiqua volontiers comment la chose était arrivée, et le bossu se rendit auprès de la croix.

Il y avait à peine une heure qu'il y était arrivé lorsqu'il vit les chats-sorciers qui marchaient sur deux rangs en répétant toujours les mêmes paroles :

> Lundi, Mardi, Mercredi.
> Lundi, Mardi, Mercredi.

Au moment où ils passaient près de lui, il cria :

> Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi,

comme on lui avait recommandé de dire ; les chats-sorciers répétèrent ces paroles, mais, s'apercevant que ce nouveau refrain ne s'accordait pas avec l'autre, ils sautèrent sur le bossu, et pour se venger, ils lui placèrent sur la poitrine la bosse qu'ils avaient ôtée

à son voisin. Et le malheureux s'en retourna chez lui semblable à Polichinelle, bossu par derrière et bossu par devant.

Conté en 1880, par Elie Ménard, de Plévenon. J'ai trouvé aussi cette légende à Saint-Cast. C'est la version galaise du conte de Souvestre, raconté d'une manière un peu différente par Dulaurens de la Barre, et qu'on retrouve en bien d'autres pays en France et à l'étranger. Seulement, dans toutes les autres légendes, ce sont des nains et parfois des fées qui remplissent le rôle occupé ici par les chats-sorciers.

V

CONTES D'ANIMAUX

ET PETITES LÉGENDES

LXI

MOITIÉ DE COQ

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme. La bonne femme était travailleuse et économe, mais son mari aimait à boire, et, comme il passait son temps au cabaret à rien faire, il finit par vendre peu à peu tout ce qu'il possédait.

La bonne femme avait un coq, un beau coq qu'elle aimait beaucoup parce qu'il chantait clair et la réveillait le matin. Quand il ne resta plus rien à la maison, le bonhomme voulut vendre le coq ; la bonne femme le défendit de son mieux, mais voyant que son mari était décidé malgré tout, elle réclama la moitié du coq, et on le coupa en deux.

La Moitié de Coq resta avec la bonne femme, elle grabelait le fumier pour y trouver sa vie ; un jour elle trouva un sou, un autre jour deux sous, un autre jour une pièce blanche, et elle s'empressait de les porter à sa maîtresse. Un jour, en grattant, elle trouva une bourse pleine d'or qu'elle ramassa, et comme elle s'en allait toute joyeuse la porter à sa maîtresse, le roi vint à passer dans son carrosse. En apercevant cette Moitié de Coq, son cocher s'écria : « Ah ! Sire, regardez donc cette Moitié de Coq qui se promène ! » Le roi fit arrêter sa voiture, et voyant que la Moitié de Coq avait une bourse, il la lui prit et s'en alla.

La pauvre Moitié de Coq retourna bien marrie chez la bonne femme et lui raconta en pleurant qu



continua sa route, et finit par arriver auprès de Paris. Là elle rencontra la Seine, et comme il n'y avait pas de pont, elle était bien embarrassée pour passer cette grande étendue d'eau. Elle s'approcha de la rivière, et lui dit :

— Commère la Seine, es-tu allée à Paris ?

— Oui, répondit la Seine.

— As-tu jamais vu le palais du roi ?

— Non.

— Hé bien, si tu veux, je te le ferai voir, fourre-toi sous mon aile.

La Seine se replia et se fourra sous l'aile de Moitié de Coq qui franchit à pied sec le lit de la rivière, entra dans Paris et arriva auprès du palais du roi.

La Moitié de Coq voulut y entrer, mais le factionnaire l'empêcha de passer.

— Je veux voir le roi, dit Moitié de Coq.

— Que lui veux-tu, au roi ?

— Je viens lui réclamer une bourse qu'il m'a volée.

— Ah ! dit la sentinelle, voyez donc cette Moitié de Coq qui prétend que le roi l'a volée.

— Sire, dit-on au roi, venez donc voir cette Moitié de Coq.

Quand Moitié de Coq vit le roi, elle lui dit :

— Rends-moi ma bourse que tu m'as volée !

Le roi dit à ses serviteurs :

— Mettez cette Moitié de Coq dans ma basse-cour ; j'ai des dindons, des poulets et des paons qui l'accueilleront sans doute fort mal.

On mit Moitié de Coq dans la basse-cour ; elle se blottit dans un coin, et les oiseaux du roi ne lui firent rien.

Au milieu de la nuit, elle dit au Renard :

— Compère le Renard, sors de mon aile, et offre-toi un bon souper.

Le Renard saigna les poulets, les dindons et les paons, et quand il se fut bien rassasié, il rentra sous l'aile de Moitié de Coq.

La fille de basse-cour en voyant le lendemain matin ce carnage, vint prévenir le roi qui dit :

— Mettez la Moitié de Coq dans l'écurie avec mes chevaux, ils la fouleront aux pieds, et demain elle sera morte.

Quand Moitié de Coq fut dans l'écurie, elle dit :

— Compère le Loup, sors de mon aile, et offre-toi un bon souper.

Le loup étrangla tous les beaux cheveaux du roi, qui étaient attachés et ne pouvaient se défendre, et quand le palfrenier vint voir, le matin, il recula épouvanté, et vint se plaindre au roi, qui fut si transporté de colère, qu'il ordonna de mettre dans la cour du Louvre un bûcher de deux cents fagots, d'attacher dessus Moitié de Coq et de la brûler vive.

Quand Moitié de Coq vit briller les flammes, elle dit :

— Commère la Seine, sors de mon aile, et éteins ce feu-là, et puisque tu n'as pas vu le palais du roi, va le le visiter partout.

La Seine sortit de sous l'aile de Moitié de Coq; elle éteignit le bûcher, remplit la cour, et montait, montait dans le palais du roi.

Le roi eut peur, et il dit à Moitié de Coq :

— Moitié de Coq, fais rentrer la Seine sous ton aile, et je te rendrai ta bourse d'écus, et encore de l'argent en plus.

— Commère la Seine, dit Moitié de Coq, rentre sous mon aile.

a Seine rentra sous l'aile de Moitié de Coq; le roi rendit sa bourse, et il y ajouta même beaucoup et d'argent.

Moitié de Coq se mit en route pour aller retrouver sa maîtresse ; quand elle eut passé le lit de la rivière, elle dit à la Seine :

— Merci, commère la Seine, sors de mon aile, et rentre dans ton lit.

En passant par le bois, elle remit le Loup où elle l'avait pris.

Elle laissa aussi le Renard au coin d'un fossé, après les avoir remerciés tous les deux, et elle revint chez la bonne femme qui fut bien contente de la revoir.

Moitié de Coq lui remit l'argent : elle n'eut plus besoin de gratter pour trouver sa vie, et sa maîtresse et elles vécurent heureusement ensemble.

Conté en 1880, par madame veuve **Texier**, de Loudéac, qui a appris ce conte de sa bonne, quand elle était enfant.

LXII

LES BOUCS DE SAINT-BRIEUC

DES IFFS

Il y avait jadis à Saint-Brieuc des Iffs près Bécherel beaucoup de petits nobles. Ils habitaient des gentilhommières qui depuis sont devenues des fermes, et ne sont pas les plus cossues du pays; car ils étaient gueux pour la plupart, et l'on disait d'eux communément que leur dîner était à moitié fait quand leur soupe était mangée.

Mais, quoique gueux, ils étaient aussi fiers que s'ils avaient été les cousins du roi, et en maints endroits, surtout à l'église où chacun d'eux avait sa place marquée, ils tenaient fort à ce qu'ils regardaient comme étant dû à leur rang.

En ce temps-là le trésorier de la fabrique avait l'habitude d'aller présenter le pain bénit aux fidèles, et il l'offrait d'abord aux plus notables, en observant, autant qu'il le pouvait, les préséances.

Un dimanche, au sortir de la messe, un des petits nobles l'aborda et lui dit :

— Tu portes toujours le pain bénit à M. un tel avant de venir me l'offrir : je suis plus que lui, et si tu ne me le présentes pas désormais avant lui, tu auras affaire à moi.

Le trésorier ne fit pas attention à cette menace, et, le dimanche suivant, il porta, selon l'habitude, le pain bénit à l'autre noble. Alors son rival, aveuglé

par la colère, tira de sa poche un pistolet, et fit feu dans l'église sur le trésorier qui tomba mort et dont le sang arrosa le pain bénit.

Ce meurtre causa parmi la noblesse et parmi le peuple une grande émotion, et l'évêque de Saint-Malo interdit pour cent années de temps l'église de Saint-Brieuc des Iffs.

*
* *

Pendant ce temps, personne n'y pénétrait, et comme elle n'était ni entretenue ni réparée, elle tombait quasiment en ruines ; la pluie coulait à travers sa toiture, et le lierre couvrait ses murs.

Un jour un bouc, qui vaguait dans le cimetière abandonné, se mit à brouter le lierre qui était très touffu, et il finit par monter jusque dans le clocher ; il entra sans le vouloir ses cornes dans la cloche qui n'était pas des plus grosses, et en essayant de les retirer, il la fit sonner.

En entendant ce bruit auquel ils n'étaient pas accoutumés, les gens de Saint-Brieuc des Iffs se dirent :

— Voici un miracle ; notre cloche sonne toute seule : il paraît que le bon Dieu n'est plus fâché avec nous.

Ils allèrent à l'église, et ne virent personne parce que le bouc, effrayé du bruit qu'il avait fait, s'était hâté de descendre.

Le lendemain, il grimpa encore pour brouter le lierre, et, comme la veille, il fit sonner la cloche : les habitants se hâtèrent d'accourir en criant au miracle, mais ils virent descendre du clocher le bouc qu'ils prirent d'abord pour le diable.

On écrivit à l'évêque de Saint-Malo, et je ne sais ce qui en advint.

Mais les habitants des paroisses voisines se moquaient de ceux de Saint-Brieuc des Iffs, auxquels ils demandaient en plaisantant des nouvelles de leur bouc. C'était un sujet de querelles fréquentes, et, pour les éviter, le comte de Montmuran, qui était le seigneur du pays, décida que désormais on n'élèverait plus ni boucs ni chèvres sur la paroisse.

*
* *

Un jour que les habitants de Saint-Brieuc des Iffs faisaient la procession des Rogations, un bouc qui appartenait à un fermier d'une paroisse voisine, se mit à marcher devant le porteur de croix. Celui-ci, très surpris, le regarda avec tant d'attention qu'il ne s'aperçut pas que le petit crucifix qui surmontait son bâton de croix et qui n'était pas emmanché bien solidement, était tombé par terre. Celui qui le suivait lui dit :

— Le petit bon Dieu n'est plus sur la croix.

— Vère, répondit le porte-croix, c'est que j'ai eu peur du bouc.

Il retrouva le crucifix et le rattacha solidement au bâton de croix.

Ces diverses mésaventures que les boucs avaient causées aux gens de Saint-Brieuc des Iffs, leur firent donner par leurs voisins le surnom de *Boucous d'cheuves* ; maintenant encore, il ne serait pas très prudent, d'entrer un dimanche dans une des auberges de Saint-Brieuc des Iffs, et de demander :

— Est-ce ici la paroisse des Boucs et des Chèvres?

Conté à Ercé, en 1880, par Joseph Legendre, jardinier, âgé de 60 ans environ, né à Saint-Brieuc des Iffs. Il a maintes fois entendu conter cette légende par M. Dubois, mort en cette commune en 1842, à l'âge de 79 ans.

LXIII

LES TROIS PETITES POULES

Il y avait une fois trois petites poules qui se désolaient parce qu'elles n'avaient point de gîte.

— Ah! dit la plus grande, si vous voulez m'aider à faire ma maison, je vous aiderai à mon tour à construire la vôtre.

Les trois petites poules se mirent à l'ouvrage, et, quand la petite maison fut faite, la poule dit :

— Je vais aller voir si on est bien dedans.

Quand elle y fut entrée, elle mit la tête à la fenêtre en s'écriant :

— Ah! je suis trop bien ici pour en sortir!

La moyenne poule dit à la petite :

— Aide-moi à faire ma maison, et je t'aiderai à mon tour.

Quand la maison fut finie, la moyenne poule y entra en disant :

— Je vais voir si le dedans est bien arrangé.

Elle s'y trouva si bien qu'elle ne voulut plus en sortir, et elle ferma la porte au nez de la petite poule.

La pauvre petite poule s'en alla toute seule par les chemins, criant et gémissant tant qu'elle pouvait.

Elle rencontra un maçon qui lui dit :

— Qu'as-tu, ma petite poule, à te désoler?

— J'ai bien du chagrin, répondit-elle; mes deux sœurs m'ont fait leur aider à construire leur maison, et, quand elles ont été finies, elles n'ont pas voulu

m'aider à leur tour, et je ne suis plus capable de me construire une maison toute seule.

— Ne pleure plus, ma petite poule, dit le maçon, je vais t'en bâtir une qui sera plus solide que la leur.

Quand le maçon eut achevé la maison, la petite poule entra dedans; elle était fort contente, et elle disait :

— Ah! comme elle est bien faite, je vais être bien à l'aise dedans.

Elle remercia le maçon, et, de peur du loup et du renard, elle jeta des épingles partout sur le toit de sa maison.

*
* *

Cependant le loup, qui faisait sa tournée, alla frapper à la porte de la maison où était la plus grande des poules :

— Pan ! pan !

— Qui est là ? demanda la poule.

— C'est ta mère qui t'apporte du lait doux, répondit le loup en adoucissant sa voix.

— Non, tu n'es pas ma mère : je te reconnais, compère le loup.

— Ouvre-moi, je vais t'en donner tout de même.

— Non, non, tu me mangerais.

Alors le loup sauta sur la petite maison, la démolit et croqua la poule.

Il alla ensuite à la porte de la seconde poule :

— Pan ! pan !

Qui est là ?

C'est ta mère qui t'apporte du lait doux.

Non, je te vois bien par ma fenêtre, compère le

Elle ne voulut pas lui ouvrir; il sauta sur la petite maison, la démolit et mangea la poule.

Il alla frapper à la porte de la petite :

— Pan ! pan !

— Qui est là ?

— C'est ta mère qui t'apporte du lait doux.

— Merci, mon pauvre compère le loup, je vois bien que c'est toi.

— Ouvre-moi, ou je vais te manger comme tes sœurs.

Le loup s'élança sur le toit, mais il tomba sur les épingles qui s'enfoncèrent dans ses pattes, dans son museau, et partout.

— Ah ! hurlait le loup, qu'est-ce que tu as mis sur ta maison qui pique si dur ? si je peux t'attrapper, je te mangerai double.

Il se piqua tellement, qu'il finit par mourir.

*
* *

Quand la petite poule vit que le loup était bien mort, elle ferma tout à clef, et dit :

— Maintenant, je vais voir si je puis faire mon tour de France.

Elle rencontra un mouton :

— Bonjour, Monsieur le mouton, veux-tu venir avec moi faire ton tour de France ?

— Non, ma petite poule, je n'ai pas d'argent.

— Je viens de trouver six liards au pied d'un chêne, je payerai pour toi.

Un peu plus loin ils trouvèrent un chat :

— Bonjour, Monsieur le chat, ne veux-tu pas venir avec nous faire ton tour de France ?

— Si, mais je n'ai pas d'argent.

— J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, je payerai pour tous.

Plus loin, ils trouvèrent un bœuf :

— Bonjour, Monsieur le bœuf, veux-tu venir avec nous faire ton tour de France?

— Je n'ai pas dîné, répondit le bœuf.

— Depêche-toi de manger, et viens avec nous.

Quand le bœuf eut assez brouté, il dit :

— Mais je n'ai pas d'argent.

— J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, répondit la poule, je payerai pour tous.

Les voilà partis : un peu plus loin, ils virent un couturier :

— Bonjour, Monsieur le couturier, dit la petite poule, ne voudrais-tu pas faire ton tour de France avec nous?

— Si, je voudrais bien, mais il y a longtemps que je n'ai eu d'ouvrage, et je n'ai pas d'argent.

— J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, je paierai pour tous.

Les voilà encore en route; ils arrivèrent à la maison du frère du loup, ils y entrèrent, et la poule dit :

— Il faut lui faire une farce : je vais me percher sur la planche au pain, le chat va s'asseoir sur les souliers, le mouton sur les habits, le bœuf va se mettre au milieu de la place, et le couturier derrière la porte.

'oup entra vers le soir, en disant :

! je suis à moitié mort de faim; il faut que e un peu de pain: c'est un failli repas; mais at encore mieux que rien. Mais, dit-il en e nez, voilà une jolie petite poulette qui me bon souper.

lui donna un coup de bec, et lui

— Ah! dit-il, il faut que je m'habille, je serai plus à l'aise.

Comme il allait pour prendre ses culottes, le mouton lui donna un coup de corne dans le ventre, et le renversa.

— Ah! dit-il, je ne suis plus le maître chez moi, je vais prendre mes souliers et m'en aller.

Le chat, qui était couché sur les souliers, lui donna un coup de griffe et lui arracha son autre œil. Le pauvre loup ne savait plus où il était : le bœuf l'étripa avec ses cornes, et, comme il allait pour sortir, le couturier le perça avec ses aiguilles ; il alla rouler dans la cour, et ils l'achevèrent à coups de pierre.

*
* *

Ils continuèrent ensuite leur tour de France : ils virent une bonne femme qui grattait la terre dans son jardin :

— C'est une vieille avare, dit la petite poule, je parie qu'elle est à cacher sa bourse.

Quand elle fut partie, ils grattèrent pour voir le trésor, et ils trouvèrent deux sous et demi.

— Ah! dirent-ils, ce n'est pas la peine de tuer la bonne femme pour cela, il faut la laisser en mettre d'autres.

Ils virent la bonne femme qui retournait à son jardin; ils la tuèrent et lui prirent quatre sous et demi.

La poule mit l'argent dans son porte-monnaie, et, pour le remplir, elle tailla en rond des ardoises, et les mit avec ses sous et ses liards, qu'elle faisait sonner :

— Maintenant, dit-elle, nous allons nous régal

Ils entrèrent à l'auberge, et la poule dit, en faisant résonner son porte-monnaie :

— Donnez-nous ce qu'il y a de meilleur.

L'aubergiste les servit de son mieux ; mais, quand ils eurent mangé, ils voulurent s'en aller :

— Vous ne m'avez pas payé ! dit l'aubergiste.

— Mais si, répondit la petite poule qui avait jeté par terre les ardoises, voyez : mon porte-monnaie était plein en arrivant ici, et je n'ai plus que quatre sous et demi.

Comme l'aubergiste insistait pour être payé, ils l'étranglèrent.

Alors on alla chercher les gendarmes qui les attrapèrent tous et les mirent en prison.

Et ni, ni,
Mon petit conte est fini.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 15 ans environ.

LXIV

L'HOMME DANS LA LUNE

Il y avait une fois un homme qui était à voler des *faunilles*, ou si vous aimez mieux des fagots, de menu bois. Au moment où il chargeait son faix sur ses épaules, le bon Dieu survint et lui dit :

— Pourquoi prends-tu ces *faunilles*-là ?

— C'est pour chauffer mon four, répondit-il.

— Elles ne sont pas à toi, dit le bon Dieu ; et, pour te punir de ton vol, je vais te faire mourir ; mais je te laisse le choix d'aller, après ta mort, dans le soleil ou dans la lune.

— J'aime mieux aller dans la lune, répondit-il ; la lune ne marche que de nuit, et je ne serai pas si souvent vu.

C'est depuis ce temps-là qu'on voit dans la lune un homme qui porte un fagot sur ses épaules.

Conté en 1880, par Zoé Ledy, d'Ercé, âgée de 67 ans.

On raconte d'autres versions un peu différentes :

Il y avait une fois un homme qui volait la nuit des fagots de ronces et d'épines : comme il en chargeait un sur ses épaules, survint celui à qui les fagots appartenaient :

— Tu me prends mes bourrées d'épines, s'écria-t-il, tu es un voleur.

— Non.

— Si, tu viens de les prendre dans ma *mât.*

— Que la lune m'enlève, répondit le voleur, si ces fagots sont à vous.

A peine eut-il dit ces mots, qu'il fut emporté dans la lune avec son fagot d'épines, et, pour sa pénitence, il doit le porter sur son dos jusqu'au jour du jugement dernier.

Conté à Ercé, en 1880, par Joseph Legendre, jardinier de Saint-Brieuc des Iffs.

A Plévenon, on prétend que l'homme dans la lune avait volé une potée de beurre.

Il y avait une fois des jeunes garçons qui avaient ramassé des faguilles (1) pour le rieu (2) de la saint Jean; mais il leur en manquait une et ils pensèrent que c'était un de leurs camarades, nommé Pierre, qui l'avait volée :

— Pierre, lui dirent-ils, tu nous as pris une de nos faguilles.

— Non, répondit-il.

— Si, dirent les garçons.

— Eh bien, s'écria-t-il, si je l'ai prise, je veux que la lune me *supe.*

Aussitôt il disparut, et c'est lui qu'on voit se promener dans la lune avec un fagot sur l'épaule.

Conté en 1880 par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

(1) Fagots de menu bois.

(2) Feu de joie.

LXV

LA MAUVAISE ÉTOILE

Il y avait une fois une dame qui était sur le point d'avoir un enfant. Un pauvre, qui était dans la maison, dit :

— Si l'enfant peut encore tarder une heure à venir, ce sera un bonheur pour lui, car sans cela à l'âge de vingt ans il sera pendu les pieds en l'air et sera brûlé.

Peu d'instants après l'enfant vint au monde. Il grandit, mais, à mesure qu'il prenait de l'âge, sa mère devenait triste et ne pouvait s'empêcher de pleurer en le regardant. Il lui disait :

— Qu'avez-vous à pleurer, ma mère? est-ce que je vous ai fait de la peine?

Mais elle ne lui répondait point; l'enfant continuait à grandir, et tous les jours il allait à l'école; sa mère pleurait toujours. Quand il eut seize ans, il lui dit :

— Ma mère, je veux savoir pourquoi vous pleurez en me regardant; maintenant je ne suis plus un enfant, et vous devez me le dire.

— Ah! mon fils, répondit-elle; tu es né sous une mauvaise étoile, et un grand malheur doit t'arriver; à l'âge de vingt ans, tu dois être pendu par les pieds et brûlé.

— Puisque c'est ma destinée, dit-il, elle ne s'accomplira pas ici, je ne veux pas faire honte à ma famille, et je vais m'en aller au loin.

Il partit, et, après avoir longtemps marché, il entra au service d'un homme riche, et, comme il était doux et de bon caractère, tout le monde l'aimait bien. Chaque jour, quand son service était fini, il allait prier au pied du Calvaire, et il suppliait Dieu de détourner de lui son malheureux sort.

Le soir même où il allait avoir vingt ans, son maître le suivit pour voir ce qu'il faisait tous les jours. Il le vit prier au pied de la croix, puis s'endormir, et, pendant qu'il dormait, les anges descendirent et le pendirent à la croix par les pieds sans le réveiller, puis ils allumèrent une fouée comme pour le brûler, mais le feu ne lui faisait point de mal. Son maître vit tout cela, et il partit pour s'en retourner chez lui, mais il marchait lentement en songeant à ce qu'il avait vu.

Quand le garçon s'éveilla, il dit :

— Ah ! je suis resté longtemps ici, mon maître va me gronder.

Mais, quand il arriva à la maison, son maître n'était pas encore de retour. Peu après, il rentra et dit à son domestique :

— Tu n'es pas encore couché ; il est tard cependant.

— Non, répondit-il, je vous attendais.

— Désormais, lui dit son maître, tu peux être tranquille, ce qui devait t'arriver s'est accompli.

Il lui raconta ce qu'il avait vu au pied de la croix, et il proposa à son domestique de l'adopter pour son fils.

— Non, répondit-il, ma pauvre mère est à pleurer là-bas ; il faut que j'aille la consoler ; car elle doit me croire mort.

Il se mit en route et revint le plus vite qu'il put chez sa mère : le soir même où les vingt ans de son fils s'étaient accomplis, elle était aussi allée prier au pied d'une croix, et elle avait vu les anges y pendre

son enfant par les pieds, puis allumer autour de lui un grand feu, qui ne le brûlait point.

Elle fut bien contente de le revoir, et ils vécurent heureux tous les deux ensemble.

Conté en 1880, au château de la Saudraie en Penguilly, par Angélique Lucas, de Saint-Glen, domestique, âgée de 15 ans.

LXVI

LA CHÈVRE DE TRIGAVOU

Il y avait une fois à Trigavou une chèvre qu'on avait attachée à un piquet dans une pâture. Elle vit venir le loup, et elle eut si peur qu'elle arracha de terre son piquet et se mit à fuir. Le loup la poursuivant dans le bourg, elle ne trouva aucune porte ouverte, si ce n'est celle de l'église; elle y entra, et fit grand peur à une femme qui y était en prière, et qui, la voyant courir et bousculer les chaises, crut voir le diable en personne. Mais elle eut encore une plus grande frayeur quand elle vit le loup qui était entré à son tour. Elle grimpa dans la chaire à prêcher, et en ferma la porte sur elle.

Le loup poursuivait la chèvre à travers l'église, et la pauvre chèvre qui ne savait où se fourrer retrouva la porte et sortit; mais son piquet se prit dans la porte et la referma sur le loup.

C'est depuis ce moment qu'on dit en proverbe :

> C'est comme à Trigavou,
> Où la chieuve print le loup.

Conté en 1880 par Rose Renaud, de Saint-Cast.

LXVII

LE BINIOU

Il y avait une fois la grand'mère de la grand'mère de ma grand'mère qui avait un fils. Un soir à la nuit close elle l'envoya au bourg, et, pour y aller, il avait à traverser un bois où venaient souvent les loups. Avant de partir, le garçon se dit :

— Comme il y a des loups dans le bois, j'emporte mon biniou ; si les loups viennent pour me manger, j'en jouerai un air avant de mourir.

Quand le garçon fut entré dans le bois, il entendit les loups, qui l'avaient senti, et il chercha un arbre où il pût grimper pour leur échapper ; mais les arbres étaient à peine gros comme le bras. Il finit cependant par monter sur le plus grand, et n'oublia pas son biniou.

A peine était-il arrivé en haut de son arbre, que voici une bande de vingt loups qui l'entourent, en hurlant et en reniflant. Puis ils se mirent à gratter la terre avec leurs pieds, et en peu de temps ils eurent mis les racines à découvert, si bien que le jeune garçon pensait que l'arbre allait choir. Alors il se dit:

— Ah! mon Dieu! il faut qu'avant d'être dévoré, je joue sur mon biniou ma plus belle chanson.

Il porta l'instrument à ses lèvres ; mais, dès que les loups eurent entendu ce son qu'ils ne connaissaient point, ils prirent peur et s'enfuirent comme s'ils avaient eu une meute à leurs trousses.

Alors le jeune garçon descendit de son refuge, et reprit le chemin du bourg; mais, pour faire fuir les loups, il joua du biniou tout le long de la route, et il put revenir chez lui sans être inquiété.

Conté en 1880 par mademoiselle Bathilde Delasalle, âgée de 13 ans, qui a appris ceci de sa grand'mère, née comme elle à Matignon.

LXVIII

LA BIQUETTE ET SES PETITS BIQUETS

Il était une fois une chèvre qui demeurait dans une cabane au milieu de la forêt, et elle avait avec elle ses petits biquets.

Un jour d'hiver qu'il faisait grand froid, il n'y avait plus rien à manger à la maison : la chèvre alla chercher des choux pour ses petits dans le jardin d'un grand seigneur qui se nommait le Vilain. Le Vilain, qui se trouvait dans son jardin et tenait à la main une faucille d'or, coupa une jambe à la chèvre. La pauvre biquette s'en revint sur ses trois pattes, comme elle put, bien en ahanant (1), jusqu'à sa petite maison, et dit à ses biquets :

Il faudra m'ouvrir, mes petites fillettes,
Mais avant je vais aller à Sainte-Nouvette
Faire remettre ma jambette
Que le Vilain m'a coupé
Avec son petit faucillon doré.

Comme la chèvre allait sur ses trois pattes à Sainte-Nouvette, du mieux qu'elle pouvait, bien en ahanant, elle rencontra la sœur du Vilain qui lui dit :

— Bonjour, commère la Chèvre, où allez-vous ?

La chèvre, sans la connaître, lui répondit :

Je vais à Sainte-Nouvette
Faire remettre ma jambette
Que le Vilain m'a coupé
Avec son petit faucillon doré.

La sœur du Vilain s'en alla chez son frère, et lui ra-

(1) Ce vieux mot, si expressif, est encore employé à la campa-

conta ce que la chèvre lui avait dit. Alors le Vilain vint à la porte de la maison de la commère Biquette et dit :

Ouvrez, mes petites fillettes,
A votre vieille mère biquette
Qui vient de Sainte-Nouvette
Faire remettre sa jambette
Que le Vilain lui avait coupé
Avec son petit faucillon doré.

Les petites chèvres ouvrirent au Vilain, croyant que c'était leur mère ; il les tua toutes, et il s'enferma dans la maison.

Deux ou trois heures après, la vieille chèvre arriva et dit à son tour :

Ouvrez, mes petites fillettes,
A votre vieille mère biquette
Qui vient de Sainte-Nouvette
Faire remettre sa jambette
Que le Vilain lui avait coupé
Avec son petit faucillon doré.

Le Vilain ouvrit la porte à la chèvre et, dès qu'elle fut entrée, il tua la pauvre mère biquette et s'en alla.

En retournant chez lui, il rencontra une fée qui s'était changée en chèvre. Elle ressemblait comme deux gouttes de lait à celle qu'il avait tuée. Il crut que c'était elle qui était revenue, et il voulut la tuer de nouveau. Il leva sa faucille d'or en disant :

— Il n'y a pas une chèvre qui échappera de dessous ma main.

Mais, tout à coup, il fut désarmé et emmorphosé en âne. La fée cessa d'être chèvre et devint une belle, belle dame. Elle emmena l'âne et le fit travailler aux travaux les plus durs; pour nourriture, il avait des chardons et pour dessert des coups de bâton.

Conté en 1880 par Arsène Cocheril, de Saint-Cast, âgé de 10 ans.

TABLE

II

LES FÉERIES ET LES AVENTURES MERVEILLEUSES

III

LES FACÉTIES ET LES BONS TOURS

IV

LES DIABLES, LES SORCIERS ET LES LUTINS

V

CONTES D'ANIMAUX ET PETITES LÉGENDES.

FIN DE LA TABLE

2391 81. — Corbeil, typ. et stér. Crété.





